

GRANDIR DE L'ÉCHEC
Des adolescents dans un centre
d'expression créative

Collection

NOUVELLES ETUDES ANTHROPOLOGIQUES

Une libre association d'universitaires et de chercheurs entend promouvoir de «Nouvelles Etudes Anthropologiques». En privilégiant dans une perspective novatrice et transversale les objets oubliés, les choses insolites, les réalités énigmatiques, les univers parallèles, les «Nouvelles Etudes Anthropologiques» interrogeront surtout la Vie, la Mort, la Survie sous toutes leurs formes, le Temps avec ses mémoires et ses imaginaires, la Corporéité dans ses aspects fantasmatiques et ritualisés, le Surnaturel, y compris dans ses croyances et ses témoignages les plus extraordinaires. Sans renoncer aux principes de la rationalité, les «Nouvelles Etudes Anthropologiques» chercheront à développer un nouvel esprit scientifique en explorant la pluralité des mondes, les états frontières, les dimensions cachées.

Ouvrages parus :

Patrick Baudry, *Le corps extrême, Approche sociologique des conduites à risque*, 1991.

Louis-Vincent Thomas, *La mort en question*, 1991.

Annick Barrau, *Quelle mort pour demain*, 1992.

Christiane Montandon-Binet, Alain Montandon (ed), *Savoir mourir*, 1993.

Alain Gauthier, *L'impact de l'image*, 1993.

Louis-Vincent Thomas, *Mélanges thanatiques*, 1993.

Françoise Duvignaud, *Terre mythique, terre fantasmée, L'Arcadie*, 1994.

Anne Cadoret, *Parenté plurielle*, 1995.

© L'Harmattan, 1995

ISBN : 2-7384-3324-3

**Didier Pingeon
Serge Heughebaert,
Philippe Beuret et Mario Castiglione**

GRANDIR DE L'ÉCHEC
Des adolescents dans un centre
d'expression créative

Editions L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris

*A celles et à ceux
qui osent encore grandir...
les pieds sur l'horizon
et la tête dans les étoiles.*

*Lire n'est pas encore comprendre ;
mais faire sien, c'est déjà savoir.*

***illustrations:* Robert Ochoa**

avertissement

Rendre compte d'une recherche est relativement aisé dès lors qu'il s'agit d'en faire rapport aux initiés ou aux potentiellement initiés.

Énoncer les hypothèses, formuler des questions de recherche, préciser la méthodologie, restituer les résultats, les interpréter, rien que de très ordinaire en la matière. Cela revient souvent à n'être lisible que par un public très restreint.

Il est vrai que dès que l'on pratique la recherche-action, la recherche participative, on inaugure dans les faits et dans le discours une nouvelle idéologie. Et un autre rapport au savoir. Le chercheur vise autre chose que le prestige. Il devient sujet parmi les sujets, acteur parmi les acteurs, protagoniste, lui aussi faillible.

La transparence en vient à se substituer au mur du silence.

Il y a rupture épistémologique, et l'enjeu politique en est considérable. Prétendre en effet à la complémentarité des acteurs et des savoirs, à l'enrichissement réciproque, à l'erreur possible et partagée, à l'importance fondatrice du sens commun, au partage des intérêts, au respect de l'autre, y compris du lecteur, c'est mettre en pages l'interaction qui jusque-là était marginale.

C'est reconnaître enfin qu'au travers de la démarche de recherche, tous les protagonistes évoluent et se transforment. Il n'est donc plus question de la figure-type du chercheur-sangsue qui vampirise son sujet-objet sans rien lui donner en retour. L'universitaire est là néanmoins comme garant de l'objectivation des subjectivités.

La recherche interactive qui fonde le présent ouvrage a été menée conjointement par une équipe de l'Université de Genève (des membres de la Subdivision Education Spéciale de la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation) et une équipe de praticiens du Centre Psychopédagogique "Boujean" à Bienne.

Ce livre, "*Echecs en liberté*", s'adresse à un public large. Son expression sort donc des balises traditionnelles. En dérive littéraire, il se met à distance respectable du jargon scientifique. En traduction.

Le lecteur avide de précisions complémentaires est encouragé à s'adresser aux auteurs.¹

1. Didier Pingeon, Philippe Beuret, Mario Castiglione, Université de Genève, Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation, 9, route de Drize, CH-1227 Carouge. Serge Heughebaert, "Boujean", Centre Psychopédagogique Polyvalent, Hintergasse 21, 2504 Bienne.

les protagonistes

de l'Université de Genève :

Didier Pingeon, docteur en Sciences de l'Éducation,
chargé d'enseignement

Philippe Beuret, Mario Castiglione,
assistants Subdivision Education Spéciale

de Boujean :

Serge Heughebaert, directeur et penseur
et toute l'équipe, dont Francis Meyer, Nathalie Gossin, Robert Ochoa,
Jacques Challandes, Sandrine Nicli, socio-réalisateurs.

de regard extérieur :

Richard Helbrunn, Pascal Martin, psychanalystes, Strasbourg

Marie-José Auderset et Jean-Blaise Held, journalistes

Vania Vilers, comédien

Marie Louise Staehlin, psychologue, présidente de la commission Boujean

Mousse Boulanger, écrivaine, comédienne

Patrick Baudry, sociologue

de passage à Boujean :

Madame Keller, Wanda

Madame et Monsieur Gerzolat, François

Madame et Monsieur Vuagnez, Renaud

Madame Natale, Malik

Madame Gottardi, Natacha

Madame et Monsieur Huber, Alain

Madame et Monsieur Ravelle, Aline

Madame et Monsieur Grenier, Noël

Madame Vaucher, Didier

Tamina, Gaël, Françoise et quelques autres... ¹

1. Que tous les anciens utilisateurs de Boujean qui ont accepté de participer à notre recherche, de se soumettre à de longs entretiens, de révéler des éléments de leurs histoires de vie, de livrer des représentations de leur passage à Boujean, de donner accès à certaines créations réalisées au Centre soient très sincèrement remerciés. Les noms utilisés ici sont imaginaires.

points de vue

Sans échec pas de morale.

Simone de Beauvoir, *Pour une morale de l'ambiguïté*

L'histoire d'une vie, quelle qu'elle soit, est l'histoire d'un échec.

Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant*

*L'échec assure le développement de celui qui accomplit la tâche,
et ce proportionnellement à la difficulté rencontrée.*

Alexandre Soljenitsyne, *Le Premier Cercle*

L'échec est le fondement de la réussite

Lao Tseu, *Livre du Tao et de sa vertu, VIII*

*Il y a des moments où tout réussit : il ne faut pas s'effrayer, ça
passe.*

Jules Renard, *Journal*

*Le coup d'Etat du christianisme, c'est d'avoir installé la fatalité
dans l'homme.*

André Malraux, *Les Noyers de l'Altenburg*

La fatalité, c'est ce que nous voulons.

Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée*

au commencement...

Au commencement...

... Un lieu.

Les lieux sont marqués par leur histoire, et cette histoire imprègne, ne serait-ce qu'un instant, ceux qui s'y trouvent.

Lieux d'asile. Souvent à l'écart. Lieux d'isolement, d'enfermement.

Lieux clos, couvents, casernes, prisons, asiles.

Lieux affectés, désaffectés. Spirituels ou aliénés. Refuges en souffrance.

Asiles.

Boujean est un lieu de vignes.

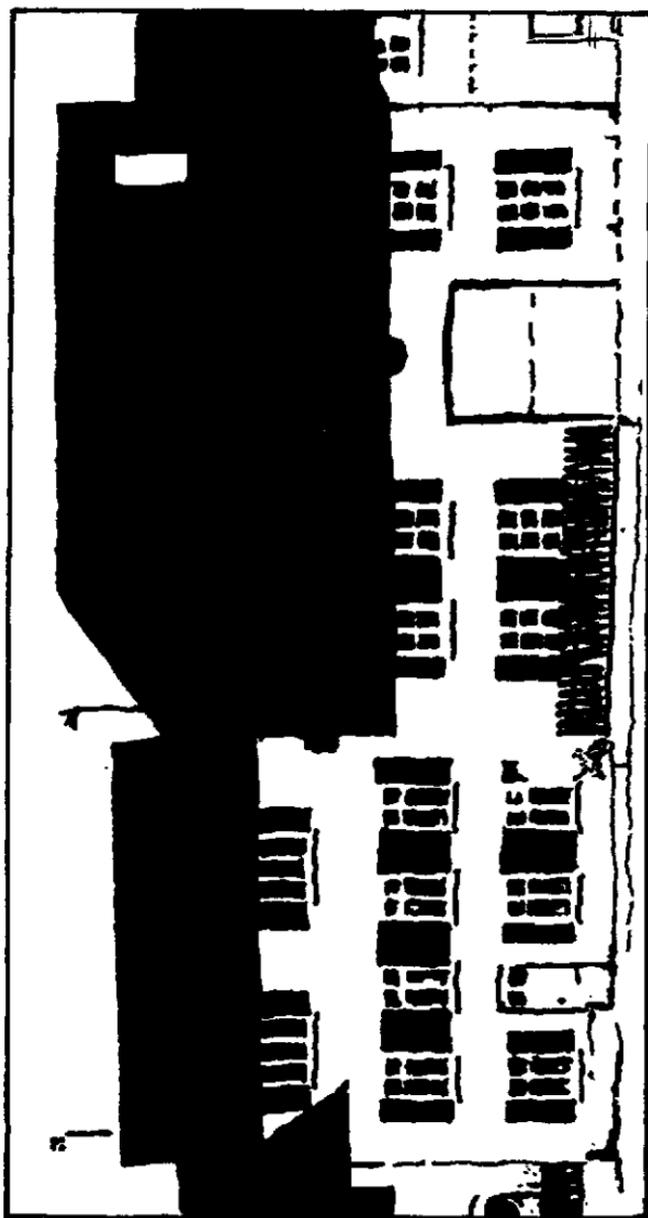
Deux fermes de vigneronns communiquent, adossées l'une à l'autre, dans une rue dite "de derrière", parallèle à l'axe principal, à la limite de la ville.

Dans la salle à manger se jouent des airs de vieux bistrot genevois, d'auberge soleuroise et de Lapin Agile.

Les chambres au pastel ont la douceur aux fenêtres. Trois fois rien font harmonie. Il y a eu du désir un peu partout, de la vie banale et belle.

Insaisissable.

... Un centre dit "psychopédagogique polyvalent". Boujean.



Un directeur riche de culture et tout en création, auteur-compositeur, écrivain...

Des éducateurs métamorphosés, au fil de l'histoire quotidienne, en socio-réalisateurs, sorte de mutants de l'éducation spéciale, non plus au pouvoir, mais tout à l'écoute, metteurs en scène, décorateurs, costumiers, régisseurs...

... Des utilisateurs, clients, usagers, passants, peu importe, des êtres en recherche d'un équilibre, même éphémère.

L'échec mis en scène,

... Des questions, des concepts, des sentiments, des impressions, des représentations, des coups de gueule, des explications, des subjectivités et des objectivités.

Une équipe d'universitaires, curieux et en disponibilité, à l'affût...

Puis ce fut...

... une collaboration de trois ans,
des dialogues, des entretiens, des soliloques, des rencontres, des épîtres, une recherche, des rapports, des colloques, des échanges, des émotions.

Et pour en finir,

pour dire autrement que de coutume,

pour faire connaissance,

un livre,

chroniques en dérive poétique,

en déviance académique,

pour être lisible, visible,

et, pour une fois peut-être, lu par ceux dont il parle...

premier acte : la scène

lever de rideau

toboggan¹

Nous étions dans la salle d'attente. Lui et moi.

Peinte comme on aime peindre dans l'internement. Jaune chiant et vert.

Sur le mur, pendu, face à la fenêtre, un calendrier égaré.

Une Grèce défraîchie arrêtée en plein juin d'il y a trois ans. Un mélancolique l'avait posé là comme on pose un malade. Suspendu dans l'espace et dans le temps, au-dessus du rotin effiloché d'un fauteuil défoncé. Et le calendrier, comme mélancolique, est resté sans bouger, face à la fenêtre. Fixé à la date d'arrivée. Plus rien depuis. Tout est là. Le sens du vide. Le vide de sens.

Et lui...

Lui connaît bien tout cela plus que personne.

Plus personne...

Après quelques tentatives de suicide, les siennes, je l'avais accompagné dans cette abbaye recyclée en hôpital psychiatrique après avoir été, comme d'autres, caserne et prison. D'abord l'esprit trouve refuge en lieu clos, ensuite on y enclôt l'esprit.

Glissade asilaire. Du sage reclus au fou exclu. Du nid à la niche.

Pour meubler le silence, l'aiguille d'une pendule saccadait notre attente du psy en avançant d'un coup sec à chaque minute.

La Grèce, pendue au mur, penche. Lui se lève, la redresse et se rassied dans un bruit d'osier arthritique. Puis il arrache les brins qui dépassent, un par un, dans un craquement synchrone avec le bruit de la pendule. Peu à peu, la Grèce a repris son allure penchée. Il décroise les jambes et les recroise dans un froissement d'osier.

Ponctué de nouvelles minutes mécaniques et lourdes : le silence. Pour s'en délivrer ou m'en délivrer, il dit :

“Vous savez, la vie, c'est un toboggan. Vous savez ça, vous ? Dès que je suis né, on m'a mis là-dessus. Plus possible de me retenir ou d'aller ailleurs. Hein, pas vrai ? Et vous ?”

Merde. Où est la sortie ? En parlant, il a regardé la Grèce, le dos à la fenêtre.

— *Oui, je sais ça, moi aussi, je dis.*

Cela m'a échappé. Voilà, c'est comme ça avec les mots.

On croit ne rien dire, dire pour rien, n'importe quoi, pas grand-chose. Des mots pour faire chut(e), à la place du silence.

— *Ah, vous savez ça aussi, hein !*

Son visage revit. Il sourit et remue les jambes. Il remue toujours les jambes comme il remuerait les lèvres. Pour dire la même chose. Il attend comme un chien qui remue la queue.

Le psy n'arrive toujours pas. Le seul talent que je lui reconnaisse, à celui-là, c'est son absence. C'est la demie depuis longtemps. La grande aiguille s'est, elle aussi, bloquée dans le cadran. Figée, elle s'en fiche.

Qui attend qui au tournant de quoi ?

Un toboggan...

Moi, je venais de reprendre la direction de *“Boujean”*. . Avant moi, en cinq années, Boujean avait vécu trois directions et avait fermé deux fois. Du linge pas toujours propre dont il reste des traces aujourd'hui.

Je venais de Normandie où j'avais créé et dirigé pendant dix ans, depuis 68, un ensemble de foyers d'accueil pour enfants et adolescents dits *“cas sociaux”*.

Le jour de mon arrivée à *“Boujean”*, le président et la vice-présidente de la Société d'utilité publique qui m'emploie avaient fait le pari, en ma présence : *“Il ne tiendra pas trois mois”*. Echec induit.

Voilà quinze ans maintenant que j'y suis.

A l'époque, *“Boujean”* accueillait des jeunes délinquants en foyer d'apprentis. J'aurais pu me contenter de contenir, d'insérer, comme l'on dit habituellement.

Il suffisait de ne pas trop se poser de question et de fonctionner comme il nous est demandé de fonctionner.

Le client n'était pas client. Curieusement. Le client était un tribunal de mineurs ou un office social. Il y avait toujours une demande de placement pour autrui. On isolait dans l'asile.

Or, s'il n'y avait pas de demande de la part de celui qui y restait, il y avait de l'acte et du récit. De la légende.

Il suffisait de voir et d'écouter.

De voir déjà, dès le franchissement de la porte, pour la première fois qu'ils franchissent la porte, qui entre, avec qui, comment. La mine défaite ou l'air arrogant. Ceux qui s'affirment, ceux qui fuient.

Ils prennent place autour de notre table basse, qui s'assied le premier ? A côté de qui ? Quels sont les regards qui se cherchent, qui s'évitent ? Qui s'efface ?

Il suffit de voir. Pas d'analyser. Même pas de comprendre.

De voir ce qui est montré.

"*Mais enfin, il n'y a qu'à regarder !*" disait Delvaux de sa peinture, un jour, à qui voulait la comprendre.

Il suffit d'entendre.

Le péremptoire, l'incisif, le définitif. L'infinifif aussi. L'indécis. Le bégaiement. Le répétitif. L'interruption. Le chevauchement. L'en-même-temps.

Le ton. La mélodie de la voix. Son rythme. Le silence entre les mots. L'espace entre les phrases. Ce qui est tu. Ce qui est toi.

Quoi ?

Ma référence, ce qui a modifié ma manière de voir, c'est, par leurs actes et leurs tourments, ce qu'ils m'ont montré et ce qu'ils m'ont dit. J'ai appris de leurs sentiers, en dehors des autoroutes habituelles, un univers quotidien, un monde banal qui est à la fois le leur et le mien. Ces jeunes gens que l'on dit sans bonnes manières en ont de bien particulières à traverser le temps et l'espace.

De ces gens-là, nous ne connaissons bien souvent que ce qu'ils devraient être ou devraient devenir. Ils sont vus par rapport à une norme, une prétendue généralité. Une morale sociale, scolaire. Car c'est à l'école que se décrit le monde en cartes et en manuels, ce qui est prétendu être et ce qui se doit des prétendus devoirs. C'est à l'école qu'on découvre une marge, un espace en bord de feuille, dans laquelle il est interdit d'écrire. Et puis le temps nous apprend que le monde est justement la marge.

L'histoire de ces gens, dans nos milieux, se résume en anamnèses de spécialistes, en comptes rendus de synthèses où ils

ne sont pas présents, en placements et déplacements, en symptômes dûment répertoriés, en performances et en échecs.

Surtout en échecs.

Et, enfin, leur histoire personnelle disparaît-elle souvent au profit de récits que l'on brosse de fesses parentales, au nom d'une quelconque morale. Propos de chambre. Ce que j'ai appris de plus authentique, de plus étonnant et de plus simple à la fois m'est venu en filigrane de leurs actes, de l'ombre de leurs pas, du silence entre leurs mots et de l'écho de ce silence. L'écho formidable du silence ! Quand ce qui n'est pas dit touche au plus fort ceux qui écoutent. C'est cette espèce de vie en creux avec ses modes de fonctionnement, ses formes, sa culture, qui m'a appris beaucoup de la vie, à l'insu de l'autre et à mon insu. L' "in" su. Ce n'est pas de l'inconscient, fouillé, pillé dont il s'agit, mais d'un monde ou d'un être intérieur qui s'adresse au mien, directement, sans faire le détour par une forme élaborée, déterminée, voulue. Expression désirée plus que voulue. Ce n'est pas de l'inconscient, car la personne sait très bien ce qui lui échappe et ce qui est immédiatement perçu par l'autre : elle l'a laissé échapper par désir. On sait de quoi "il s'agit", même si on ne saisit pas ce qui est dit. C'est hors langage, hors concept. C'est comme un lapsus qui fonctionne au plus vite et au plus juste, et vous touche profond, d'un trait. Ce qui est montré et dit n'a pas eu le temps d'être montré et dit. N'a pas eu le temps d'être pensé.

On a toujours essayé de mettre en mots, de définir ce qui échappe ; mais ce qui échappe échappe.

Mes sources sont donc ces jeunes, mais aussi leurs parents qui, par la manière qu'ils ont eue de livrer ou d'entr'ouvrir leurs failles, leur souffrance, m'ont appris à chercher avec eux une manière, une démarche, un style, qui pourrait nous être utile.

Davantage que des buts.

Si quelqu'un a besoin à tout prix d'un but, qu'il fasse du football.

J'ai beaucoup plus appris du style que du comportement. "*Le style, c'est l'homme*" prête-t-on à Buffon. C'est justement là que tout se joue : la manière de marcher, de faire, de dire. De s'arrêter, de se taire, d'attendre.

Ma question tient dans la représentation de l'être. Le style est peut-être la manière d'agencer, d'organiser la démarche, la parole, l'acte. Il y a, dans cette manière, de l'habitude, de l'hérité, de la créativité. Du passage de l'ancien au neuf.

Repérage.

Les passages à l'acte des adolescents que nous connaissions, leurs délits, n'étaient pas liés à des nécessités matérielles. A cette époque, en tout cas, car le manque de drogue allait bientôt changer le problème. Ces passages à l'acte fonctionnaient comme des signes. Ce n'étaient pas forcément des appels au secours chers aux romantiques du social. Ils fonctionnaient dans une certaine logique que l'on percevait sans la formuler. Etait-ce parce que cette certaine logique ne pouvait être formulée qu'elle était jouée ? Qu'elle était mise en scène ? Il fallait entendre la description qu'ils faisaient de leurs exploits auprès de leurs camarades et de nous-mêmes, voir le sourire qu'ils avaient lors de l'entretien d'admission lorsqu'ils disaient :

— *J'ai aussi fait des conneries, Monsieur. C'est pour ça que je suis passé au tribunal.*

Venait alors le récit du premier délit, puis d'un autre, puis d'un autre encore. Et l'étrange curriculum, récité maintes fois comme une litanie, devenait légende et fascinait l'entourage social. A observer encore, souvent, les soupirs de la mère qui venaient scander le récit et l'encourager presque comme le "*ho hisse !*" des marins qui remontaient les filets de leurs pêches fabuleuses. Elles dissimulaient à peine leur satisfaction derrière un sourire proche de la Joconde. Et, si ce n'était ce que cela coûtait en heures de travail perdues pour tous ces rendez-vous, chez les *psys* pendant la scolarité, puis au tribunal pendant l'adolescence, et encore d'autres *psys* et d'autres travailleurs sociaux, si ce n'était ce que cela coûtait tout court, le père ne dissimulait guère mieux, parfois, la mise en échec de toute institution face au fils indomptable.

Bien sûr, parfois venait la souffrance d'une vie qui échappe à ce qu'on aurait voulu qu'elle soit. La vie qui échappe à la représentation qu'on avait de la vie. La vie qui échappe.

— *Il nous en a fait voir, vous savez...*

Justement. Il en fait voir.

Et nous tous, psychopédagothérapeutoflics, plutôt que de voir, nous avons beaucoup parlé.

Au passage à l'acte, à la mise en scène d'un passage, la réponse donnée était du discours. Ou encore : on sommait de dire ce qui ne pouvait l'être puisqu'il avait fallu un geste où il n'y avait pas de parole possible.

N'était dit que ce qu'on souhaitait entendre.

Il me semblait qu'il y avait, avant tout, volonté de trace. Comme l'empreinte de leur passage, dans le souvenir d'autrui. De ce qui a, malgré tout, existé.

Comme des traces de pas qui mènent, si on les suit, à l'endroit où se trouve la personne. Comme une indication de la piste tracée, une orientation qui montre où diriger le regard et à quelle évidence se rendre. Comme un signe, comme une signature.

Mais aussi comme on raye, on rature, on biffe, on griffe.

On dénie.

Peut-être faute de dénouer.

Celui qui trace, indique.

Que voir ?

Celui qui s'illustre par un acte, illustre une légende.

J'ai proposé à ces jeunes d'illustrer avec des dessins, de la glaise, du bois, de l'image photo ou vidéo, du son, ce qui fait leur existence ou ce qu'ils en font. Leur histoire, leur environnement. Les événements. Les personnages. Leur désir de vivre.

Et leur refus.

Une création abondante jallit alors.

Et l'autre question vint :

- *Qui devait voir ?*

Nous, dits travailleurs, dits sociaux, qui sommes toujours non pas un corps mais un vide entre l'un et l'autre ?

On nous étiqueta et nous n'y prîmes garde : *foyer d'observation*.

Mais qui observait qui ? Et observait quoi ? Allions-nous créer encore du discours ? Nous passions de l'acte aux images mais nous étions en demeure de produire encore de la glose.

Du rapport.

Du dossier.

Nous avons invité les parents. Ils ont vu. Ils se retrouvèrent dans ce qui était montré. C'était très fort. Il semblait que l'image, avant même d'être comprise, lue, avait visé au plus juste. Et lorsque les parents se trouvaient représentés, ils ne s'en éton-

naient pas à notre grand étonnement à nous. Leur histoire, leur légende nous échappait.

Et des parents nous dirent :

— *Finally là encore nous avons à nous exprimer sur ce que font nos adolescents. Ils ne vont pas en classe : nous devons nous expliquer. Ils commettent un délit : nous avons à nous raconter. Chez vous ils s'expriment : nous avons des commentaires à donner. Pourrions-nous nous exprimer nous-mêmes sans que nous ayons à nous justifier par rapport à ce que font ou ne font pas nos enfants ? Pourrions-nous leur montrer aussi qui nous sommes, quelle a été notre histoire, quels sont nos désirs ?*

Repères.

Peut-être fallait-il une scène, dès lors, où les uns et les autres pourraient repérer cette manière d'être, ou, plus précisément, cette manière d'exprimer ce qui est. Il ne s'agissait plus de définir qui est la personne. Le fameux "*qui suis-je*" n'est pas si important que cela. "*Qu'y puis-je*" le serait davantage et "*qui puisai-je*" plus encore.

"*Le poète, disait Georges Duhamel, est celui qui peut puiser à pleines mains dans son réservoir d'images*". Et si la vie, la nôtre comme la leur, apparaissait comme étant cela : un réservoir d'images ?

Serait-il possible de créer un espace poétique ?

Aujourd'hui, je relis toutes ces lignes concernant l'échec induit. Lignes d'erre comme dirait Deligny. Lignes de fuite parfois. Devierrance. Lignes de pistes.

Recherche.

Je lis cette équipe qui a sans cesse repris dans les idées ce qu'il y avait à reprendre, les a pratiquées, transformées, laissé tomber quand il fallait laisser. En a amené tellement d'autres.

Il manque ici des noms, de celles et de ceux qui ont fait une traversée avec nous ou nous ont rejoints depuis. Entre ces lignes, ils s'y trouvent. S'y retrouveront-ils ? Et celles qu'on ne nomme pas mais qui ont fait de cet espace un espace de goût. Hôtelières et hôtesses. Et celle qui, patiemment, assure l'administratif et nous administre, en permanence, son sourire.

Tantôt la galère, on a pas mal ramé.
Tantôt l'esquif, un sacré vent dans nos voiles.
Toujours le bel équipage.

On a pu emmener, grâce à lui, à peu près n'importe qui.
Nous importait qui, dès qu'il était là. Si nous n'avons pu garder
tout le monde comme nous l'aurions voulu ou comme d'autres
l'auraient voulu, c'est qu'il s'était agi de garder. Et nous ne
sommes pas des gardiens.

Regarder n'est pas garder et l'on peut voir sans être
voyeur. Ni maton mateur. Ni voyeur de voyou.

Il ne s'agit même pas d'observer. Mais de porter un re-
gard. La vie, c'est quoi ?

La vie de notre espèce, plutôt que la vie d'une espèce.

"Espèce de..." n'est pas humain.

Et je revois ici ces jeunes adultes qui sont venus jeter des
signes sur le papier, inscrire leur trace, marquer la terre de leur
empreinte, peupler des bandes de sons et de silences, révéler
leurs images, animer leurs rêves. Je les revois, ces familiers du
sans plus que du sens, s'enfamiller.

Les voilà les vrais chercheurs et leurs dédales.

Ceux du manque, du que dalle. Les avides dans le vide. Et
ceux qui sont de trop.

Ils ont de trop, dit-on, et manquent de tout.

Labyrinthe du chercheur d'aube, écrivait Laure Graf, pour
Peter Pan perdu en violences.

Eperdu.

Je lis leurs lignes dans leur proximité et leur distance, par-
fois sans dehors et sans dedans. Lignes de dénigrement faute de
dénouement. De fascination aussi. D'engouement et d'engueu-
lade.

Mais de quel échec induit s'agissait-il ?

"Je rêve ma vie" écrivait Joseph Delteil.

Et Higelin chante : *"Je ne vis pas ma vie, je la rêve. C'est
comme une maladie que j'aurais chopée quand j'étais petit..."*

Images.

Il y a des gardiens d'images. Dans les musées où on les
range. Et des censeurs.

Il y a des gardiens de jeunes. Dans les institutions où on les range. Et des censeurs.

Mais la vie, comme ce qui pourrait être vu, échappe.

Echapperons-nous à l'échec ?

Qui nous remet toujours et nous remettra sans cesse sur le toboggan ?

Soit !

Sois. Je suis...

Serge Heughebaert

points de repère

des échecs

Tableau divisé en noir et en blanc, à parts égales, l'échiquier dévoile ses symétries entre ombres et lumières, entre jours et nuits, entre bien et maux, plaisirs, douleurs... réussites... échecs.

Les pièces s'observent, se méfient, se draguent, s'éjectent. Elles feignent de s'y croiser, mais jamais ne se rencontrent, refoulées vers des trajets incontournables : les angles droits de la conformité, ou la diagonale du fou...

Faire alliance pour se protéger. Craindre les plus forts. Agresser les petits. Les manger. Jouer, déjouer jusqu'à ce que mat s'ensuive.

En arabo-persan shah, mat se traduit par "*il est mort*" !

Echec en persan, c'est "*le roi*" ! Gouverné par l'échec ?

La vie n'est-elle pas cet espace où se jouent des parties serrées, où s'affrontent des intérêts divergents, espace de luttes et de partis-pris ; de dénis et de dénigrement ; de défis ; de dérives. Mais aussi de dépassement, de découverte, de création.

Parfois grandes manœuvres où les uns tirent la langue, les autres tirent bénéfice. Parfois l'un et l'autre. Certains gagnent sans l'avoir voulu ; d'autres s'ensablent en l'ayant cherché. Souvent sans le savoir.

Mais quand l'emporte le sentiment de défaite, le revers du plan déjoué, le goût amer de faillite, quand cogne l'angoisse de s'ensablant dans une fatalité irréductible, alors faut-il, pour défier le cul-de-sac, pour ne pas faire naufrage, chercher où, et comment se renflouer.

un port d'échouage

Personne n'a le pouvoir de la remise à flot, sauf celui qui la souhaite pour lui-même. Celui-là, il peut en cela être aidé. Non pas s'aliéner dans une assistance qui se l'approprie, mais se régénérer dans un regard qui révèle, dans un miroir qui ne soit ni abîme ni abri, mais reflet. Se mirer dans l'autre pour en venir enfin à s'admirer.

Boujean, c'est un lieu-de-vie-parenthèse, en accueil de celles et de ceux qui échouent bien, ou réussissent mal, jeunes gens en dérives interlopes ou parents en dévers, venant de gré ou de force. En gré parfois forcé. Ou de cette force longtemps souhaitée. Mais venant en dépit de l'appréhension. Pour comprendre. Se comprendre. Défaire et refaire. Mettre à jour.

Boujean, c'est un lieu-dit, jadis foyer socio-éducatif, désormais centre (pour ne pas être en marge) et polyvalent (pour ne pas être en reste). Ancienne ferme, qu'en reste-t-il entre les murs, sinon la culture ?

Boujean charrie une irrésistible tolérance, mais en même temps provoque, à vie et à mort. L'expression est vécue ici comme alternative à la répression. Pas de sanction, pas de soin, mais des actes posés, des traces laissées dans la matière, des histoires projetées, symbolisées, dans le bois, dans la terre, pour se retrouver, soi-même, en face-à-face, avant que de repartir en côte-à-côte...

Profiler et se mettre en contemplation des labyrinthes de son histoire de vie, par le dessin, le graphisme, la bande dessinée... Se mettre en scène, en représentation, en manipulation de soi, par le masque, l'empreinte, la marionnette... Lever le voile sur l'image de soi, réentendre ses origines, se situer en généalogie, dans le roman familial, par la photo, le film, le son, la lumière...

Exprimer ses échecs, c'est déjà réussir, dit-on à Boujean. C'est présager du changement. Et surtout, restaurer la communication.

de la graine de curieux

Que vont donc faire des chercheurs dans une galère où prévalent les subjectivités ? De la graine de curieux ? Sans aucun doute ! Mais Boujean les a sollicités, non pour construire des ré-

sultats qui flatteraient le nombrilisme collectif et renforceraient les narcissismes individuels, mais pour observer les facettes mouvantes d'une quotidienneté peu ordinaire. Chercher pour ne point sombrer en inertie. A la recherche des miroirs de l'échec. Et être provoqué, pour en savoir davantage, pour s'obstiner à créer, à recréer.

Qui sont-ils, ces universitaires ? Et que ne sont-ils pas ?

Non pas des chercheurs-sangsues vampirisant le sujet-objet, mais ethnologues en terres à la fois étranges et familières, puisque l'objet est l'échec, et le sujet l'échoué. Le lot de chacun...

Non pas des funambules de la statistique lisse, mais des jongleurs de sens, plongés au cœur du sens commun, et non pas béatement subordonnés à de mystérieux savoirs savants.

Non pas des fabricants de prêt-à-penser, mais artisans d'un penser sur mesure, à la mesure du quotidien ; et à sa mesure !

Sujets parmi les sujets, faillibles eux aussi, les chercheurs ont au moins cette compétence d'objectiver la subjectivité. Quelques instruments.

Et dans une exploration interactive, ils ont devoir de faire que la transparence se substitue au mur du silence. Le terrain devient ainsi le laboratoire de l'élaboration et de la formalisation de savoirs essentiels. Au fur et à mesure.

Tout observer, tout échanger. Ne pas faire de cadeaux, provoquer, pousser dans les ultimes retranchements. Dépasser les fausses pudeurs, mais respecter les secrets. Vérifier la force des mots.

Au total, donner sens.

des personnages en quête de hauteur

L'ambiance n'est pas toujours à la fête chez ceux qui déambulent, souvent malgré eux, dans les labyrinthes de ces violences à petites mailles, perverses, retorses, pas repérables dans l'immédiat, mais s'additionnant jusqu'à la crise, à l'étouffement. Ces violences qui brisent plus sûrement que le brutal face-à-face.

Violences qui se transmutent à bas bruit en douleurs lancinantes ! Violences : des parents, qui, imprévisibles, changent d'itinéraire et écartent l'enfant qui encombre. De l'enfant qui défie les aspirations parentales, dénigre le don maternel et parfois re-

nie la loi du père. Du patron qui exploite et dévalorise. Du professeur qui, enfermé dans ses schémas définitifs et esclave de ses fiches jaunies par le temps, ne tolère pas l'originalité, décourage tout rapport singulier au savoir.

En dépit des brûlures, malgré la souffrance des amours turbulentes et des haines suspendues, en dépit même du désir incontournable de vengeance, ou de prise de revanche, malgré la précarité, le déséquilibre, la dissymétrie, là se pose, grave, cette quête sûrement universelle : grandir et rester debout. Des personnages en quête de hauteur. En recherche de cimes et de racines.

Quête en ultime sursaut de fierté, avant que de se laisser flamber en burn-out, ou d'aspirer au silence irréversible ; ou encore de dériver en inconduites, en inconvenances, en illicite. Exploder, ou implorer. Mais ne plus être le même. Contrevenant après être allé en bon sens.

La survie est parfois au prix de l'animosité, du rejet, du dénigrement, du déni. Force des maux, et farce des mots. Un ivrogne est convié à la table des déboires. Une gamine vend son corps en fausse passe. Un fêtard s'en va et s'en vient de défaite en défaite, d'éclat de rire en éclat de vie. Un fugueur s'échappe en déroute. Ne plus être piqué au vif, et en venir à se piquer à vif. Des meurtrissures font rêver de meurtre. Prendre ses jambes à son cou, entre faux-pas et "faut pas s'en faire"... Avoir le ticket et rater le coche.

Quand la tristesse domine, quand il n'y a plus de projets – donc plus de plaisir possible – quand on a tout tenté, du moins le croit-on, pour en revenir bredouille, quand pointe et s'enkyste la misère, il y a état d'urgence. A quoi s'accrocher quand on a le sentiment obsédant d'être trahi ? Il y a des cages dont il faut briser la porte, sinon guette la folie. A plus forte déraison quand les issues de secours sont murées. Ou restées bizarrement cadenasées, par oubli, ou en toute volonté.

L'ouverture, c'est faire rencontre. Restaurer la communication. Se restaurer là où cela est possible. Faire une autre relecture de soi pour relire autrement l'autre. Ecrire sa légende.

Sortir de la déconvenue pour ne pas mal tourner. Boujean se situe là, en espace intermédiaire, momentané. Pour faciliter le passage.

florilège de paraboles

Lorsque, par des chemins détournés, on les y convie, les gens se disent eux-mêmes entre paraboles et métaphores, livrant suffisamment d'images, d'idées, de représentations pour être lus, mais de manière parfois détournée, obscure, pour ne pas donner prise à des abus interprétatifs.

Le langage et la gestuelle deviennent métaphoriques en regard des moyens utilisés.

Construire une marionnette, la faire jouer un bout d'existence, et tirer ses propres ficelles.

Façonner son masque à soi pour se dévoiler, pour redonner corps à son visage, pouvoir être dévisagé.

Construire les pièces qui autorisent à mettre en échec son roi, son père ou sa mère. A jouer au fou. A sauter de biais.

Faire son portrait en contre-jour, en contr'amour. Travailler sur la distance, la proximité et la séparation. Là-bas, ici, plus jamais.

Dessiner l'inconscient pour redécouvrir le regard.

S'entendre souffrir dans le ventre passé, pour oser se voir jouir dans le désir futur.

Donner forme aux éléments pour reformer l'existence...

Constamment la parole est donnée, et la voix tendue entre rires et pleurs. L'être en recherche de soi, et des siens, en vient à mettre en scène ses échecs ; du moins ce et ceux qu'il vit comme tels. Tirillé entre affect et intellect, entre jugements et préjugés, entre raison et déraison, il écrit sa pièce dans ce théâtre qu'on lui prête. Mais sans souffleur.

Entre apologue et allégorie. En toute liberté, enfin ! Il peut peindre en trompe-l'œil. Parfois surréaliste. Il peut recopier sans tricher. Recréer un espace enfantin. Faire miroir à la mort ou à la détresse. L'expression est ici à la fois un crible impudique et une échappatoire. Cette expression, antidote à l'oppression, redonne vie ; renaissance.

état des lieux

des passages à l'acte aux signes de passage

Les jeunes délinquants accueillis à Boujean jadis sont l'indéniable ressource du Boujean nouveau. L'histoire inspire, et respire dans ce qu'elle a révélé de plus flagrant.

Il était apparu que le passage à l'acte de ces adolescents fonctionnait davantage comme un signe que comme cet appel au secours décodé et tant désiré par les milieux sociaux traditionnels... romantisme, apostolat et gagne-pain obligent ! Les délits commis étaient souvent de nécessité : voler un aliment, un médicament, un véhicule ; se nourrir, remédier, fuguer. Nécessité mais pas seulement. La satisfaction des protagonistes, la mise en scène de l'acte, l'élaboration du récit, tout témoignait de cette volonté d'existence par une trace, un symbole, fussent-ils en résonance négative et finalement pénalisés.

L'acte créé attend la critique, s'attend à la sanction. Il s'agit bien de laisser, en toute responsabilité, une trace ; et responsable, de mériter une réponse.

Espace d'expression comme alternative à la répression, il fut demandé à ces jeunes de s'illustrer, au propre et au figuré. De créer et de se dire.

De représenter leur existence, leur histoire, leur environnement, les événements et les personnages marquants. De dire leurs désirs, leurs aspirations, leurs refus, leurs dénis. De révéler échecs et réussites. Par le dessin, la poterie, le modélisme, la photographie, le film, le son...

La création fut telle que se posa, incontournable, la question : *que se montre-t-il et à qui ?*

Les parents eux-mêmes furent interrogés et bousculés par ces créations : ils s'y retrouvaient en représentations, souvent inattendues. Au point de vouloir eux aussi se mettre en scène, discourir par signes, communiquer par le son, l'image, symboliser leur histoire, leur légende, leur genèse, se situer face aux autres, s'interpréter.

Boujean devient donc cet espace privilégié où les protagonistes peuvent enfin se côtoyer et traiter de situations, ou de problèmes communs ; en parallèle d'abord, puis ensemble. Un lieu où travailler en coexistence, parents et enfants, adultes et mineurs.

En confrontation et en résolution.

En découverte de soi-même, dans ses contextes d'existence, sur le terrain de ses expressions et de ses oppressions.

En recherche de dénouement.

lignes d'horizon et lignes de fuite

Ainsi fut créé un atelier graphique.

Pour qu'il soit possible se dessiner, de s'inscrire dans un parcours, d'exprimer ses origines, d'imager des relations de cause à effet. Autrement dit, d'écrire son histoire, autrement qu'en mots. Partir du centre, de la terre, de la mère, pour comprendre l'étranger, la périphérie. Ou à l'inverse, comprendre le cadre, pénétrer la marge, pour révéler le cœur, la page.

Décrire son essence, sa naissance, mettre en lignes d'horizon ou en lignes de fuite le sentiment d'exister.

Se faire surprendre par ces souvenirs qui pointent au bout du crayon, sans qu'on les aie appelés.

La création interpelle l'existence. Toute situation qui prend forme dans le dessin : naissance d'un frère ou d'une sœur, maladie d'un parent, entrée à l'école, premier vélo, premier amour, premier examen, passage réussi ou échoué, unions, brisures, voyages, fugues, pertes, retrouvailles, douleurs, éclats de rire... tout ce qui vient ponctuer une vie est non seulement décrit, écrit, dessiné, mais joué, disposé, créé, sortes d'ex-votos portant sens en eux-mêmes, autant sinon plus que les mots qui les accompagnent. Les mots de ceux qui les créent, et les mots de ceux qui en ont été les témoins.

La carrière, le trajet, la genèse prennent forme, dans le plan, en couleurs. La vie se représente.

Tantôt c'est l'arbre, le génogramme, les filiations.

Tantôt ce sont des ballons isolés qui échappent, qui s'échappent, sans liens entre eux.

Tantôt c'est un fleuve aux rives accidentées, se rétrécissant jusqu'à presque s'étrangler au fil du temps qui passe, avant que de s'élargir à nouveau, et de se jeter dans un océan de perspectives.

Puis il y a le travail du regard, chacun dessinant le regard des autres, parfois son regard propre. Regards en voisinage, co-habitant sur la même page. Ou séparés, sur autant de feuilles qu'il y a de regards.

Encore : dessiner la mer. Des plages, des palmiers, des îles. Difficultés de séparer l'eau du sable. Des barbelés, des murs, des barrages. Des espaces immenses, sans fin, ou des espaces bloqués, finis.

C'est bien toi, dit une mère à son fils, on ne voit jamais où ça commence et où ça finit...

Les barbelés, sur la plage, dit un père, c'est moi. Il faut une limite entre la mer et le reste.

Puis les éléments prennent vie dans une conversation qui se réanime après s'être éteinte, qui se prolonge dans d'autres ateliers, ou qui réactive ce qui, ailleurs, était en latence.

Ou en sursis.

Et la création libre, laissée telle qu'elle se révèle, ou alors sollicitée à se prolonger encore un peu, devient diptyque, tryptique, suite d'une exposition...

Ce qui faisait souffrir devient jeu.

La faille devient source.

Et que dire de la parole réinventée par les proches qui regardent ?

le jeu d'échec

Ainsi fut créé un atelier plastique.

Où chacun, parent, enfant, individu, est convié à représenter son entourage social, ses familiers sous les traits des pièces de l'échiquier : chacun pouvant être figuré en roi, en reine, en pion, en tour, cheval, fou...

Chacun ainsi s'y représente, au milieu des siens, porteur d'un rôle, d'une identité.

Le roi qui gouverne, figé dans ses certitudes, avançant pas à pas, mis à mort lorsque poussé à l'extrême, ou alors reclus dans le roc, dans la forteresse vide.

La reine toute-puissante, à qui tout est possible, donnant naissance à tous les mouvements, à tous les possibles, pièce maîtresse et redoutée.

La tour qui enferme, pose des barbelés en long et en large.

Le fou qui se meut en diagonale, jamais comme les autres, attaché délirant à sa couleur.

Le cheval qui saute par-dessus les autres, qui s'arrête là où on ne l'attend pas, qui sait se faire oublier, tour à tour droit et en dérive.

Le pion fidèle, manipulé, toujours aux avant-postes, sorte de rempart sacrifié, redoutable quand il parvient à traverser, sans incidents, l'existence.

Les jeux sont ensuite comparés. Les distributions curieusement souvent coïncident. Cela fait sourire, parfois rire, malgré le pire de ce qui est représenté. L'humour défolie souvent le tragique. La folie peut être dite, l'emprisonnement, la manipulation aussi. La soumission encore.

Le jeu peut dévier, les personnages devenir animaux, fleurs, formes abstraites, inventions. Chacun prend la pièce façonnée par l'autre qui le représente, la touche, la pétrit parfois, la dispose ou la néglige, la grandit ou l'écrase. Là encore le jeu s'installe. Et la communication.

l'empreinte dans l'espace

Un autre travail est celui de l'empreinte du visage, le masque. Poser ses traits, ses tensions, ses rides, ses sourires dans la terre. Laisser une trace du visage dans la glaise, s'abandonner en dédoublement, autoportrait en trois dimensions.

L'empreinte des pieds : comment les poser, marquer le pas, et où ? Cè qu'il y a devant, derrière, de côté. L'univers se construit symboliquement. La démarche prend forme. Rapide, lente, hésitante, décidée. Où aller ? Et comment ?

Enfin, il s'agit de représenter en traits ou en volumes, sur des plaques de contreplaqué ou de polystyrène, les éléments importants consubstanciels, congrus, agglomérés ou éclatés, de l'existence : objets, lieux, personnes, animaux...

Travailler les interstices, les rapports de l'un à l'autre, les no man's land. Puis découper l'ensemble à la manière d'un puzzle. Travail intense de ce qui est, ce qui est "entre", l'indissociable, le retranché. Des têtes tombent, parfois. Des sexes aussi. Des ruptures sont consommées. Mais aussi sont signifiés des liens puissants. Des trésors, des ancrages, des passages, des passerelles. Et des secrets.

L'empreinte est posée dans l'espace, les dimensions s'élaborent, pas toujours à l'échelle. L'incontournable, prenant contours, signe plus fort, plus intime qu'un mot.

marionnettes manipulées

L'être manipulé aussi se représente. Fabriquer une marionnette à sa ressemblance, ou en projection de soi-même. Et se laisser, marionnette, manipuler par ses familiers. Le manipulateur joue alors son propre rôle, tandis que, laissé au rang de spectateur, le créateur de la marionnette répond et parle en lieu et place de celle-ci. Donc en son propre nom. Manipulateur et manipulé ne se voient pas : ils sont séparés par un castelet. La seule chose qu'ils perçoivent en commun, c'est la marionnette.

L'élaboration de la marionnette est source florissante de jeux d'images : confectionner les habits, un foulard, un chapeau, fabriquer les membres, les extrémités, les mains, les pieds, la tête, les cheveux... Mais vient ensuite le rôle impitoyable du manipulateur.

Marionnette à fils, a-t-elle les pieds sur le sol, ou est-elle tenue suspendue ? Assise ? Couchée ? Marche-t-elle ? Que lui dit-on de ce que son aspect exprime ? Et qu'est-il exprimé, indirectement, des désirs de celui qui la manipule ? De part et d'autre de ce castelet protecteur, de cet abri, s'instaure un dialogue intense, souvent émouvant. Des secrets se disent, enfin... par marionnette interposée.

voir et entendre

L'idée ici est de reconstruire son inscription dans une filiation. De redécouvrir que l'on est né de quelqu'un qui est né de quelqu'un d'autre. Imaginer ce qu'a pu être sa vie intra-utérine, et la représenter en montage sonore, à l'aide de disques de bruitage, d'une sonothèque, d'instruments sonores, de synthétiseurs...

Parfois trois générations rassemblées se retrouvent autour de ces créations et amènent, à l'appui de ces enregistrements, un florilège de souvenirs.

L'étrange surgit parfois. Un adolescent mutique réalise d'abord un film vidéo d'inspiration tout à fait libre. La caméra, très labile, balaie l'espace en tous sens, ne s'arrêtant que sur portes et fenêtres, puis se fixant sur un aquarium. En gros plan, un poisson collé à la vitre ouvre et ferme la bouche. Aucun son.

On propose donc à l'adolescent de recréer son histoire personnelle en sons, en bruitages. Passionné, il crée la chronologie sonore suivante : bruits de pas ; vent et pluie ; son de cloche ; bruit d'eau et de métal ; orage ; pas précipités, pleurs ; bruits métalliques ; eau... tout cela par associations d'idées, sans préparation, un son appelant un autre son. Le montage est présenté à la mère. Celle-ci, très émue, raconte.

Dernière-née d'une famille de paysans, elle est la souffredouleur. Enceinte, mère célibataire, les parents refusent la situation. Le soir, par tous les temps, elle doit aller à la fontaine récupérer les récipients à lait, et donner à manger aux cochons. Un soir, en dépit d'un orage qui la terrorise, elle est envoyée comme de coutume à ces tâches pénibles, supportant l'intention des parents qu'elle perde l'enfant. De peur, elle fait demi-tour, mais trouve porte close. La famille tassée derrière la fenêtre se moque d'elle. En sanglots, elle retourne à la fontaine, y jette les bouilles à lait, s'enfuit du domicile, se jurant de garder son enfant.

La mère n'avait jamais pu raconter son histoire à quiconque. Son fils l'ignorait. C'est ainsi que commence une autre relation mère-fils.

D'autres récits de mères, de grand-mères, tous troublants, ont été provoqués par ce type d'enregistrements, révélant des sources de malaises, questionnant sur les origines.

Un père dépressif débute son montage par un bruit de pluie : *"le jour où mes parents m'ont conçu, il pleuvait, dit-il. Je fus conçu par ennui"*.

Des films aussi sont conçus, d'anticipation de plusieurs mois ou d'années. Comment la personne se voit-elle vivre plus tard ? L'image du passage d'un endroit à un autre, d'un temps à un autre, d'un stade à l'autre, est souvent symbolisée par des portes successives, par des communications téléphoniques. Anticiper la séparation. Se projeter dans ce futur où, parents, l'on sera seul, en couple. Imaginer des retrouvailles : est-il possible un jour de se retrouver hors conflit, hors problème ? De parler d'autre chose que de la fugue ou de la toxicomanie ? D'imaginer d'autres liens ?

portraits et légendes

Ainsi fut créé l'atelier photographie.

Un lieu où permettre au sujet de se présenter en pause, prenant la pose. De son choix. Avec les habits lui convenant, le lieu adéquat, créant en arrière-plan l'ambiance souhaitable. Se voir, et se faire voir sous un certain angle. Donner sens à la photographie. Et exposer les clichés, ceux que l'on retient, qui sont à voir.

Un lieu où se photographier les uns les autres, entre familiers, ou tous ensemble, avec les attitudes et le décor souhaités. Mettre en scène le groupe familial.

Un lieu où travailler sur les chimères, reproduction symétrique d'une moitié du visage, face composée de deux gauches, ou de deux droites. Pour découvrir des apparentements, des traits majeurs, des différenciations insoupçonnées.

Enfin un lieu où reconstituer son album, à partir de photographies d'enfance, de famille, de vacances, celles qui paraissent les plus marquantes, les plus importantes pour se raconter, complétées par d'autres images qui semblent nécessaires.

Des trucages sont possibles. Ajouts, retranchements, découpages, collages. L'histoire peut être revisitée, réécrite à loisir,

redimensionnée. Enfin des légendes sont inscrites, qui soulignent et commentent l'image.

y a-t-il un éducateur dans la salle ?

Chacun des membres du groupe est impliqué dans un champ de regards dans lequel il se met à élaborer ce qui pourrait être une légende : une légende revisitant l'histoire familiale, le plus souvent admise par l'ensemble.

Moment de poses et de re-créations, avant que de repartir, de la même manière, dans le même schéma, ou alors en modifiant les trajectoires.

Pour cela, il fallut non pas des éducateurs porteurs d'un plan, non pas des thérapeutes pétris d'interprétations, mais ce qu'il fut convenu de nommer des socioréaliseurs.

D. Pigeon : *Au fond, qu'est-ce qu'un socio-réalisateur, que fait-il ? Quelle est sa fonction ?*

S. Heughebaert : *"Au fond" n'est pas mal ! Je dirais permettre à m'importe qui de réaliser ce qu'il vit — et donc en société — dans le sens conceptualiser, mais aussi agir, concrétiser. Réaliser ce qui se passe au fur à mesure des créations effectuées, et ceci dans un contexte de vie sociale.*

F. Meier : *Un socio-réalisateur, c'est une personne qui met à disposition des techniques, un moment, un climat pour permettre la réalisation de quelque chose, la réalisation de soi. Réaliser entre autres le film de sa vie.*

F. Gossin : *C'est une personne qui propose un support, un matériel, et qui peut suggérer différents thèmes. Aussi une présence sécurisante, ce qui favorise l'expression.*

R. Ochoa : *Le socio-réalisateur, en ce qui me concerne suppose que l'utilisateur sait pourquoi il vient à Boujean, qu'il connaît mieux que quiconque ses difficultés, qu'il est capable de produire un travail de qualité. Je suis là pour l'aider à réaliser et à conceptualiser le film qu'il va produire.*

J. Challandes : *C'est une personne compétente dans un domaine technique, et qui propose à d'autres personnes ses services pour qu'elles puissent réaliser des représentations concrètes de leurs projets de vie.*

S. Nicli : *Pour moi, c'est une personne qui permet à l'autre de se réaliser, en lui mettant des moyens à disposition, l'autre étant le producteur.*

Y-a-t-il un éducateur dans la salle ? Sans doute, si éduquer c'est permettre à l'autre de se réaliser. Mais le terme éducateur est souvent rejeté. Par des jeunes qui souhaitent s'affranchir de toute tutelle. Et par des parents qui sont frustrés que l'on ait besoin d'éducateurs en leur lieu et place.

L'éducateur est celui qui transmet un savoir, des habitudes de comportement, une morale, des références culturelles, des bonnes manières... C'est du moins ce que dit le public.

D. Pigeon : *Je me demande si l'utilisation de ce mot : les "socio-réalisateurs" n'est pas en fin de compte une pirouette confortable, permettant à un certain flou de subsister, donc de justifier vos activités inhabituelles.*

S. H. Eughebart : *Nous avons proposé le terme de socio-réalisateur puisqu'il s'agit de permettre aux personnes de réaliser — de créer — un matériel qui les amènera à réaliser — conceptualiser — ce qui se vit afin de se réaliser — s'épanouir — dans la société. Le réalisateur, en termes de spectacle, est bien celui qui nous occupe puisque c'est de la représentation qu'il s'agit. C'est celui qui dirige toutes les opérations de préparation permettant la réalisation de l'œuvre par quelqu'un d'autre.*

D. P. : *Redoutez-vous de porter l'image d'éducateurs spécialisés ?*

S. H. : *Le problème n'est pas vraiment, quoique... , l'image que les éducateurs ont de leur métier, mais plutôt celle que les utilisateurs et le public en ont pour ce qui nous concerne, faussant ainsi demandes et réponses. Les utilisateurs adaptent leur demande en fonction des réponses supposées qu'un éducateur, tel qu'ils l'imaginent, pourraient leur donner.*

D. P. : *Ça veut donc dire que la relation est faussée dès que surgit le terme d'éducateur ? Que celui-ci induit des comportements particuliers ?*

S. H. : *Exactement. Si l'enfant ou l'adolescent a besoin d'un éducateur ou se voit imposer un éducateur, c'est que l'éducation qui a été donnée jusque là a été jugée insuffisante ou mauvaise. Bon nombre de parents induiront l'échec dans les tentatives éducatives pour faire la démonstration et se démontrer qu'autrui — tout spécialiste qu'il est — ne fait guère mieux qu'eux.*

l'échec mis en scène

d'amont en aval

“Celui qui, partant de rien, n'arrive nulle part, n'a de merci à donner à personne” a dit Pierre Dac. Celui par contre qui dispose d'un espace d'expression, d'une scène pour se dire, fait un chemin, en projection, en re-création, en évolution. Parfois en régressions nécessaires.

Il arrive quelque part, en aval.

Parfois en amont, momentanément.

Il chemine, parce qu'il a été invité à donner des formes aux ressentis, qu'ils soient de souffrance ou de gaîté, en larmes ou en rires...

— A rendre visible l'invisible autrement que par les mots, en images articulées...

— A remodeler ses figures familières, en révision esthétique ou en défiguration...

— A tracer cette route entre balises et chaos, qui mène d'un point su à un point inconnu...

— A découper et à relier la matière en séquences d'existence, en rupture et en alliances...

— A se contraindre à se regarder, à s'écouter pour apprendre à regarder, à écouter l'autre...

— A faire naître le mouvement sous les doigts, pour apprendre à mouvoir la naissance...

— A jouer le drame, et le désir, à dire les échecs, et les fausses réussites, à chercher à dévier les fatalités, en relecture de sa biographie.

Tout cela pour ne pas resté figé là où l'histoire l'a déposé.

Tout ça, dit P. Martin, "c'est là pour que ça parle. Il arrive que ça parle. Ça va voir ailleurs..."

Au total, c'est permettre à un sujet de réactualiser, au présent, un passé pour un à-venir, comme le remarque R. Helbrunn.

fresques et frasques d'outrepart

Faire le tableau de son cheminement. Dessiner sa vie. Illustrer ces manques qui parfois l'amputent, parfois l'enrichissent. Quelles formes pour les échecs ? Quelles couleurs pour les réussites ? Quels sont les regards qui se croisent ? Les regards qui le croisent ? Quels sont ces écrans qui voilent, ces fenêtres qui dévoilent ?

Le dessinateur est mis en demeure de poser sa trace dans le plan, en ombres et lumières.

D. Pigeon : L'un des espaces d'expression que vous proposez est celui du dessin, du graphisme, de la peinture. Les acteurs doivent, je suppose, illustrer quelque chose d'eux, de leur existence. D'où provient l'idée de cet atelier ?

N. Gossin : Le dessin, la peinture, les couleurs, les formes sont des envies, des besoins que l'être a toujours eu en lui, de tout temps, à travers toutes les époques, toutes les civilisations. Le dessin d'une personne est parlant à de nombreux titres : sa façon de gérer l'espace de la feuille, la pression du crayon, le genre de formes privilégiées, les couleurs choisies, leur organisation, les mélanges... Dans le domaine psychologique, le dessin est utilisé depuis longtemps, parce qu'il révèle l'inconscient, les angoisses, les envies, les rêves... D'où le nombre impressionnant de tests qui utilisent le dessin comme support de projection. C'est un domaine extrêmement riche.

L'écriture contraint l'auteur à respecter des règles, à utiliser des signes d'usage collectif, à se faire lisible. Au contraire, le dessin laisse toute liberté de voiler ou de dévoiler, de jouer entre contrastes et fondus, de libérer par le symbole le désir caché.

Le fantasme prend relief dans des figurations obliques. L'échec, la joie, la douleur, le rêve sont mis en couleur, comme la couleur peut dire l'échec, la joie, la douleur, le rêve.

Picasso n'a-t-il pas dit : *"Il y a des peintres qui transforment le soleil en point jaune et d'autres qui transforment un point jaune en soleil"* . Mais au total...

D. P. : *A Boujean, le dessin est-il utilisé comme en psychologie, comme support d'évaluation ? Faites-vous de l'interprétation ou vous suffisez-vous de récolter des projections sur papier ?*

N. G. : *Les activités graphiques proposées dans le cadre de Boujean tiennent compte de toutes les données déjà découvertes dans ce domaine. Cependant, le travail proposé est particulier. Et surtout il évolue avec l'expérience, en fonction des résultats obtenus, des remarques des clients, et de nos observations. J'illustre cela. Dans un premier temps, nous proposons à l'adolescent de créer un "jeu de l'oie". Ce jeu devait représenter sa vie, depuis sa naissance. Ou même avant, puisque le mariage des parents était parfois symbolisé. De sa naissance à aujourd'hui. Comme le jeu de l'oie, un parcours divisé en sections était dessiné. Une case pouvait représenter un période de sa vie, une année, ou encore un événement précis, selon les souvenirs, selon les moments vécus, gais ou tristes. On reprenait les règles du jeu de l'oie : lorsque le pion arrive à telle ou telle case, il doit revenir en arrière, passer son tour, avancer, ou rester sur place. L'adolescent était amené à dessiner à quel moment de son parcours il y avait cassure, à quelle période de sa vie il était resté bloqué. C'est pénible pour certains de repasser par ces périodes difficiles, de rendre publiques des périodes enfouies. Par la suite, nous avons changé la dénomination de ce travail. Le "jeu de l'oie" est devenu "le retracement du parcours personnel". Il nous était apparu que de toute manière l'adolescent exprimait très bien les périodes difficiles ou heureuses de sa vie sans forcément recourir au fonctionnement et aux règles du jeu. Du coup, actuellement, d'autres thèmes sont proposés. Nous lui demandons de dessiner l'endroit où il aimerait vivre. Certains dessins restent dans le domaine du rêve, de l'évasion. Par exemple, le thème de l'île revient souvent. Dans le dessin de la maison, on peut observer des tas de choses : s'il y a une porte, ouverte ou fermée, des fenêtres, un chemin, ou plusieurs, pour y accéder. Cette maison existe-t-elle ou est-elle imaginaire ? D'autres éléments sont aussi à relever dans le dessin : la position des nuages, du soleil, les mers calmes, agitées, les oiseaux...*

Encore Pablo Picasso : *"Faut-il peindre ce qu'il y a sur un visage, ce qu'il y a dans un visage ou ce qui se cache derrière un visage ?"*

Questions d'artiste que le peintre d'occasion ne se pose pas, puisque sans aucun doute il représente sans le savoir le *sur*, le *dans* et le *derrière*. C'est dire le contenant, le contenu, le secret. En quelque sorte, c'est prendre le droit de tout oser.

D. P. : *Au travers des thèmes proposés, comment apparaissent les réseaux relationnels ? Est-il dit quelque chose de l'autre, de la relation à l'autre ? Et les dessins suscitent-ils des réactions particulières de la part des autres membres de la famille ?*

N. G. : *Je donne deux exemples. Un adolescent fait un dessin sur le thème de "la mer". Nous avons remarqué auparavant, au travers de dessins libres, que ce thème était très souvent présent, et que lors de la présentation des travaux à la famille, les mères réagissaient toujours à ce dessin. Par exemple, un adolescent avait fait un dessin où le ciel et la mer se confondaient. En voyant ce travail, sa mère s'est exclamée : "Ça, c'est bien toi ! Aucune limite... on ne sait jamais où ça commence et où ça finit !". Un autre adolescent avait dessiné la mer, vue par la fenêtre de sa chambre. Il avait un grave problème relationnel avec sa mère. Elle ne l'aimait pas mais n'osait pas le lui dire. Par ailleurs, lui ne voulait pas l'entendre. Suite à un travail sur ce problème dans un autre atelier, l'adolescent a découpé des volets dans du carton noir et a "fermé" la fenêtre de son dessin. Un autre travail proposé s'intitule "la pochette de disque personnalisée". Le jeune fait la pochette de disque de sa vie.*

D. P. : *Pourquoi l'idée du disque ?*

N. G. : *Il dessine ou symbolise les idées, les événements, les peurs qui tournent en rond dans sa tête, un peu comme le sillon d'un disque duquel il n'arrive pas à sortir. C'est en quelque sorte un travail sur les obsessions.*

D. P. : *Si je comprends bien, par les exemples donnés, il ne s'agit pas seulement de la production d'un individu, mais d'un travail familial. Est-ce exact ?*

N. G. : *Tout à fait ! Les familles font trois travaux différents. Premièrement, il y a "le parcours familial". Le principe est le même que le retracement du parcours personnel. Sur une grande feuille sont dessinés quatre tracés parallèles. La disposition peut faire penser à une piste de course, chacun ayant sa piste, départagée en cases. Une personne de la famille commence son parcours personnel sur un des quatre tracés, s'exprimant sous forme de couleurs, de symboles, de décalques. Un deuxième membre de la famille va juxtaposer son parcours au premier. Et ainsi de suite. En général, la première personne décide de l'emplacement du début de son parcours, et les autres placent leur trajet en fonction de ce premier travail. Ainsi, à tour de rôle, chacun dessine son tracé en fonction de ses propres souvenirs. Chaque personne voit ou découvre les moments heureux ou difficiles de l'autre. Des événements ressurgissent, qui n'étaient pas connus de tous. D'autres se répètent, des*

situations se reproduisent, émergeant des différents tracés. Des événements se dédoublent en se retrouvant chez plusieurs membres.

D. P. : *C'est dire qu'il y a par exemple transmission d'événements traumatisants de la même manière qu'il y a une transmission héréditaire ?*

N. G. : *Nous l'avons remarqué. Par exemple, un parent abandonnique dans son enfance peut reproduire inconsciemment le même sentiment chez son enfant. Ou encore, un parent place son enfant lorsqu'il a quinze ans, et l'on découvre, dans son parcours, que lui-même avait été placé au même âge. Ces phénomènes de répétition sont assez étonnants. Ils se reproduisent sur plusieurs générations. Souvent d'ailleurs les gens n'en avaient pas conscience. Mais le fait de les voir dessinés leur permet de réagir, d'en parler, et de trouver éventuellement le désir et les moyens de fonctionner autrement.*

D. P. : *Est-ce que, dans l'histoire familiale, la naissance prend une place privilégiée ?*

N. G. : *Ça dépend. La manière de symboliser la naissance est toujours importante. On voit apparaître des berceaux, des fleurs, des soleils, ou aussi des enfants encore dans le ventre de leur mère. Mais il arrive aussi que l'on "oublie" de symboliser la naissance de certains enfants... des enfants oubliés ! Il est aussi intéressant pour le jeune de voir dans quelles conditions il est né, ce que vivaient ses parents à cette époque-là. C'est un travail qui peut faciliter la compréhension des comportements des uns et des autres.*

D'ordinaire, l'on est porté à croire que l'histoire individuelle est inimitable, singulière, unique.

Un itinéraire personnel ne peut être plagié.

A plus forte raison des émotions.

Et pourtant, les histoires, dès lors qu'on demande à ceux qui les ont vécues de les représenter en simultanéité, en regard — et au regard — des uns des autres, les histoires s'enchevêtrent bien au delà d'une relation de cause à effet. Elles s'interpénètrent au point que l'intimité et les secrets de la vie familiale produisent des symétries de sentiments, des copies d'événements, de dédoublements comme si le corps collectif devait, pour exister, "psychosomatiser" des moments forts sur l'un ou l'autre de ses membres.

L'échec, par exemple, peut se reproduire, en d'autres lieux, en d'autres moments, avec les mêmes caractéristiques, un peu

comme s'il était inscrit dans une fatalité. Qu'il conviendra bien de détourner quand elle se fera jour.

D. P. : *Vous avez parlé de trois travaux différents que faisaient les familles. Que sont les deux autres ?*

N. G. : *Il y a un travail sur le regard et un travail sur les ressources. Nous demandons à chaque personne de dessiner son propre regard ainsi que celui des autres membres de la famille. L'expression donnée aux regards est évidemment très importante. Mais aussi la disposition des regards, qui peuvent être les uns à côté des autres, proches, éloignés, de différentes grandeurs... Certaines personnes concentrent tous les regards, d'autres choisissent de dessiner un regard par feuille. Ou encore séparent un regard de tous les autres. Et aussi l'on retrouve parfois le regard "oublié", volontairement ou non. Il arrive qu'une mère, par exemple, dessine des yeux bleus à son mari, alors qu'ils sont bruns. Ou qu'un père fasse pause pour aller observer le regard de son fils, parce que il ne se souvient plus de la couleur de ses yeux... Parfois, quelqu'un peut refuser de dessiner un regard, parce que c'est trop difficile, trop pénible. Un regard a toujours une importance énorme, même si l'on ne veut pas se l'avouer. Un regard peut être inquisiteur, fascinant, angoissé, vide, étonné. Et surtout, le regard que les parents portent sur leur enfant est, on le sait, décisif.*

Quel qu'il soit, le regard dit la vie.

Complexe infiniment.

Comme ce proverbe chinois : *"Les yeux échangent leur regard et les êtres existent"*.

Regard assuré qui sait ou feint de savoir.

Regard flou, vague, vide, qui trahit le doute qui l'emporte.

Regard brillant, brûlant des mille feux du désir. Passion.

Ou éteint après tant d'incendies. Perdu.

Regard en porte-à-faux, en faut-pas-s'en-faire, en fer de lance, en lancinante insistance...

Regard qui caresse, qui déshabille, qui dévoile, qui viole. En séduction, en impudeur. Lascif. Violent.

Regard qui condamne, porte au bûcher, stigmatise, cadennasse, précipite en culpabilité, en névrose.

Regard qui lorgne, inspecte, dévisage, cherche la faille, souligne le défaut à force d'insistance.

Regard de peur. Regard qui apaise, qui bénit.

De paix. D'eau.

Regard de biais, de coin, pas net.

A la dérobée. En dérobade.
Regard qui transperce, traverse, assassine.
Regard de haine. D'amour.
Noir. Rouge.
Opaque. Transparent.
Qui fait vivre.

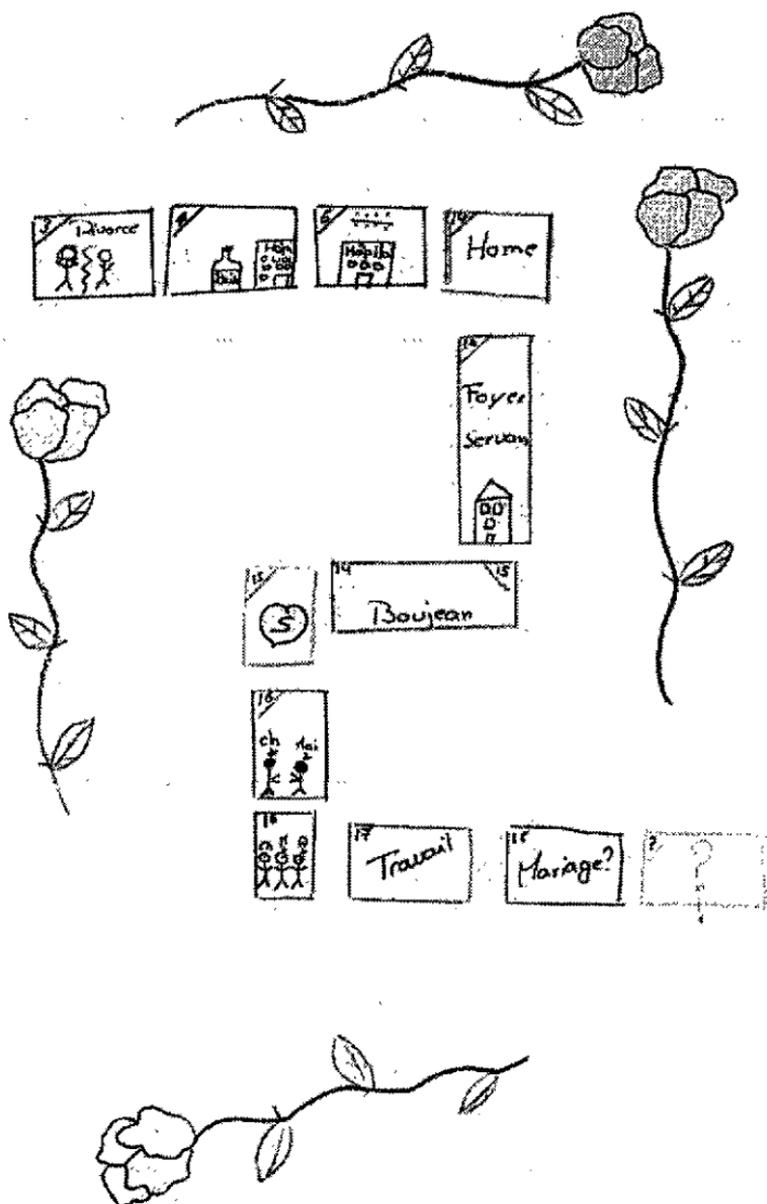
D. P. : *Reste le travail sur les ressources...*

N. G. : *Un jeu de cartes vierges est mis à disposition : les parents symbolisent ou écrivent sur ces cartes les personnes, les hobbies, les endroits qui leur semblent positifs ou négatifs pour leur enfant. Ils évaluent leur degré de positivité ou de négativité entre moins vingt et plus vingt. L'adolescent fait le même travail pour lui-même. Le but est de découvrir quelles personnes, quels endroits, quelles activités sont positifs pour l'ensemble de la famille. Même des projets d'avenir peuvent être représentés, pour lesquels il peut y avoir consensus. Les personnages et leur poids apparaissent bien, en relation avec d'autres cartes. Par exemple quelles personnes sont des soutiens, grands-parents, amis, oncles... pouvant venir en aide dans telle ou telle période difficile.*

D. P. : *S'il fallait dire en quelques mots les qualités de ce travail graphique, mais aussi ses limites, que diriez-vous ?*

N. G. : *En ce qui concerne les qualités, je dirais que l'un des éléments les plus intéressants est la répétition inconsciente. Mais aussi, contre toute attente, la difficulté ou au contraire la facilité qu'ont certaines personnes de dessiner quelque chose à forte résonance affective. Le choix des symboles selon la situation est aussi très significatif. Par exemple, quel symbole choisit-on en situation victimaire ? Cela dit, la principale difficulté est d'apprécier convenablement le temps nécessaire pour effectuer des travaux, le besoin de temps variant infiniment d'une personne à l'autre.*

146



terre loquace

Pétrir la terre informe pour l'élever en objet, pour donner figure à l'indéfinissable, c'est en extraire ses propres racines ; qui s'en nourrissent et s'y perdent, qui y prennent assise et s'y oublient. Extraire l'ébauche de ses origines, du bout des doigts modeler la figure des autres, créer le masque qui dévoile la grimace ou cache le sourire, pouvoir réduire le tout en une masse amorphe quand la découverte est trop blessante, tel est ce travail qui fait deviser la terre.

D. Pigeon : *La terre n'est-elle pas faite pour subjuguier ? Comment expliquez-vous l'attrait qu'elle opère ?*

N. Gossin : *De tout temps, le travail de la terre a été intégré dans la vie de l'homme, pour créer des objets utilitaires. Mais pas seulement, la terre permet de représenter, de se représenter. Par des statuettes, des animaux, des symboles... La terre est une matière malléable, vivante, qui fait appel à des sentiments profonds, archaïques, présents en chacun de nous, mais plus ou moins refoulés. Elle permet de se reconstruire.*

D. P. : *Voulez-vous dire que la manipulation de la terre possède des vertus thérapeutiques ?*

N. G. : *Je sais que le travail de la terre est parfois utilisé en psychiatrie dans certains cas de schizophrénie. On demande au patient de créer un personnage en plusieurs étapes, en partant du visage pour parvenir finalement à un personnage entier. Ce travail a pour but de reconstruire symboliquement l'image de la personne, ces personnages étant souvent des auto-portraits. Cette étape étant franchie, le patient peut alors se projeter en deux dimensions, par le dessin. Les résultats sont intéressants. On peut affirmer qu'il y a un effet thérapeutique.*

D. P. : *Et dans votre atelier, quelles sont les visées thérapeutiques ?*

N. G. : *Sans aller jusqu'à prétendre faire de la thérapie, nous pouvons supposer l'existence d'effets bénéfiques sur la personne, et sur les constellations familiales, par le jeu de projections que ces activités permettent. Le travail plastique que nous proposons en atelier fait appel à des stades antérieurs, à des instincts fondamentaux, à la prime enfance. D'ailleurs, il arrive souvent que des adultes, un peu désarmés par cette activité, s'exclament, comme pour s'excuser : "la dernière fois que j'ai fait cette activité, c'était au jardin d'enfants !" La manière de toucher la terre, de l'aborder varie d'une personne à l'autre. Certains se sentent de suite à l'aise et entrent rapidement dans l'activité, d'autres*

par contre sont réticents. Certains ont une certaine répulsion à toucher une matière qui leur est peu habituelle. Mais, de manière générale, l'activité provoque des réactions ludiques, le plus souvent apaisantes...

D. P. : *En pratique, comment se déroule l'atelier ? Quelles sont les consignes ? Et en particulier ce fameux jeu d'échec ?*

N. G. : *L'activité plastique peut être proposée à des personnes individuellement, jeunes ou adultes, ou à des familles, ou encore à des groupes. Le premier travail proposé est précisément "le jeu d'échec". Dans le cadre d'un travail familial, nous proposons à chaque membre de créer "son" jeu d'échec. Chacun est amené à réfléchir aux personnes de son entourage, de ses familiers, et à se poser les questions suivantes : "ce père, cette mère, ce fils, dans quelle pièce du jeu pourrais-je les situer ?" Certaines personnes choisissent les pièces en fonction de leur trajet, de leur mouvement sur l'échiquier ; d'autres en fonction de leur importance, de leur pouvoir dans le jeu ; d'autres choisissent en fonction de la pièce elle-même. Par exemple, la pièce du roi peut être interprétée comme quelqu'un qui bouge peu, qui va à petits pas, ou quelqu'un dont dépend le sort des autres. Lorsqu'il ne peut plus bouger (mat), le jeu est perdu. En même temps, le roi, c'est une figure de pouvoir, de richesse. Ainsi, chaque personne imprègne son jeu de sa propre symbolique : les interprétations, les représentations peuvent être multiples. Chaque membre donc façonne son jeu, sans si possible s'occuper des autres. Ensuite, les productions sont exposées. On pose des questions : qui est à côté de qui ? Quelles distances mettre entre les pièces ? Pourquoi tel membre de la famille dans telle pièce ? C'est une activité qui touche aux rôles, aux fonctions, aux distances, aux représentations dans une famille.*

D. P. : *La symbolique s'arrête-t-elle à la signification des objets ?*

N. G. : *Non ! Cela va bien au-delà. Mais nous ne faisons pas d'interprétation. Nous aidons simplement les personnes à faire leur lecture de ce qu'ils ont mis en scène. Il existe aussi une symbolique dans la façon de créer les objets : certains ne tiennent pas debout, sont instables, cassent à la cuisson. Certains ne sont pas émaillés, ou à moitié, mal finis. Certains sont monolithiques, d'autres morcelés...*

Quatre personnes.

Le père, la mère. Un fils de seize ans, une fille de quatorze ans, tous deux adoptés très jeunes. De race noire. La fille a des problèmes de comportement graves. Placée à Boujean. Le jeu d'échec leur est proposé.

Le jeu de la mère

Le mari est le roi :

— *J'ai eu l'intention de faire une tour pour représenter mon mari, mais la pièce est devenue un roi, sans que je le veuille.*

La mère est un pion :

— *Je me sens manipulée par tous, je suis fragile .*

Le fils est la tour :

— *Je le sens solide.*

La fille est le cheval :

— *J'ai voulu la représenter en cheval sauvage, rétif, qui ne veut pas se laisser dresser.*

Le jeu du père

La mère est le roi :

— *C'est la pièce centrale du jeu car si elle ne peut plus bouger, le jeu est perdu.*

La fille est la reine :

— *C'est une pièce puissante qui a pris le pouvoir sur la famille avec ses troubles de comportement ; tout tourne autour d'elle.*

Le père est la tour :

— *J'ai voulu symboliser une pièce solide, qui soutient. J'ai fait une porte dans la tour, avec un pont-levis, mais je n'ai pas réussi à faire les chaînes pour relever le pont-levis, la porte reste ouverte.*

Le fils est le cheval :

— *J'ai mis mon fils dans le rôle du cheval car il n'affronte pas les obstacles, il passe par-dessus. Je ne suis pas arrivé à lui faire des pattes. Le cheval reste couché...*

Le jeu de la fille

Les mères sont la reine :

— *Ce sont mes deux mères en une seule pièce. Ma mère naturelle, ma mère adoptive. J'ai voulu faire une statuette que j'avais ramenée de mon pays d'origine et qui est à la maison maintenant.*

La fille est le fou :

— *J'ai juste fait une tête avec un support parce que mon corps ne compte pas.*

Le fils est le cheval :

— *Je l'ai représenté en point d'interrogation car je ne le comprends pas mais je l'aime bien. J'aime bien les chevaux.*

La marraine est la tour :

— *Elle me soutient, elle a beaucoup aidé la famille.*

Le père est le roi :

— *Aucun commentaire.*

Le jeu du fils

La mère est la reine :

— *J'ai fait une tête couronnée sur un terrain instable, c'est une reine peu sûre d'elle, fragile.*

La fille est dans une autre image :

— *C'est un panneau d'indication montrant plusieurs directions, le sol sur lequel il est est mouvant, dangereux, noir. J'ai mis la tête de ma sœur en haut de ce panneau. Elle ne sait pas quelle direction prendre.*

Le fils en autre image :

— *C'est une forme abstraite, un rond et un carré collés ensemble. Je ne sais pas ce que c'est, mais ça me représente bien.*

Le parrain et la marraine sont deux pions :

— *Je les ai mis dans une barque, pour dire qu'ils nous ont beaucoup aidés.*

Messages par le biais, confidences travesties, la vérité se dévoile en quelques traits, plus évidente que s'il s'était fallu de savantes interprétations.

Les êtres prennent rendez-vous, se traduisent et se démêlent au travers du jeu, entre moments de contention extrême et interludes divertissants. Entre tension et exutoire. On rit, on pleure.

"Quelle tête tu m'as fait !". Rires !

"Regardez, le grand-père ne tient pas debout". Tristesse. On bavarde, on se tait. Révélations à demi-mots. Anecdotes. La parole est poignante. Le drame se poétise.

L'échec ébauche de possibles rencontres. Désormais s'envisagent des issues que l'on ne sait pas encore.

la bamboche indiscrète

Look punk, hard, baba cool, classique, sport. Quel être paraître ? Regards de souffrance, de tendresse, de douleur, de détente, de violence, de joie.

Un regard en cache-t-il un autre ?

Ambiance enfumée, odeurs de parfums, d'encens.

Maquillage provocant, discret.

Quelle nature cache l'artifice ?

Mouvements harmonieux ou saccadés, gestuelle prolixe ou inhibée, fébrilités, paralysies, exhibitions ou inhibitions, quels fils invisibles guident le mouvement, et qui donc manipule ?

La marionnette donne en confiance qui la fait jouer. Et quel jeu, quel enjeu ?

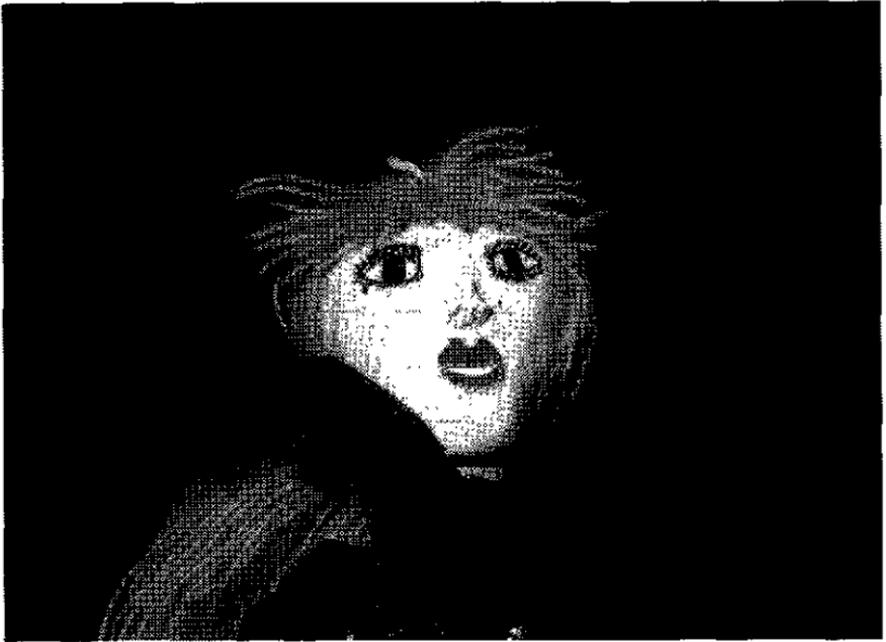
Est-elle miroir ?

La vie intérieure tient-elle à un fil ?

S. Nicli : La marionnette est fascinante, captivante. Captive. Lorsqu'on construit une marionnette, nous projetons quelque chose : des envies, des désirs, des regrets... La marionnette est une partie quelque part en nous. Et c'est par rapport à cela que m'est venue l'idée du double, de l'identité représentée. Car si la marionnette est une partie de nous, elle dévoile quelque chose ; de conscient ou d'inconscient, que l'on sait déjà, ou que l'on apprend. Il y a donc toute une panoplie d'expressions, de créations, d'apprentissages possibles par ce moyen.

D. P. : *Est-ce permettre, en quelque sorte, d'être seul face à soi-même ?*

S. N. : Non, pas seul. Tout l'entourage y est associé, étant donné que la personne venant à Boujean n'est pas la seule à "souffrir". Nous avons la volonté de prendre en considération la personne et son entourage. Il est intéressant de noter que le principal problème chez les personnes, les jeunes, et leur environnement, est une carence quelque part, dans l'histoire de la ou des personnes. Mais une carence qui fait que l'on en souffre. Il n'y a pas ou il n'y a plus d'ouverture. Pas ou plus d'écoute, chacun se bloquant sur des positions. Bien décidé à ne pas faire le premier pas pour ne pas perdre la face. La fierté est reine des vices ! Chacun s'enfonce dans un mutisme. Et si quelques paroles s'échappent, la violence des mots explose. La vie devient insupportable. C'est pourquoi il faut prendre en compte tout l'environnement familial pour parvenir à quelque chose.



D. P. : *Vous semblez dire que la marionnette favorise le rétablissement de la communication dans la famille. Vous attribuez à la marionnette un pouvoir extraordinaire...*

S. N. : *C'est Paul Claudel qui a écrit dans l'introduction au bel ouvrage "Contribution à l'étude du théâtre de poupées"¹ que : "L'acteur vivant, quel que soit son talent, nous gêne toujours en mêlant au drame fictif qu'il incorpore un élément intrus, quelque chose d'actuel, de quotidien ; il reste toujours un déguisé. La marionnette, au contraire, n'a de vie et de mouvement que celui qu'elle tire de l'action (... Le personnage de bois incarne la prosopopée. Il nage sur une frontière indécise entre le fait et le récit."*

D. P. : *A quand remonte la marionnette ? Que sait-on de l'histoire de cet objet de projection ?*

S. N. : *Quand les marionnettes sont-elles apparues ? C'est une question difficile. Ce que je sais, c'est que l'homme préhistorique se servait déjà de marionnettes pour se protéger contre les dangers auxquels il était confronté. C'est en donnant une image, une forme à sa peur qu'il arrivait à mieux la combattre. La marionnette représentait déjà une force, un pouvoir... Une poupée faisait partie de l'équipement du chaman sibérien ; il l'utilisait surtout pour guérir. Aux Indes, à Java, la marionnette est toujours un objet rituel, utilisé lors de cérémonies sacrées. En Europe, elle est devenue purement un objet de spectacle, et apparemment a perdu tout pouvoir magique.*

D. P. : *Sauf peut-être pour celui qui l'utilise ?*

S. N. : *L'évolution de l'humanité recommence en chaque enfant. Par conséquent, il peut utiliser l'image, la marionnette comme facteurs agissants, ainsi que le ferait un magicien. Et peut-être qu'il subsiste des traces de cette enfance chez l'adulte...*

D. P. : *Peut-on dire que le fantoche est un miroir ? Qu'il a la magie du miroir ?*

S. N. : *Ce que j'observe au travers de la marionnette, c'est l'image de soi, l'identité que les personnes se donnent, la manière dont elles se perçoivent ou se sentent perçues. Et ce qu'il en ressort. La marionnette est utilisée en tant que moyen, et non comme but. Elle est un moyen de communication sociale entre le jeune et son image. Voilà l'effet miroir.*

1. Tsuno Miyajima, *Contribution à l'étude du théâtre de poupées*, Paris, PUF, 1928

Mais aussi entre le jeune et ses parents, entre le jeune et le socio-réalisateur, entre le socio-réalisateur et la famille.

D. P. : *Dites-nous comment vous abordez cette activité. Quelle est la consigne que vous donnez au jeune ? Comment intégrez-vous la famille à la démarche ?*

S. N. : *En venant dans l'atelier, la première consigne donnée est la suivante : "Si vous étiez une marionnette, comment est-ce que vous vous représenteriez, en sachant qu'une fois terminée, elle pourrait être manipulée par des personnes de votre entourage que vous pourrez choisir ?" Par cette consigne, je donne à la personne une technique de représentation de soi, de recherche d'identité, de perception de soi et des autres, de s'imaginer, de créer et de se créer, de construire un alter ego, un miroir de soi-même, un double, cela comme elle le désire. Quant au travail réalisé avec les parents, il est mené de la manière suivante. Les parents sont au courant de la consigne qui a été donnée au jeune. Ce dernier choisit le parent qu'il désire voir manipuler sa marionnette. Le travail des parents sera de faire quelque chose de cette marionnette représentant le jeune, en la faisant parler, en racontant un événement qui a joué un rôle important à quelque moment que ce soit de l'existence... durant l'enfance, l'adolescence, un mariage, un deuil.*

La marionnette est confidente et indiscreète ; écoute et redit. Tant lors de sa construction que par son jeu.

Le pouvoir est sans limite qui permet de faire parler et agir une personne, à sa convenance. Sous d'autres traits.

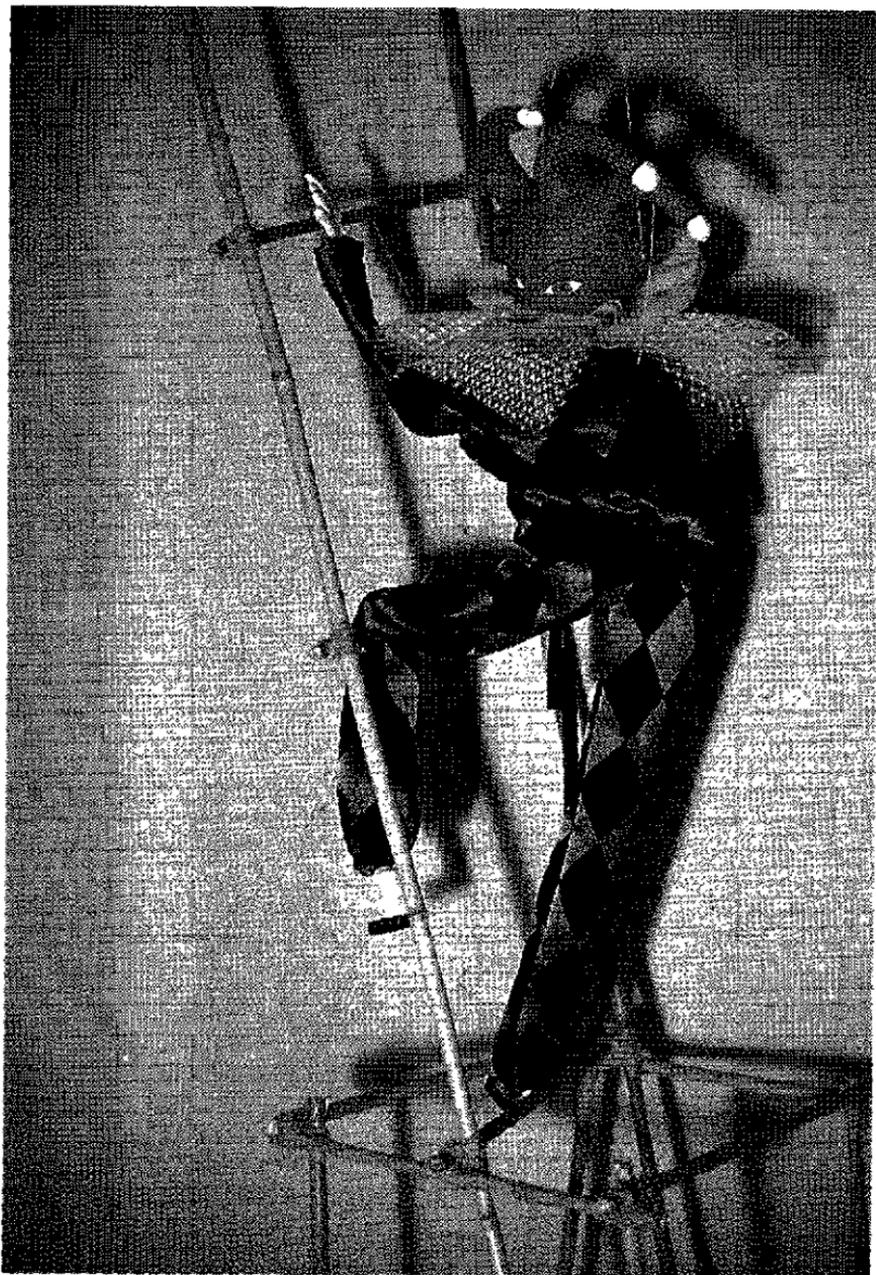
De l'évoquer par le truchement d'une figure qui se meut et s'exprime. Mieux encore, de se mettre soi-même en scène sans se trahir, sous les traits d'un autre faciès.

Dire autrement ce qui est confus, caché et informe. Révéler les faces dissimulées d'une réalité sans cela insaisissable. Ou pour le moins inexprimable. Se projeter dans ce jeu qui se prolonge au bout de ses propres mains, en manipulation.

Traduire le silence.

Travestir le drame en parodie.

Et caricaturer la vérité insoutenable.



D. P. : *Le secret n'est-il pas nécessaire ? Le pantin ne risque-t-il pas de trop révéler, de dévoiler impudiquement les coulisses de l'histoire ?*

S. N. : *Je ne crois pas. Le sujet conserve la maîtrise sur la marionnette. Pour moi, le secret est la non-communication : il y a des informations qui ne sont pas transmises. Si on ne dialogue plus, ou trop peu, c'est la crise. La non-communication que le secret entraîne pousse la famille dans une entropie toujours plus forte, c'est-à-dire dans un désordre croissant, une dégradation. Il faut casser le secret pour retrouver la communication. Le secret parfois se transmet de générations en générations... comme une dette non remboursée. Comme le dit Ursula Tappolet, une marionnettiste suisse, l'ombre refoulée d'un des deux parents peut obscurcir à tel point l'âme de l'enfant que les symptômes apparaissent. Ce n'est souvent qu'en faisant apercevoir cette ombre aux parents que de tels symptômes peuvent céder. S'accepter soi-même, avec ce que l'on trouve de bon comme de mauvais, ce qu'on aimerait nier et cacher, accepter ce qui nous arrive également, c'est un premier pas à faire. La marionnette le permet parfois.*

D. P. : *Qui dit marionnette dit aussi manipulation. Le mot est fort. Et ici, la manipulation n'est pas ordinaire...*

S. N. : *C'est vrai, qui dit marionnette pense manipulation. Puisque dans les composantes qui révèlent la marionnette, il faut une distance entre l'objet et le manipulateur, il faut considérer où l'un se place par rapport à l'autre. Dans les grandes manipulations traditionnelles, il y a trois positions. Par en-dessous : ce sont les marionnettes à gaines, à tiges, les marottes. Par derrière : ce sont certaines marionnettes à tiges, ou encore des systèmes à clavier. Et par en-dessus : ce sont les marionnettes à fils, ou à tringles. C'est la marionnette à fils que nous utilisons. La manipulation est dite surplombante. Symboliquement intéressant... Cette manipulation peut se faire directement sur les fils, ou par l'intermédiaire du système de la croix. C'est bien un objet transitionnel.*

Faire spectacle, c'est s'offrir à l'autre. En étant reconnu de lui. Se mettre face à l'autre, pour être soi-même. Etre homme exige des témoins. Le spectateur contribue à l'identité. Se donner en attraction, c'est accepter de se remettre en cause. S'exhiber, c'est admettre l'échec possible, tout en cherchant à réussir. Se dépasser.

Accepter de regarder sa propre image dans la réaction de celui qui regarde.

D. P. : *Le spectateur n'est pas anonyme. C'est le parent, c'est le familial. C'est plus qu'un spectacle...*

S. N. : *C'est vrai que ce que nous faisons se différencie de tout autre théâtre de marionnettes. D'ordinaire, le manipulateur joue en manipulant et en prêtant sa voix au personnage qu'il actionne. Dans notre situation, le manipulateur joue son rôle effectif de manipulateur d'un personnage créé par une personne devenue spectatrice. Le manipulateur s'adresse donc à la personne qu'il manipule et le spectateur qui a créé le personnage répondra au manipulateur en prêtant sa voix à la marionnette qui n'est autre qu'une représentation de lui-même. Plus précisément, on peut faire jouer la scène qui relate un moment où un jeune s'est senti manipulé dans la réalité. Par exemple l'enfant qui était à l'école et que ses parents ont placé en internat sans lui demander son avis. On peut aussi faire jouer au personnage son rôle réel, sa fonction.*

D. P. : *Revenons-en à la fabrication de la marionnette. Nous n'en avons pas parlé. Comment procédez-vous ?*

S. N. : *Après la consigne du début, le matériel est présenté à la personne. La tête, les pieds, les mains seront modelés à partir de farine de bois. Le corps est fait de pièces en bois préparées qu'elle aura ensuite à modifier ou à assembler directement. S'ensuivront ponçage et peinture des pieds, des mains, de la tête. Ensuite, après discussion, les habits sont confectionnés. Les tissus sont choisis, coupés, cousus, agrafés ou collés. De la même manière pour les cheveux. Une fois les pieds, les mains et la tête fixés, c'est le dernier stade de la fabrication, la pose des fils. Les fils permettent d'ailleurs de donner des attitudes, des mouvements proches des humains. Il est intéressant de voir comment le jeune se représente par un certain type de personnage, mettant en évidence une partie de soi. Ou caricaturant une peur, ou un désir. Par exemple l'importance donnée à la laideur, ou à l'aspect terrifiant. Un jeune bien mis peut se représenter en clochard. Et c'est ce personnage qui va être entre les mains du ou des parents. La marionnette devient médiatrice des attentes de chacune des deux parties. Elle devient bouc-émissaire, recevant des critiques, des violences verbales ou physiques, se lamentant ou se vantant... Elle devient un relais entre les parents et le jeune, voire un mannequin sur lequel rage, violence, joie, tendresse sont déversées.*

Pas moyen de mentir. Ou si peu, en sursaut d'orgueil... La bamboche force la confrontation avec soi-même. Faire face, se faire face devant le miroir. Toucher l'essentiel en soi, et de l'autre. Fuir l'artifice par la magie du déguisement. Se reconstruire en reconquête d'un passé mal digéré. Mettre des ombres

en lumière. Savoir les fils qui nous animent. Et retrouver la vie pour oser exister.

sons et lumières

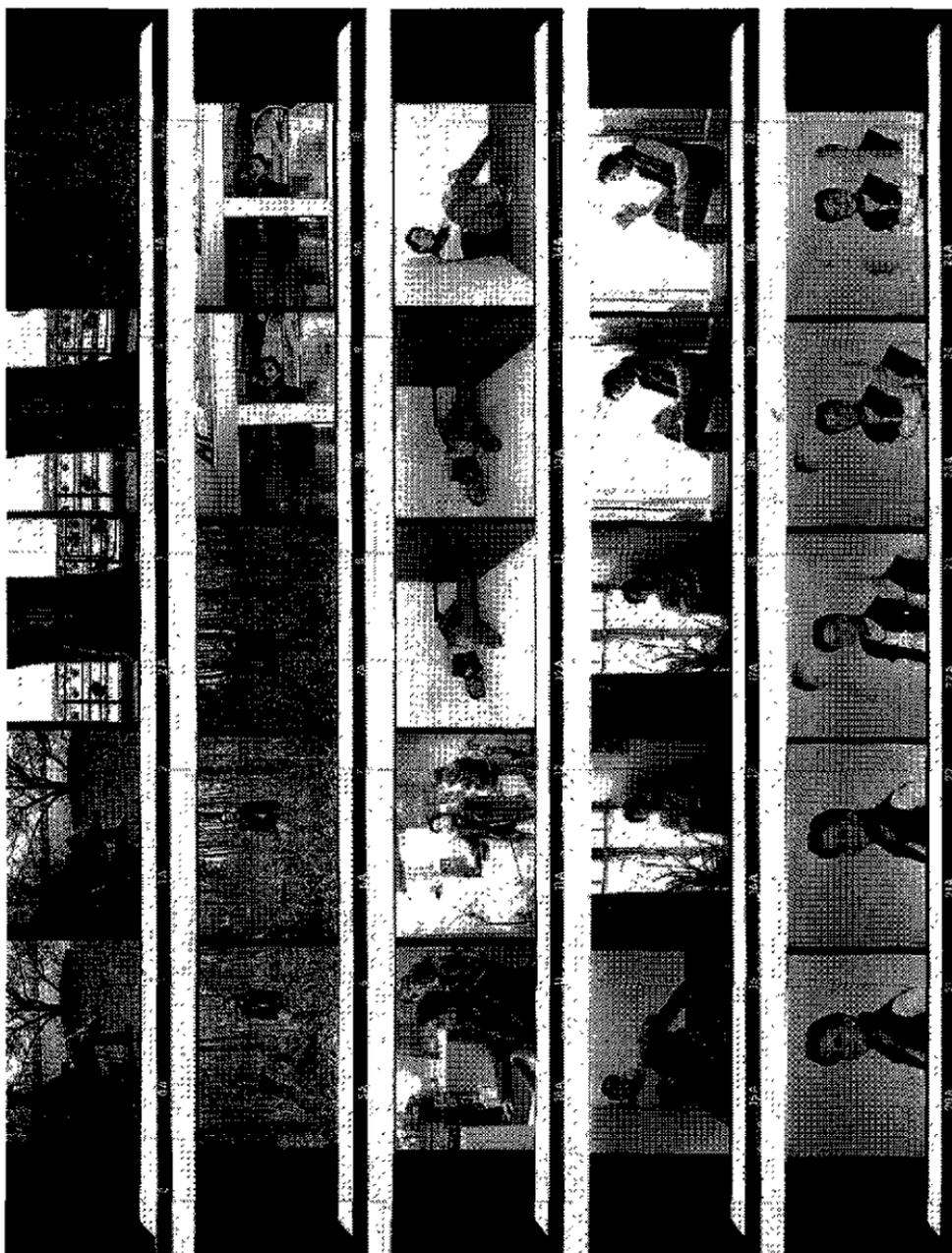
"Il n'y a pas de lumière sans ombre" a dit Aragon. Marier l'image et le son, c'est vouloir la vie en lumière, et rendre audible l'existence. Ecouter l'image en contre-jour, et percevoir l'harmonie. Recréer les bruits fondateurs, et se découvrir en translucidité. L'être se représente en sons et lumières. L'échec a parfois la voix grave, mais il parle ; blesse parfois le regard, mais se voit. Le silence peut être noir ou diaphane. Il en est aussi besoin. Il soude dans le film une image à sa suivante.

D. Pigeon : *Vous animez l'atelier "audio-visuel". Un tel atelier paraît aujourd'hui incontournable. Pourquoi ces techniques qui sont, il est vrai, à la mode, mais qui pourraient n'avoir d'avantages que la séduction qu'elles opèrent ?*

R. Ochoa : *J'utilise surtout la vidéo huit millimètres. Ce n'est pas simplement une technique à la mode. C'est une technique de notre temps, précieuse, parce que facile, rapide à l'emploi, et d'une grande souplesse dans la créativité. Ce n'est pas négligeable. De plus, elle convient très bien au type de travail développé dans cet atelier et proposé aux jeunes, à leurs familles, et aux autres adultes. Séduction ? Sans aucun doute. Mais aussi appréhension. On permet à celui qui le désire de vivre une expérience de découverte de soi et des autres, ceci au moyen d'une technique à la fois ludique, artistique et moderne.*

D. P. : *Alors, quel travail proposez-vous ?*

R. O. : *L'atelier est équipé avec du matériel le plus polyvalent possible, accessible par les utilisateurs. Le travail avec la famille se fait selon diverses approches. Tout d'abord, "les vidéodrames" qui invitent les personnes à travailler sur la distance, la proximité et la séparation.*



R. O. : *Puis il y a "les reconstitutions" imaginées de la genèse personnelle. Ce sont des montages sonores qui permettent de recréer l'ambiance sonore intra-utérine et de décrire les sons qui parvenaient au fœtus durant la période allant de la conception à la naissance. Enfin, il y a ce qu'on appelle "le travail d'anticipation filmé" qui permet au jeune d'exprimer ses projets d'avenir, de les confronter à la réalité et de les confronter à son entourage large : sa famille, ses amis, à l'employeur, au service placeur... Au total, quel que soit le moyen, l'objectif principal, c'est le bien-être. Chaque personne travaille pour elle-même, et non pas pour un spectateur. A moins qu'elle ne le désire. L'audio-visuel est une technique ludique, artistique qui lui permet de se dire, et surtout de faire autrement.*

D. P. : *Quel est votre rôle ? Interprétez-vous avec l'utilisateur le matériel qu'il produit ?*

R. O. : *Durant les réalisations, l'utilisateur doit rester maître de son travail et artisan de son histoire. Mon rôle consiste à l'aider techniquement, à lui faire bénéficier de ma compétence de vidéaste, et à lui suggérer des idées, tirées de l'expérience en la matière, pour qu'il puisse évoluer dans sa démarche. Mais il n'y a pas de jugement de valeur, pas d'interprétations sauvages. Il faut laisser la place aux messages symboliques. L'audio-visuel doit être ressenti comme une technique de créativité propre, une manière de découvrir ses limites, de se confronter à soi et aux autres.*

D. P. : *Oui. Mais vous devez tout de même contenir l'activité, éviter des dérapages possibles. L'outil que vous utilisez est redoutable, parce qu'il permet plus que tout autre le "reality show"...*

R. O. : *Les objectifs latents d'un travail avec le son et l'image sont liés essentiellement au phénomène de confrontation et de feed-back, de message en retour. Un travail important et difficile se réalise à ce niveau. Il nous échappe parfois en partie. Comment réagir lorsque quelqu'un ne veut pas être vu par son père ou sa mère ? Comment censurer un film devenant trop exhibitionniste ? Comment agir, enfin, si dans l'image ou dans son symbole, dans une attitude ou un son, l'on perçoit une amorce de changement ou la chronique d'une mort annoncée ? Le reality show ? Il devient très important, face à un moyen si puissant, de ne pas tomber soi-même dans l'excès et de ne pas faire trébucher l'autre dans le sensationnel ou dans l'imaginaire excessif. Et il faut veiller à ne pas l'enfermer dans une logique implacable. Veiller à ne rien induire.*

Laisser se mettre en place cette image spéculaire qui rejaillit d'une boîte noire, de laquelle, curieusement, on peut se voir

pour la première fois de dos : comme regardant de derrière le miroir. Devenir le coloriste de son existence, noircissant le vide, ou égayant les traits égarés. Planer entre images virtuelles et reproductions hyper-réalistes. Retracer sa légende et s'échapper en extravagance. Redire le passé corrigé, échafauder un avenir. Dessiner la mort en trompe-l'œil, et tromper la mort par l'utopie. Le tout est possible. S'abuser. Se construire des châteaux en Espagne. S'embellir ou s'enlaidir. Passer à l'acte, pour la caméra. Visiter la carte de visite que l'on voudrait être sienne...

D. P. : *Reprenons les diverses activités. Qu'est-ce que le "travail d'anticipation filmé" ?*

R. O. : *Je vais décrire une situation que nous avons vécue. Dans un film intitulé "Masques", Françoise parle de sa mort. Dans son scénario à la séquence 2, nous pouvons lire : "La mort arrive, regarde la caméra, puis disparaît derrière la colline". Françoise jouait la mort. Habillée en noir, le visage peint en blanc, une faux sur l'épaule, elle marche dans un champ, passe devant la caméra, puis s'enfuit en courant. Dans le scénario du film, l'idée que la mort viendra la prendre est toujours présente. Durant l'écriture du scénario, je n'interviens pas. Je laisse Françoise représenter son avenir. En équipe, je signale l'évolution du scénario de Françoise. Nous décidons d'un commun accord que je dois intervenir et discuter avec Françoise sur l'histoire de son film. Parce que Françoise nous a été signalée comme très dépressive et suicidaire. A ce moment donc, permettre à Françoise de conceptualiser, par un film, ses désirs de mort relève de l'incompétence et d'une éthique discutable. En parlant à Françoise, je lui demande donc si elle n'envisage pas autre chose que la mort. Elle me répond "peut-être" et se replonge dans son scénario. Après plusieurs tentatives, elle écrit : "La mort arrive dans un village où les gens sont contents, c'est la fête. Ils portent des masques." Plus loin : "Il y a un magicien, on fait des vœux pour demander que la mort s'en aille... Il y a le soleil qui se lève. La mort se lave le visage dans la rivière ; c'est moi. Je pars vers le soleil". Cette fin de scénario est jouée un jour de carnaval. L'ambiance de fête est ainsi reproduite, les masques sont présents. Dans le film, Françoise se fait aborder par deux personnes, rôles joués par deux jeunes, qui l'emmènent dans la foule. Les trois s'amuse. Un des acteurs masculins joue le rôle du magicien. Il fait apparaître et disparaître les gens, trucage réalisé par la caméra. Puis le film se termine lorsqu'on voit Françoise s'amuser sur les autos tamponneuses.*

D. P. : *Le travail d'anticipation filmé s'exporte-t-il ensuite dans la réalité. Quelle est la suite du scénario de Françoise, dans sa propre histoire ?*

R. O. : *Il y a souvent des adaptations entre le scénario et le film terminé. De même qu'il y a une différence entre ce qui est vécu à Boujean et la vie extérieure. Ce qui compte c'est ce que déclenche une démarche entreprise, et en ce qui concerne Françoise, celle-ci s'est poursuivie au-delà de Boujean. Françoise a été marquée par son film Elle était fière de le présenter à des amis. De même elle m'a autorisé à le présenter à des professionnels de l'image, ou du social. Donner un sens à ce travail, l'analyser, l'interpréter, disséquer le pourquoi et le comment me semble moins important que la démarche dans laquelle s'est installée Françoise. Elle repasse de temps en temps ici pour faire copie de son film. Elle est bien vivante et se débrouille bien, avec ses moyens, aussi modestes soient-ils.*

D. P. : *Cette activité vise donc avant tout cette nécessité de se projeter dans l'avenir. Est-ce que le "présentisme" de certains jeunes ne parasite pas cette projection ?*

R. O. : *Non. Pratiquement tous les jeunes parlent, dans les travaux d'anticipation filmés, de leur avenir, ou d'une idée de leur avenir. Parfois le film traite de questions professionnelles, parfois de vacances, ou d'un lointain voyage. Il exprime aussi l'envie de changer, de ne rien changer, ou de ne rien faire. L'avenir familial, la vie de couple, l'écologie, la peur du monde sont des thèmes également abordés. Dans tous les cas le film d'anticipation amène la personne, consciemment ou non, à réfléchir sur la question du passage. Passage d'un âge à un autre ; aller d'un lieu à un autre, d'une idée à une autre, et d'une personne à une autre. Par exemple, les innombrables séquences de portes que l'on ouvre et que l'on ferme sont, dans les films, autant d'images symboliques qui illustrent cette idée de passage.*

D. P. : *Ce travail est donc orienté vers le futur. Vous avez parlé de "reconstitution imaginée de la genèse personnelle". Est-ce là le regard sur le passé ?*

R. O. : *Plus que le regard sur le passé, c'est éclairer par le passé ce qu'est le présent. Il s'agit donc de montages sonores qui sont réalisés par tous les membres de la famille. Chacun fera écouter aux autres son travail. Le travail, je le rappelle, consiste à imaginer ce que pouvait être l'ambiance familiale durant sa vie intra-utérine. Suis-je attendu ? Suis-je désiré ? Suis-je là par accident ? Le montage sonore permet la confrontation des interprétations et la clarification de certains messages reçus, et/ou perçus. Exemple : Julien place dans son montage un son qu'il définit comme bizarre. Il veut exprimer ainsi que cette période de sa vie n'a pas été aussi facile et rose qu'on pourrait le croire. La mère écoutant le travail est très émue et se sent très concernée. Elle reconnaît ce son bizarre. Elle explique à Julien que ce bruit doit correspondre aux*

violences infligées par son époux durant la grossesse. Julien, dit-elle, a risqué de perdre la vie. C'est l'occasion aussi pour la mère d'avouer sa plus grande peur : voir son fils devenir comme le père, alcoolique et violent. Un début de dialogue...

D. P. : *La troisième approche, c'est le vidéodrame. De quoi s'agit-il ?*

R. O. : *Dans le vidéodrame, on propose diverses séquences. Tout d'abord on demande à la famille de jouer une scène dans laquelle le jeune quitte la famille. Les raisons du départ sont à définir par la famille. Chacun peut s'exprimer et dire ce qui n'a pas pu être dit auparavant, au travers des autres techniques. Chaque membre peut faire des recommandations et préciser les choses à dire en pareilles circonstances. Dans une deuxième séquence, on joue la séparation ; c'est les adieux ou les au revoir. Puis la famille se retrouve seule sans le jeune, et parle sur la façon dont va désormais s'organiser la vie familiale. Dans une dernière séquence, la famille rend visite au jeune dans son appartement quelques années plus tard.*

D. P. : *Tous ces éléments sont filmés ?*

R. O. : *Toutes les scènes sont filmées, puis elles sont visionnées avec tous les participants. Le petit film permet d'éclairer rapidement la famille sur les enjeux liés au départ d'une personne, et met bien en évidence les rôles joués par chacun. La famille est conduite à mener une réflexion sur l'équilibre qu'elle doit trouver pour vivre au mieux de son projet. Quelle est la place de chacun ? Avec qui ? Pendant combien de temps ? Où ? Cette discussion clôt le vidéodrame. Elle est faite en présence de deux accompagnants.*

Exister, c'est bien se situer entre proximités et distances. Entre fusions et solitudes. Dire les amours et les haines. Les certitudes et les appréhensions. Savoir se séparer pour devenir individu. Etre pour avoir. Apprendre à dire au revoir sans regrets. A dire adieu sans dénigrements. S'éloigner pour mieux se retrouver, redécouvrir, réinventer. Plutôt que d'éclater, la famille peut s'exporter, s'étendre. Elargir ses frontières, plutôt qu'exiler. La brisure est amère, alors que la distance rapproche.

D. P. : *La technique donc est fascinante, et accessible. Apparemment, elle permet l'expression de sentiments profonds, d'émotions primitives. Cela au travers d'une image réaliste. N'y a-t-il pas là une forme d'intrusion violente dans l'intimité ?*

R. O. : *L'atelier audio-visuel devrait permettre à ses utilisateurs, comme le dit Georges Bernanos, de ne pas subir l'avenir mais de le faire. C'est un projet unique et précieux, mais personne n'y est tenu. L'utilisateur produit des travaux de qualité. Il supposait la tâche impossible, ou pour le moins difficile. Et il parvient finalement à créer, à imaginer, à recréer à partir de soi des images et des sons au futur, comme au passé, qui appartiennent toujours à soi. Il y a une rapidité de production très fructueuse. Et une forme d'objectivité qu'on a tout loisir d'effacer. Mais c'est vrai que l'image de soi peut être insupportable. En fait, la principale critique que je formule envers cette technique, c'est son aspect faussement magique. La télé emprisonne. L'image de l'autre est mise en boîte. On peut voir le dedans de l'autre depuis dehors. L'intimité, c'est vrai, est bousculée. Et ça peut être parfois du voyeurisme malsain. L'animateur doit être attentif à cela. Par ailleurs, la facilité d'emploi de cette technique a le défaut de ses avantages : le danger de faire n'importe quoi devient grand. Faire n'importe quoi, c'est penser à la place de l'autre. C'est filmer, cadrer, éclairer sans tenir compte des indications données par les participants. Dans ce cas, il y a violence. Et je dois intervenir. Il faut parfois une certaine directivité, pour éviter que l'on tombe dans le clip merdique. Mais au total, la démarche de l'autre est utile si elle est maîtrisée par la compétence et l'expérience de l'animateur.*

L'œil exhibé

Le paradoxe est bien, par l'instantané, de faire durer l'image de soi ; ou l'image de l'autre. De la fixer pour être en demeure de l'archiver, la regarder ou l'éloigner à loisir. Le cliché est original, unique, tout en trahissant le regard de celui qui l'a conçu. L'œil est ainsi exhibé. La photographie capte le regard de celui qui déclenche la photo. L'image est suspendue, et développée révèle une interprétation de l'autre. Et sert à s'interpréter soi-même. Entre narcissismes et dismorphophobies.

Didier Pingeon : *Vous animez un atelier-photographie. Indépendamment de la séduction qu'opère la photographie, mais parfois aussi de la répulsion qu'elle suscite, le maître-mot de votre activité est-il simplement l'image ?*

Jacques Challandes : *Il est vrai que les travaux demandés ont trait pour l'essentiel à l'image de soi et à l'image de l'autre ; cet autre étant la plupart du temps les parents, les familiers, ou des personnes significatives. Mais le maître-mot de ce travail, pour reprendre votre expression, c'est l'identité, le concept global d'identité. J'aimerais vous lire une phrase de Erikson qui montre très bien que ce travail repose sur la mise en jeu*

— je lis — “d'un processus de réflexion et d'observations simultanées, actif à tous les niveaux de fonctionnement mental, par lequel l'individu se juge lui-même à la lumière (... photon...) de ce qu'il découvre être la façon dont les autres le jugent par comparaison avec eux-mêmes et par l'intermédiaire d'une typologie, à leurs yeux significative. En même temps, il juge leur façon de le juger, lui, à la lumière de sa façon personnelle de se percevoir lui-même, par comparaison avec eux et avec les types qui, à ses yeux, sont revêtus de prestige”¹ Il s'agit donc bien d'un travail d'interprétation de son image, et de l'image de l'autre, en interrelations constantes. Donc d'une quête d'identité.

D. P. : Comment définissez-vous l'identité ?

J. C. : Là aussi, je me réfère à l'excellente définition de Erikson qui dit que l'identité c'est “le sentiment subjectif et tonique d'une unité personnelle et d'une continuité temporelle”¹.

D. P. : Mais ce n'est pas si facile que cela de faire de la photo. Si l'on veut apprécier l'image, il faut la réussir.

J. C. : Oui et non. Nous proposons effectivement un apprentissage des techniques photographiques. L'instrument doit être un tant soit peu maîtrisé. Un but est donc bien d'acquérir une compétence technique en photographie. Mais très vite, nous parvenons à mettre les gens en situation de recherche existentielle quant à leur histoire originelle, à la situation présente, et aux temps à venir. L'instantané, c'est l'ici et maintenant, mais composé avec le poids du passé et le regard sur l'avenir. L'unité personnelle est au prix de cette continuité temporelle. Autrement dit, c'est la revendication de la possession de soi-même. La photo, c'est un autre moyen de percevoir la réalité, grâce entre autres à la connaissance de son image en interrelation avec l'identité globale.

La photographie, le plus souvent, est conservée ; plus rarement déchirée. L'image classée selon une chronologie empêche sans doute l'autodestruction et la négation de soi. Se savoir inscrit quelque part, subjectivité captée par l'objectif, c'est reconnaître la réalité d'exister. Certes, il n'est pas facile d'accepter l'intrusion voyeuriste. Comme il n'est pas toujours facile de faire supporter à l'autre l'attention de son propre regard. Le déclic ne résonne-t-il pas toujours au moment précis où il n'était point souhaité ? Pourtant se regarder, c'est se reconnaître. Il le faut

1. Erikson (E.H.), *Adolescence et crise. La quête d'identité*. Paris, Flammarion, 1972

pour reconnaître l'autre. Et être reconnu de lui. L'album autorise la comparaison aux autres, en l'instant, et à soi, dans le temps.

D. P. : *Plus concrètement, comment se déroule cette activité ? Comment utilisez-vous ce moyen d'expression ?*

J. C. : *Il y a cinq axes de travail. Le premier, c'est une série de prises de vue instantanées, au Polaroid, du jeune, et de sa famille, ainsi que des groupes de personnes en stage. Le but est de fixer est de mesurer les "distances" relationnelles existantes, en favorisant une première mise en dialogue par l'image. Le second, c'est la confection d'un album de photographies, illustrant le parcours familial, les éventuelles ruptures d'ordre socio-familial, les origines personnelles, la naissance, les conflits, le devenir. Ensuite, il s'agit de préparer une exposition de huit photos portraits dans une salle de la maison. Là, c'est vraiment risquer son image, se montrer à l'autre, se dénuder. Et autrement se regarder. Se re-regarder ! Mais c'est aussi écrire des commentaires sous les images, souvent d'ailleurs avec humour...*

D. P. : *Qui décide des types de portraits ?*

J. C. : *C'est le jeune qui décide des poses qu'il veut saisir, dans des endroits qu'il choisit. Ceci fait, son travail consiste à cadrer sur image, en donnant le contraste et la netteté désirés, pour enfin la révéler et la fixer. Ensuite seulement il décide des huit portraits exposés. Il est toujours étonnant de voir avec quel plaisir le jeune voit son image ainsi exposée à son regard et à celui des autres... Ce n'est pas toujours facile de s'exposer. S'exposer : le verbe même contient à la fois la dimension du danger, de la prise de risque, et celle de l'exhibition, du don de soi.*

D. P. : *Le quatrième axe ?*

J. C. : *Le quatrième axe, c'est un travail de photo-montage qui a pour but la mise en évidence des caractéristiques de symétrie et d'asymétrie des traits du visage, par l'assemblage des parties gauches conjointement, et l'inverse pour les parties droites de ce visage.*

D. P. : *Quelle est l'utilité de ce trucage ?*

J. C. : *Cela permet de découvrir certaines caractéristiques du visage. La symétrie parfaite fait ressortir des traits dominants de chaque côté. C'est une manière de souligner l'imperceptible... C'est extrêmement intéressant. Enfin, le dernier travail consiste à tirer une photo-portrait en format poster que le sujet utilisera pour se poser quelque part. Où il habitera un espace propre, où il obtiendra un ancrage sur son mur. Afficher*

chez soi, dans sa chambre, son studio ou chez les parents un poster, c'est une façon d'affirmer son image, d'imposer sa présence.

Le besoin de se regarder, de fouiner dans les tréfonds de l'image que reflète le miroir, chercher jusqu'à en être obsédé l'imperfection, pour la combattre ou se dévaloriser, revendiquer un "look", se vouloir autre, comme l'autre, quoi de plus adolescent ?

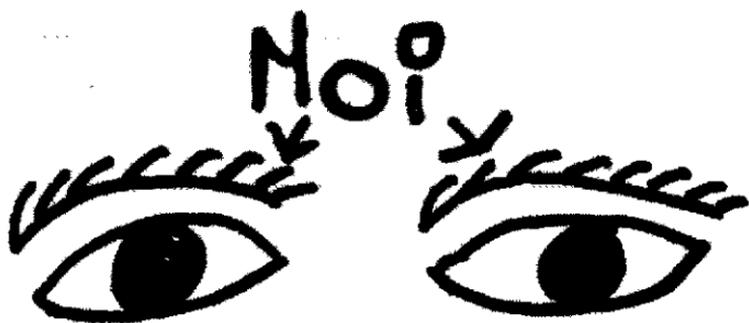
Chacun tend à se composer une image.

Mais peu sont ceux qui peuvent se confronter à elle. Certes, le coup d'œil égaré au hasard d'une vitrine est fréquent. L'image néanmoins reste floue, impalpable. Certains veulent se voir, d'autres craignent une anomalie, quelques-uns ont perdu le souci de paraître, faute d'être.

Pour ceux-là, l'échec s'épanche en biais dans le rapport à l'image.

Pour tous, le révélateur porte bien son nom.

A terme, tant bien que mal, le face à face avec soi autorise un possible côte-à-côte.



le jeu des éléments

Dompter les éléments, c'est dire autrement que par le mot les scènes déterminantes d'une vie, visualiser leur importance, matérialiser en maquette les succès et les déconvenues, les prouesses et les fiascos, mettre en scène les acteurs, principaux et secondaires. C'est faire émerger des personnages qui marquent. Ou exécuter, sommairement parfois, ceux qui gênent. La matière permet cette construction : marier le bois et le "sagex", choisir des matériaux adéquats, naturels ou de synthèse, leur donner forme, les métriser ; matérialiser l'existence, le temps, les espaces, les protagonistes ; assembler les pièces d'un puzzle complexe au point de les rendre indissociable, les faire coexister en dépit des tensions, des incompatibilités, oser profiler des zones franches, remplir des vides, diviser si nécessaire ; rendre pertinentes la rencontre et la rupture. Réactiver l'histoire pour dessiner des horizons.

D. Pigeon : *Vous utilisez le bois, le carton, des matières synthétiques. C'est donc un travail avec des éléments sur les éléments de la vie ?*

F. Meyer : *Effectivement, nous demandons aux participants de travailler avec ces matériaux sur les éléments importants de leur vie, que ces éléments soient consubstantiels, c'est-à-dire en co-existence, congrus, donc pertinents ou encore éclatés, divisés. Il faut dire que ces travaux se font généralement en famille. Une place est prévue pour chacun. Les membres de la famille choisissent librement la place où ils ont envie de s'installer pour travailler. On peut observer à ce moment-là la façon dont les personnes se rapprochent ou encore s'isolent les unes des autres.*

D. P. : *Comment s'organise le travail ?*

F. M. : *Le travail se fait en quatre étapes. Tout d'abord nous suggérons aux participants de donner des formes aux éléments importants de leur vie personnelle et sociale, selon leur valeur, et leur origine. Et de les coller sur un support. Il s'agit donc bien de représenter des moments, mais aussi des situations, des événements, ou encore des personnages qui sont perçus comme importants... Ce travail peut permettre de situer, d'évaluer les importances données aux éléments. Je précise que les formes données peuvent être abstraites ou figuratives. Ce n'est d'ailleurs pas toujours facile de donner des formes. Pendant cette première*

étape, il est intéressant qu'il y ait de longs silences entre les participants. La deuxième tâche consiste à remplir les espaces laissés libres après le collage des formes, ceci pour saisir ce qui se passe autour de ces événements importants.

D. P. : *Remplir le vide, habiter les silences, c'est sans doute quelque chose de très difficile ?*

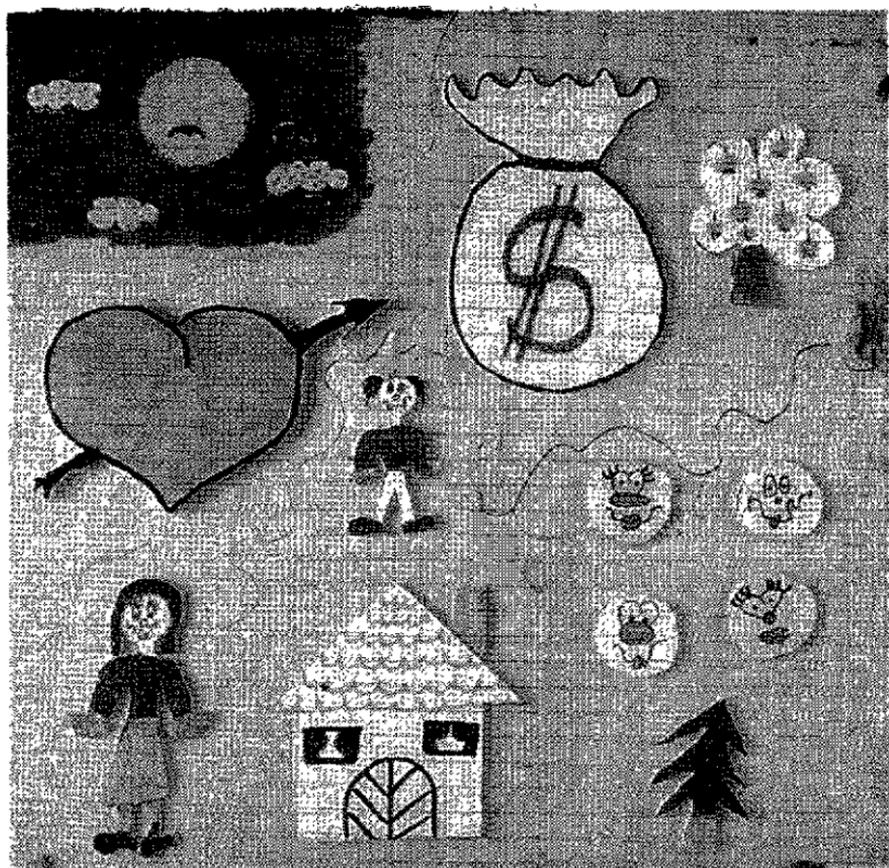
F. M. : *Cette étape est en effet difficile. Plusieurs personnes me l'ont confirmé. Il est difficile de savoir mettre en rapport les éléments importants. Mais le rapport à l'existence est très différent selon les individus. Certains ont de la peine à élaborer, à matérialiser la vie quotidienne, mais s'y tiennent. D'autres vont mobiliser leur attention sur des événements importants, graves, mais ils ne font que juxtaposer les grands moments de leur histoire. Ils laissent des vides entre ce qui a été exprimé et s'en tiennent là, sans commentaires. D'autres à l'inverse vont être assidus à chercher et à représenter les rapports existant entre les formes, comprenant bien que ce sont les relations qui sont importantes.*

D. P. : *Est-ce que l'expression reste lisible à un premier degré, ou au contraire a-t-on l'impression que les gens se laissent dépasser, emporter par l'activité ?*

F. M. : *D'ordinaire, les participants cherchent à maîtriser ce travail d'expression. Mais il arrive, et c'est intéressant, que des gens se laissent emporter par l'activité, se laissent gagner par elle, un peu comme si l'activité se mettait au service du méconnu, de l'inconscient. On pourrait dire que certains font parfois ce qu'on pourrait appeler des lapsus matériels : ils s'égarer dans une forme qui n'était pas prévue.*

D. P. : *La troisième étape ?*

F. M. : *C'est le puzzle, le découpage. Là, c'est très souvent un mélange de silence et d'excitation. De soupirs et de rires. Des exclamations. Par exemple celui qui dit : "Ah non ! Pas là" ou "quel plaisir de couper". Certaines personnes ne parviennent pas à découper l'image, résistent à diviser des éléments. Ou alors, ils essaient de faire le moins de morceaux possible. Quand quelqu'un n'arrive pas à découper l'image, il arrive que quelqu'un, un membre de la famille vole à son secours.*



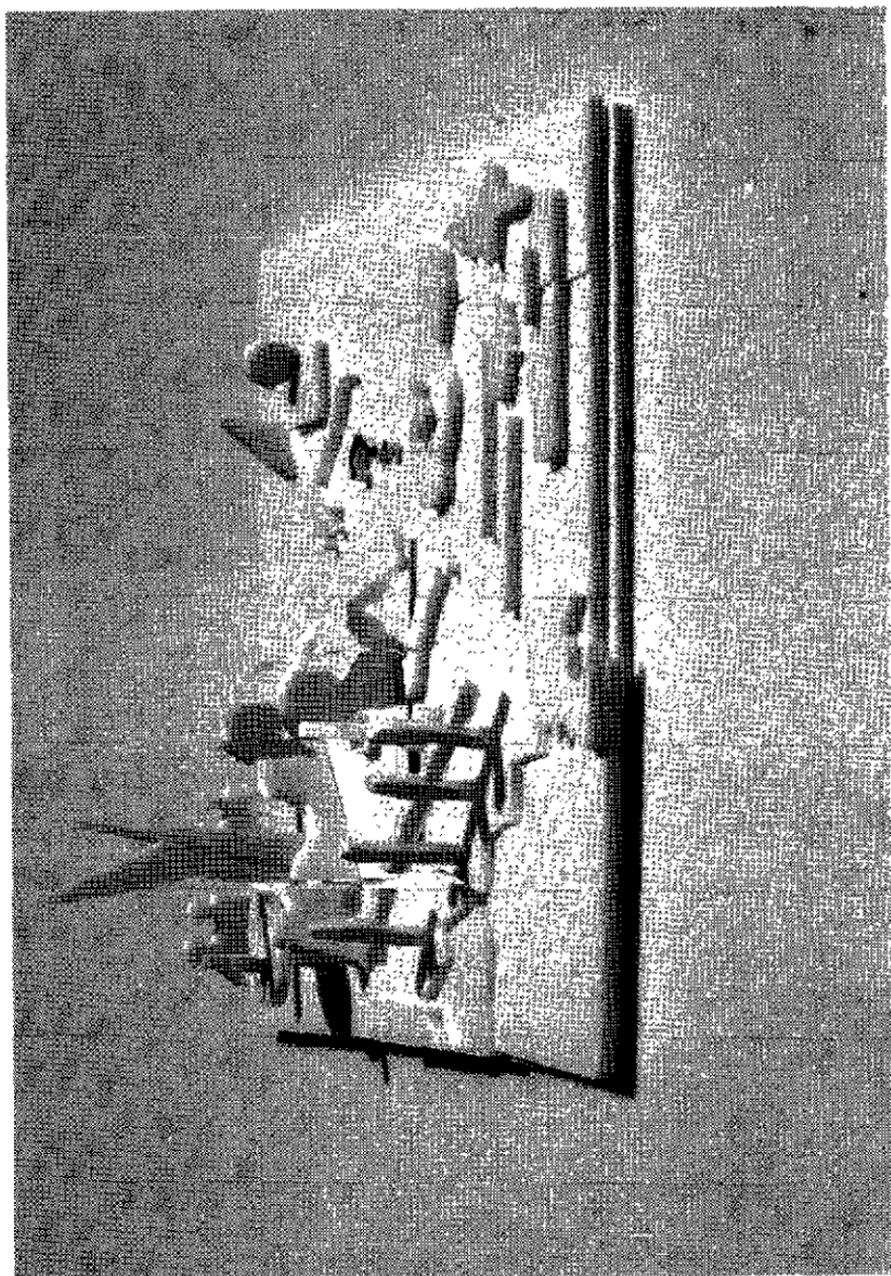
F. M. : Il arrive aussi qu'un membre de la famille fasse une remarque : je me souviens de ce jeune homme prenant tous les morceaux du puzzle, mélangés, et les donnant à sa famille en disant : "tenez, débrouillez-vous pour les assembler"... ou encore cet autre qui a fait une pièce supplémentaire à son puzzle. Enfin, la quatrième étape, c'est en quelque sorte un bilan sous forme d'évaluation des regards portés par les participants sur les différents travaux effectués. C'est à ce moment que les personnes s'expriment à propos de l'ensemble des travaux. Ils parlent des formes données, des couleurs, quelquefois des espaces laissés libres. La manière dont l'image a été découpée révèle des éléments importants, parce que le découpage suscite des réactions parfois vives de la part des différents membres de la famille. De la même manière, l'importance donnée par une personne sur un événement particulier n'est pas toujours partagée par les autres.

D. P. : Les gens deviennent donc prolixes à cette phase du travail. Ils traduisent verbalement les vides et les pleins, les distances et les proximités, les ruptures...

F. M. : Beaucoup de remarques, beaucoup d'interpellations surgissent à ce moment là, en effet. A titre d'exemples :

- Pourquoi cet élément est-il si grand ? Pourquoi celui-ci si petit ?*
- Où est le père ? La mère ? Le fils ?*
- Où suis-je ? Pourquoi je ne suis pas là ?*
- Pourquoi m'as-tu coupé la tête ? Moi, je n'aurais pas coupé comme ça... !*
- Qui est dans la maison ? C'est sombre et la maison n'a pas de fenêtre...*
- Je ne savais pas que ça... c'était aussi important !*
- A mon avis tu as oublié ceci. Tu l'as mis à l'envers, celui-là...*
- C'est tout à fait comme ça !*

Le puzzle a cet avantage indéniable de représenter une somme et des parties. Le découpage est-il aléatoire ? Le geste sans aucun doute trahit l'intention, par des hésitations, ou des brusqueries. Il contourne des éléments pour ne point les endommager. Volontairement. Il prend du plaisir, ou souffre d'une décapitation. Image de l'inconscient que cette réalité des faits présentée en un tas difforme ? En tous les cas, reconstituer la subjectivité en rassemblant les multiples éléments nécessite bien plus qu'un raisonnement logique. Ni les contours, ni les images ne suffisent. Leur relation est incontournable.



le bois domestiqué

Olivier choisit de construire à l'atelier-bois une table en bois massif, avec un cendrier taillé à même la table. Il veut une forme bizarre. Il refuse de prendre des mesures. Il est punk, contre tout règlement, toute loi, toute contrainte.

F. Meier : *Qu'est-ce que tu attends de l'atelier bois ?*

Olivier : *Je veux juste un petit peu de technique pour que je puisse faire des trucs qui rapportent de l'argent. Par exemple de la réparation de vieux meubles...*

F. M. : *Même pour la réparation de vieux meubles, il faut mesurer. Il y a des règles à observer...*

O. : *Je me fous des règles. D'ailleurs ça ne devrait pas exister les lois, les règlements... Tout devrait être à tout le monde. On devrait pouvoir aller où on veut et faire ce qu'on veut.*

F. M. : *Je ne suis pas tout à fait d'accord. Tu dois savoir ce que tu veux entreprendre.*

La conception de la table amène Olivier à réaliser peu à peu que rien ne peut s'entreprendre sans points de repère. Que le bois est vivant. Que les dimensions, les formes, les couleurs, doivent être profilées avant que d'être réalisées. Parce que la réalité est exigeante.

O. : *Il me faut du bois, du sapin d'environ deux centimètres d'épaisseur.*

F. M. : *Tu prends ce qu'il te faut. Tu peux aller chercher ton bois dans le petit local dehors.*

Une fois le travail commencé, Olivier se laisse prendre à son désir de construire sa table. Et il la réalise.

Une table dont le dessus fait office de couvercle, et dont le pied est en forme de coffre muni d'une serrure. Il réalise la nécessité d'un lieu secret, d'un espace privé de rangement où n'entre pas qui veut. Il a parlé d'un coffre à linge sale.

Sa punkitude en reprend un coup.

Il se met à exister autrement que par un déni permanent.
L'objet a un sens.

Bernard, seize ans, grand gars de deux mètres ! Ce qui n'empêche pas sa mère de l'appeler "mon petit". Et de le considérer comme tel. Il se propose de fabriquer un porte-journaux. Minutieux, il fait un croquis, prend des mesures, travaille rapidement. L'objet réalisé est destiné à sa mère.

F. M. : *Ne trouves-tu pas que ce porte-journaux ressemble à un berceau ?*

Un sourire s'esquisse sur les lèvres de Bernard. Complice...

Bernadette fuit son image dans la glace. Elle se trouve grosse, laide. Choisit de construire un miroir de dimensions respectables...

André offre à son père un très beau meuble rustique pour le chalet familial. Celui-ci lui interdisait de se servir de ses outils de menuisier.

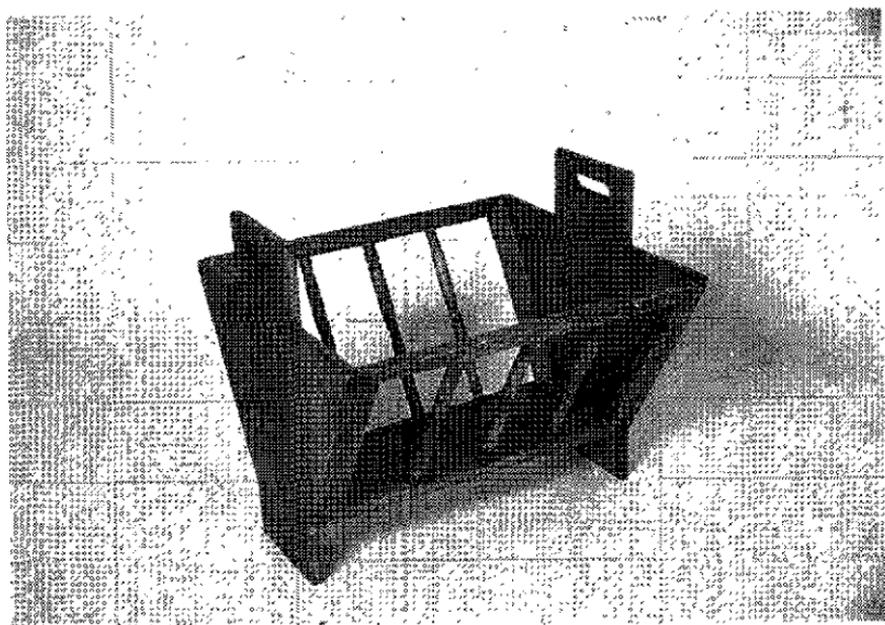
Le père : "Il ne mettait jamais les pieds au chalet. Donc, il ne s'intéressait pas à moi...".

Mauro refuse durant plusieurs séances de commencer un objet. Soudainement, il se met à fabriquer en l'espace d'un jour et demi une lampe très compliquée :

Mauro : "Il faut bien que j'éclaire quelque part"!

*"C'est la nuit qu'il est beau de croire en la lumière."*¹

1. Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*



deuxième acte : le jeu

expressions du secret...

Wanda, l'histoire d'un non-lieu

Le visage, c'est le lieu du sourire, où se lit l'amour.¹

Celui de Wanda est émaillé des larmes du deuil et de celles de l'esprit en souffrance.

Nomade entre hôpitaux et cimetières, ses lieux sont ceux du néant. Vivre suppose des racines. Trouver un terreau où se nourrir. S'asseoir quelque part pour exister. Pour être vue. Séductrice et séduisante, en dépit du chagrin. Ou à cause de lui ?

Toujours l'étrangère de quelqu'un, en terrain vague, Wanda revendique un lieu à soi. Foyer... non pas de ceux de l'aide sociale. Mariage... non point en blanc. Avoir droit à une chaise plutôt qu'être debout, constamment, sur le pas de la porte, sur le qui-vive. Avoir son feu plutôt que d'être brûlée. S'asseoir au chaud, au lieu de déambuler dans l'arrière-nuit.

Rejoindre peut-être le père idéalisé en son lieu mythique : l'étranger. Se départir du désordre maternel, constellation de bibelots et de poupées bricolées.

En l'instant, elle se dit bonne à jeter. Déchet, pense-t-elle, que les poubelles ne veulent pas. Parents divorcés, père en exil, mère-repoussoir. Famille éclatée, lieux éparpillés, Wanda est une

1. Paul Tournier, *L'homme et son lieu*, Neuchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé, 1985

funambule sur le fil du temps.¹ En elle, elle a de quoi dévier cette fatalité : invitée à l'expression, elle donne la mesure de son désarroi. Et de son rêve.

Elle écrit son histoire en autant de cases que de moments forts, taillés dans le vif de sa mémoire. Cases noires et cases blanches, ombres et lumières. Ambivalente comme sa mère qui vit le jour et revit la nuit. Entre désirs de ressemblance, et besoins d'originalité. Elle écrit donc sa chronique, faisant apparaître au grand jour les ruptures qui l'assombrissent ; laissant sourdre ce qui s'était insinué en elle, à bas bruit : le divorce, l'hôpital souvent, les placements... la mort. La mort d'une amie, Jézaëlle.

Des points d'interrogation, des attentes, des incompréhensions.

La croix s'inscrit en bas-relief : croix rouge, croix de pierre tombale, croix en prêt-à-porter... le poison, l'hôpital, le *Valium*, l'hôpital...

Et ces lueurs bienvenues : un amour, des vacances.

Et demain... qui sait ?

Le rêve l'habite encore.

Wanda, sous la pointe hésitante de son crayon, dépose dans le regard des siens cette tension vive entre apparences provocatrices et profondeurs indécriptables. Elle esquisse la part de rêve dans la réalité, et la part de vrai dans la comédie.

Dépeint ces paradoxes qui naissent éclatants de ce rapprochement non-fortuit du fard et de l'âme. Fard confus et vague-à-l'âme...

Wanda projette vers le devant de l'œil dessiné les sens qu'elle donne aux regards de ses familiers. Et en arrière la queue de la comète.

La mère s'étale toute en beauté, entre animus et anima. Femme forte, et sans doute de cœur ; faisant de Wanda sa captive et sa victime.

Araignée du matin... Son regard hésite entre l'enlacement et le rejet, entre les feux du strass et les brûlures de la cicatrice. En prolongement du regard, des flammes disent les nuits incertaines et les lumières invisibles.

1. Mouloudji, *Que le temps passe vite*, Récital au Théâtre de la Renaissance, CD, Paris, Disque Déesse, CB 702, 1992

	12 ans Hôpital Valium		1 an ?	13 ans ?
2 1/2 Stick figures		3 poison		4 ?
	5 hôpital +		6 ans hôpital +	7 ?
		8 Espagne Palm trees		15 ans S
14 maman hôpital +			9 ?	15 ans maman hôpital +
Foyer S + Boujean				+ Jéza +
+ séparation de mon frère Heart		10 Dots		Boujean ↓ ?
Eye			11 Yin-Yang	17 ans travail
				18 mariage? ?

Le père, lui, a le regard noir de cette douceur interdite ; qui s'allonge en symboles scabreux et maléfiqes, une main de squelette et la faux, une tête de mort de l'œil de laquelle guigne un serpent. S'exiler ou se donner la mort, plutôt que de se laisser prendre. Wanda a flirté quelquefois déjà avec la Camarde.

La tête de mort rappelle aussi l'écusson du pirate en conquête d'autres eaux, en terres étrangères. Vogue la galion en retrouvailles du père ; quoi qu'en pense le serpent du désir interdit. Violences et passions... La faucheuse n'est toujours pas loin.

Le frère apparaît envié, séducteur, playboy. Il est seul émissaire de ce que pourrait être la beauté. Et du courage. Il habite Wanda.

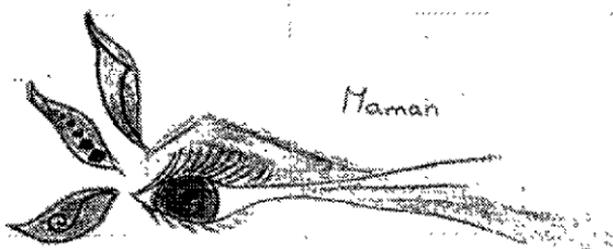
Il a osé, lui, le grand départ. Rompre pour renaître. La séparation pour revivre outrepart, en ce lieu mythifié. Là où habite le père...

Enfin, Wanda elle-même a l'œil qui soupire. Son regard semble jeter la réprobation. Ou du moins sans trop d'illusions. Et coule cette larme qui trahit les regrets d'un soi en l'instant inaccessible. La queue pourtant éclate des couleurs de l'arc-en ciel.

Modelant les pièces de l'échiquier, Wanda conserve trois personnages principaux. Elle habille la mère en reine, la reine-mère. Elle attribue au frère pleins pouvoirs, pleins savoirs, ceux du roi. Elle relègue enfin le père dans les diagonales de l'inatteignable, le travestissant en fou, l'affublant de la coiffe émaillée du joker, du fol briseur de règles.

Wanda s'est représentée elle en cheval, sans doute pour pouvoir sauter en oblique sur l'échiquier, affronter l'obstacle en travers sans s'y égarer, s'approcher du but par un chemin détourné. Encore une fois, elle est nomade en recherche d'un lieu, d'un tertre l'invitant à voir quelque horizon

La pièce s'est cassée. Elle n'a pas voulu la refaire...



Renaud, vagabond en escalade et sans escale

Renaud, pile, c'est l'insécurité exhibée. Dépouillé de ce père attendu et idéalisé, il en est réduit, en l'absence de re-pères, à s'extraire des illusions perdues par un incessant va-et-vient entre amour et haine, alternant implosions et explosions, séductions et provocations.

Il intègre le rejet au point de se contraindre à un faux-soi dont il n'est point dupe. Il en vient, vagabond, à s'évacuer lui-même. Au point de se dire en morbidité. Ou alors de fuir dans la zone, dans le hasch, dans l'incivilité, de prendre les jambes à son cou en recherche d'un centre de gravité. Gravité ? De provoquer pour ne pas crever de solitude. Pousser l'autre à bout pour le rejoindre. D'aller au plus bas, au plus négatif pour retrouver ce qui est à soi, en propre.

Renaud, face, c'est l'envie de se dire, de donner de soi pour être reconnu. D'aimer pour être aimé. En quête de cette reconnaissance qui a toujours fait défaut, dans cette famille en échec d'estime. Où pourtant, l'attachement existe. Baba cool en recherche d'une faille, pour s'y agripper. A moins que ce ne fût pour s'y perdre.

Le père, trop cultivé pour être heureux, est en perte de lui-même, n'en peut plus de son métier, devient déprimant à force de déprimer, consume les autres de son *burn out*. Il fuit dans un silence assourdissant, annonce l'incommunication, use d'alcool en anesthésie de sa progressive détérioration. Élite à la dérive en arrière-salle de bistrot, il ne tolère plus le miroir que lui tend Renaud. Il ne souffre plus de contempler sa propre faiblesse. Et pourtant, il conserve toute sa tendresse. En une pesante vigilance, celle du désespéré.

La mère, elle aussi, est en recherche d'elle-même. Comme le fils. Elle voudrait bien s'extraire de ce couple en crise, en sur-sis. En sortir par procuration. Fascinée par Renaud, elle voudrait bien le rejoindre au dehors, oser cette même révolte, risquer cette même fugue. Et pourtant elle s'évertue à préserver cette cohabitation d'apparat.

Quel espace est laissé à Renaud dans les tumultes feutrés de la famille traditionnelle ? Quel strapontin dans le *rien-à-signaler* ? Quand les parents viennent le rechercher, à l'issue de son séjour au foyer, ils ont pris la petite voiture. Les valises, les objets y sont entassés... Il n'y a plus de place pour Renaud. Où est le lien ? Quelle est l'attache ?

Renaud construit une fontaine, à la fois apaisante et bouleversante. Succession d'étages, de paliers à franchir, sans doute à son image... Le lieu est enchanteur. La sérénité s'évapore d'une eau au bleu profond, sans le moindre plissement ou la moindre vaguelette, malgré les sources qui semblent s'y jeter. Les arbres lèchent le sol d'un ombrage qui invite à l'arrêt, à poser son bagage...

Qui convie à se prélasser sur l'un des nombreux îlots, à attendre la nuit, à écouter les mots sacrés du silence. A reposer un instant ses cicatrices.

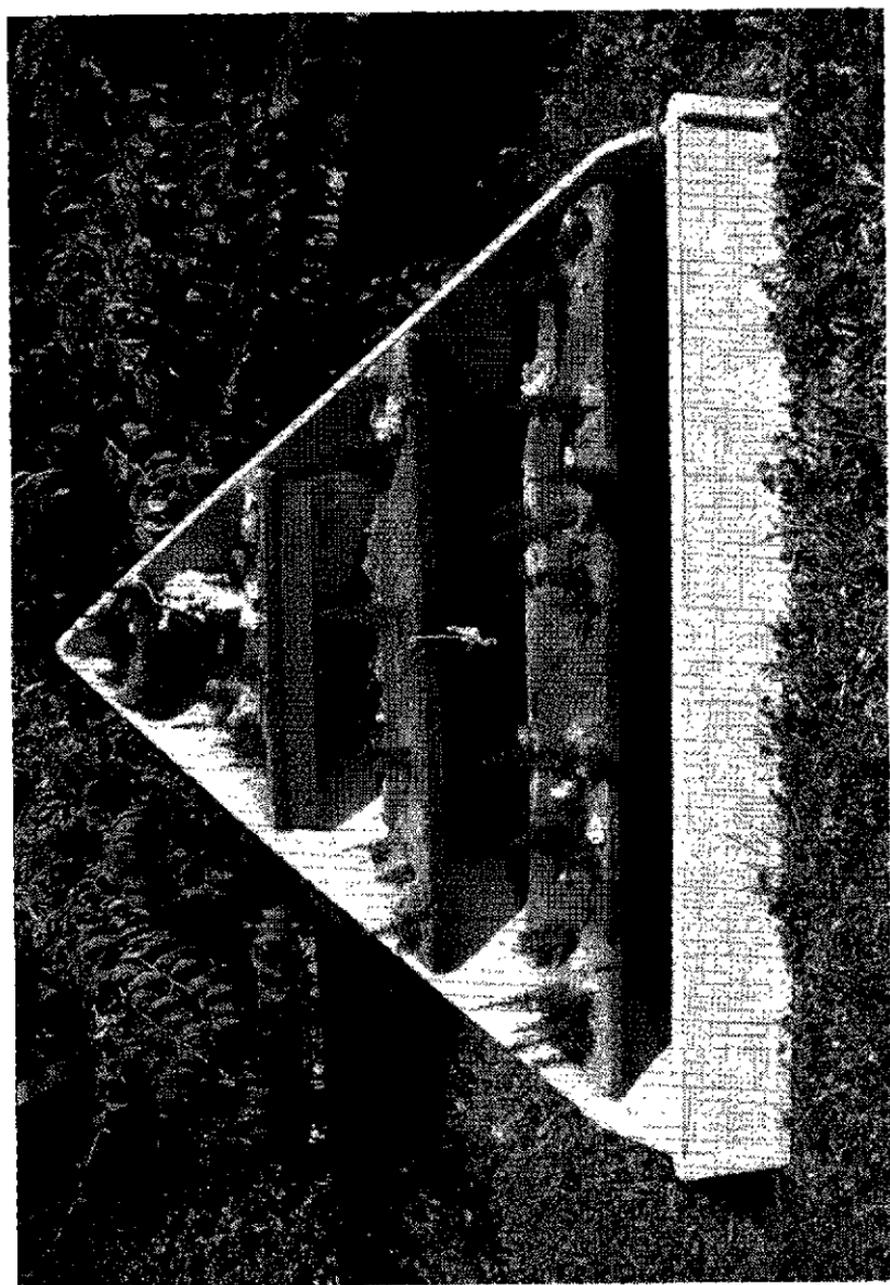
Pourtant, deux personnages captent le regard, troublent la quiétude.

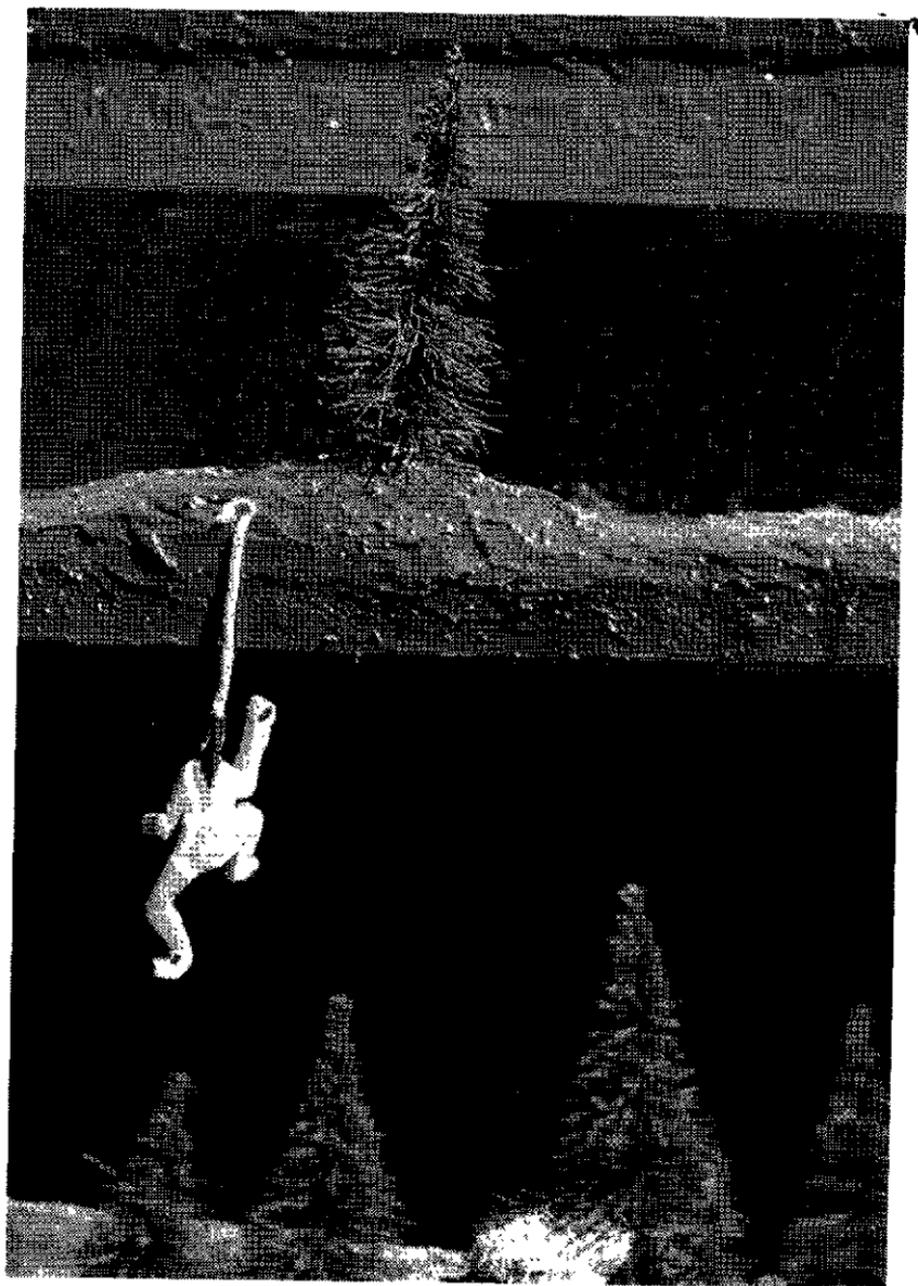
L'un d'entre eux, vers le bas, pend au bout d'une corde, attaché on ne sait à quelle perspective, en bord de cascade. Il semble se débattre contre ce vide qui l'attire. Il gesticule, effaré, en recherche d'un marche-pied.

Ce vide qui aimante et à la fois terrifie, à la fois fascination et répulsion. Certains ont peur du vide, de l'absence de limites, écrasés par l'idée même de l'irréversible chute. D'autres le recherchent pour le survoler. Pour le dompter, plus légers.

Comme à l'inverse certains sont opprimés par le plein, y étouffent, cherchent à en sortir, à s'en sortir. Alors que d'autres y trouvent volupté, s'y prélassent, se laissent flotter, au gré des courants. Planer dans l'air ou peur de s'écraser. Plongée en eaux profondes ou peur de s'y noyer.

L'un donc dialogue, à sa façon, avec ce vide, et n'a d'issue qu'à l'autre bout de la corde qui le maintient en vie, plus haut. Lien fragile avec un autre lieu.





L'autre personnage, en ascension, cherche la faille où poser le pied. Ses mains s'accrochent aux aspérités de l'obstacle. Il fait corps avec l'entrave.

A moins que ce ne soit son alter ego qu'il escalade ?

Il est relié à quelle roche, à quelle terre, à quel ventre, à quelle mère ?

En quelle symbiose ?

L'étreinte est manifeste, surtout inévitable. L'écueil est incontournable qu'il faut gravir. L'accès à la source, à l'origine, est à ce prix...

Le cordon est là, ombilical, en nostalgie de placenta...

Ou est-ce ce lien qui sauve de la débâcle ?

Armand et Sonya Vuagnez, les parents de Renaud, feignent encore le couple, en dépit de la guerre, larvée en public, mais constamment livrée par l'expression symbolique.

Ils simulent l'entente pour sauver on ne sait quelles apparences. L'alliance n'existe plus, mais subsiste encore un statut en sursis : parents !

D'un côté madame, vive, intelligente, toute de franc-parler, osant la remise en question.

De l'autre monsieur qui dérive de tristesses en mélancolies... toxiques.

Elle en recherche d'elle-même, enfin ! Lui, en perte de soi, déjà !

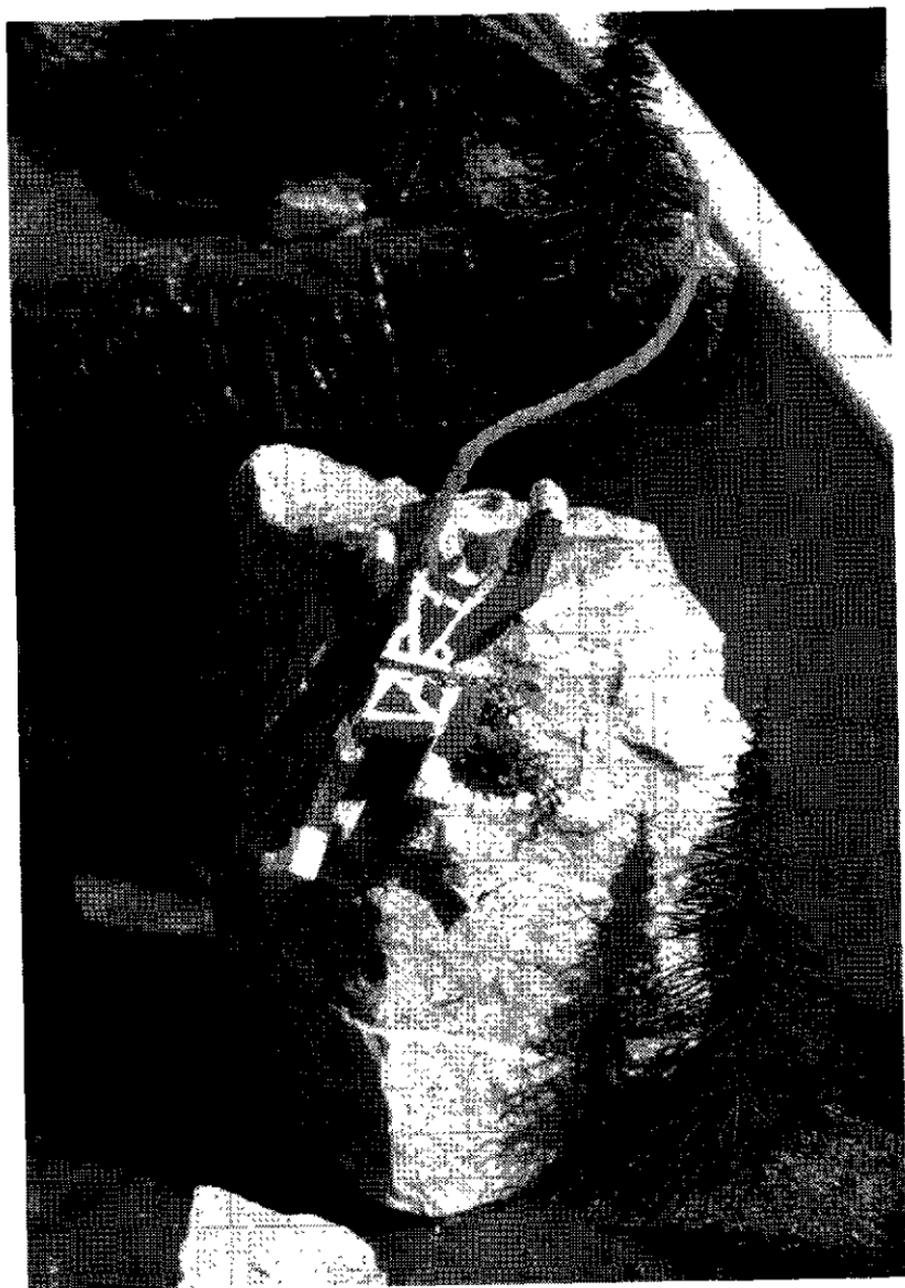
Elle, sur l'échiquier, est *le fou* pour lui. Sa dispersion, ses stratégies obliques l'indisposent, l'insupportent, lui le maître.

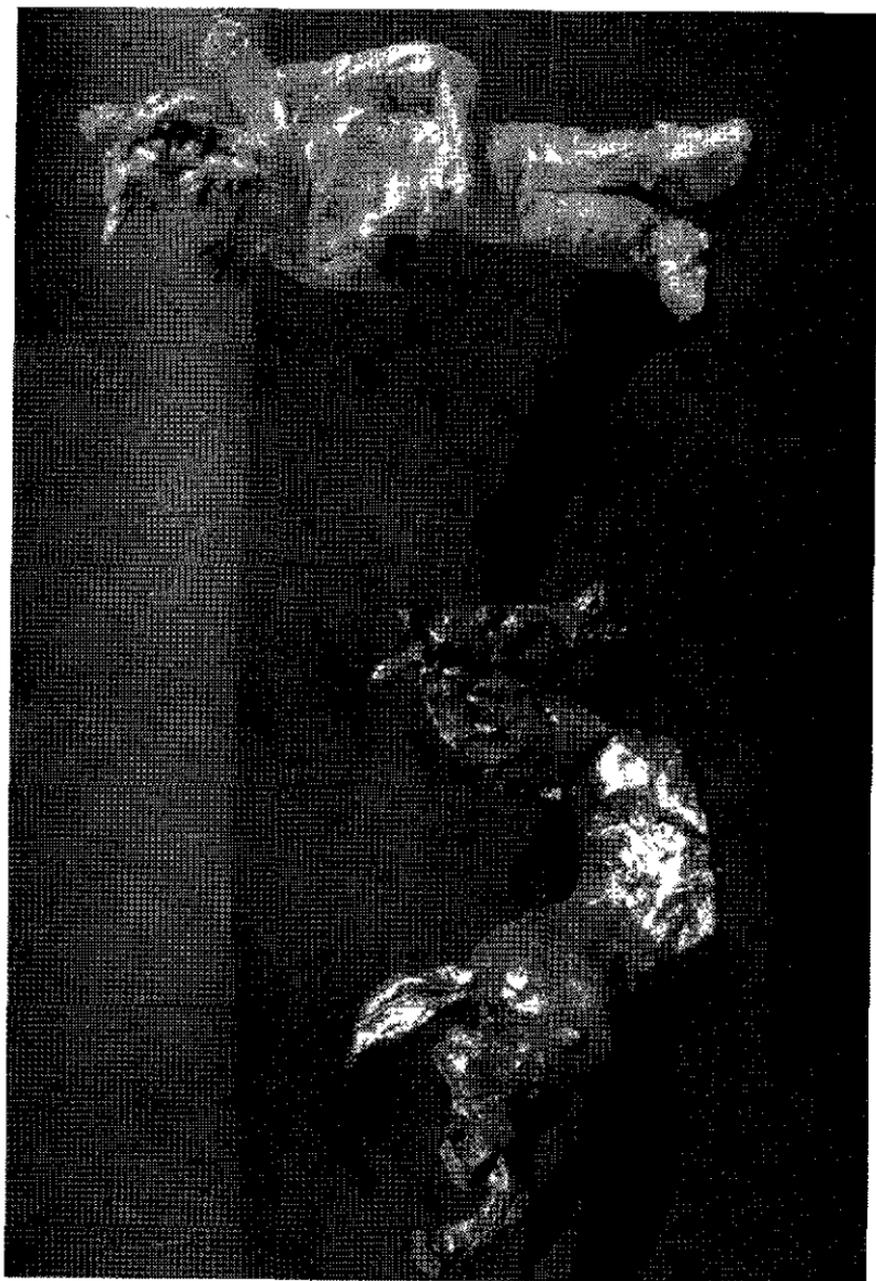
Pour elle, comme d'ailleurs pour Renaud, lui, Armand, il est la tour prend garde, constamment là à faire le guet. Omniprésent, omniméfiant... Lui qui se représente, fou à quatre jambes, dont une en bois.

Il va, justifie-t-il, dans toutes directions.

Nulle part ? Une main pointe au nord, l'autre au sud. S'y retrouvera-t-il ?

Modelant son fils, il le profile sous les traits du cheval, d'un poulain, précise-t-il, qui se cabre, inattendu, empruntant des chemins inhabituels, en écarts constants.





La terre résiste aussi, se cabre là où on croyait la maîtriser, mais où l'échec est nécessaire pour donner sens.

Sonya aussi emprunte l'image du cheval pour profiler Renaud, pour dire l'ébahissement face à l'inattendu : elle s'y reprend à plusieurs fois, n'y parvient pas.

Le cheval ne tient pas debout !

Renaud enfin représente sa mère en roi, sans jambes ni bras, affublée d'une croix entre les jambes.

Sonya y voit la marque de ces ordres dans lesquels elle ne voudrait point entrer.

Renaud s'insurge.

Le père parle de sexe, de féminité. Sonya résiste.

Renaud arrache la croix...

Restent deux images.

Le père a voulu photographier Renaud en déséquilibre sur une barrière, au-dessus d'une benne à ordures en premier plan, et une petite église plus en arrière.

S'adressant à son fils, son commentaire ne fait pas de doute :

Tu peux choisir !

Entre l'ordre et le désordre, le sacré et l'impie, le bien et le mal, le licite et l'illicite.

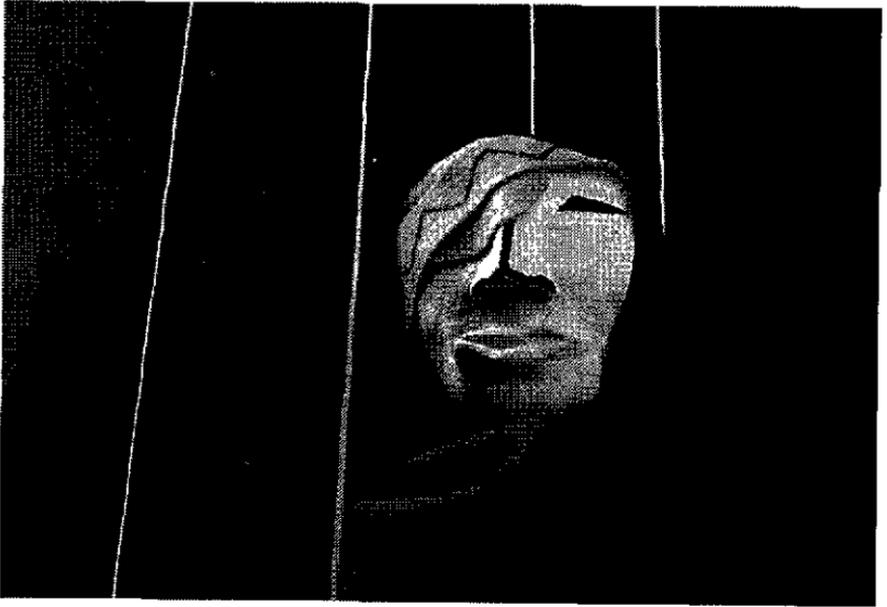
La photo de famille enfin, en humour iconoclaste : on pose comme ces trois singes chinois symbolisant l'incommunication.

Le premier ne veut rien voir, se voile les yeux, c'est la mère.

Le deuxième refuse de parler, se met les mains sur la bouche, c'est le père.

Renaud ne veut rien entendre, il se bouche les oreilles... Il dira tout de même plus tard : *Demain, ça sera vachement nouveau !*

A vouloir avoir un œil sur l'avenir, et être borgne sur le passé, comme sa marionnette...



François, en symbiose avec l'échec

Visage diaphane, tout en finesse, équivoque, faciès dont émane quelque malice, féminin dans des traits que renforcent le contraste de vêtements à la James Dean : jeans noir à large ceinture et blouson de cuir.

François ainsi se laisse paraître, dans un habit seconde peau qui contient cette fragilité qu'il ne sait que trop, sorte d'enveloppe masquant la détresse qui l'étreint, qui le rend transparent à force d'usure ; suicidaire. Accoutrement qui divulgue l'ambigu en quête de masculinité.

Presque analphabète à force de ne plus savoir lire et écrire, François appartient à ce petit peuple de gens illettrés qui, à force d'échecs, se nourrissent de désillusion pour survivre aux aspirations bafouées.

Serait-il impossible de vivre debout ? Voilà qu'ils s'agenouillent d'être à moitié tombés, sous l'incroyable poids de leurs croix illusoires. Voilà qu'ils s'agenouillent, et déjà retombés, pour avoir été grands, l'espace d'un miroir...¹

Parents divorcés... rien d'inattendu.

Paul Gerzolat, son père, ancien engagé volontaire à la légion étrangère, homme rude et rigide, désormais absent d'avoir trop connu la violence. Silencieux pour ne plus se battre. S'enfuit de François.

Edith Gerzolat, la mère, ne cesse de souffrir de ce viol qui l'a anéantie alors qu'elle était enfant. Elle a divorcé, s'est remariée ; est sur le point de se séparer. Sans parole, elle n'a d'issue que dans la violence pour se dire.

Elle capte François, l'hyperprotège, le maintient en symbiose, refuse l'individuation. Au point de s'identifier à lui. Elle dira :

Mon fils, c'est le même que moi. Il ne sait pas écrire, il ne sait pas parler... il est timide, il ne parle pas, il n'est pas entendu, il est comme moi...

1. Inspiré de Jacques Brel, *Vivre debout*, Editions Pouchenel, Barclay 1966. Disque N°5 de l'intégrale CD Jacques Brel "Grand Jacques" BA 915/ 816 719 2.

Elle ne supporte pas la séparation. Au point de rappeler François auprès d'elle après les quelques mois qu'il a osé vivre — enfin seul — en studio. Pour qu'il redevienne encore plus seul, mais à côté d'elle. Pour le rendre dépendant. Toxicodépendant des poisons dont elle n'arrive pas à se sevrer.

Femme attachante, qui attache ses enfants, les subordonne à cet échec incessant qui est devenu son critère d'identité. Elle induit l'échec, au point que réussir reviendrait à la tromper. François échoue pour ne pas trahir.

Pour lui, la mère est la reine, le père est le roi.

La mère est vouée de ce lien constant avec la détresse, en désillusion permanente, usée.

Le père s'élève en une pièce double, légionnaire et déserteur, entre combat et abandon.

Lui¹, il est le cheval, comme d'autres pareils, pour pouvoir louvoyer.

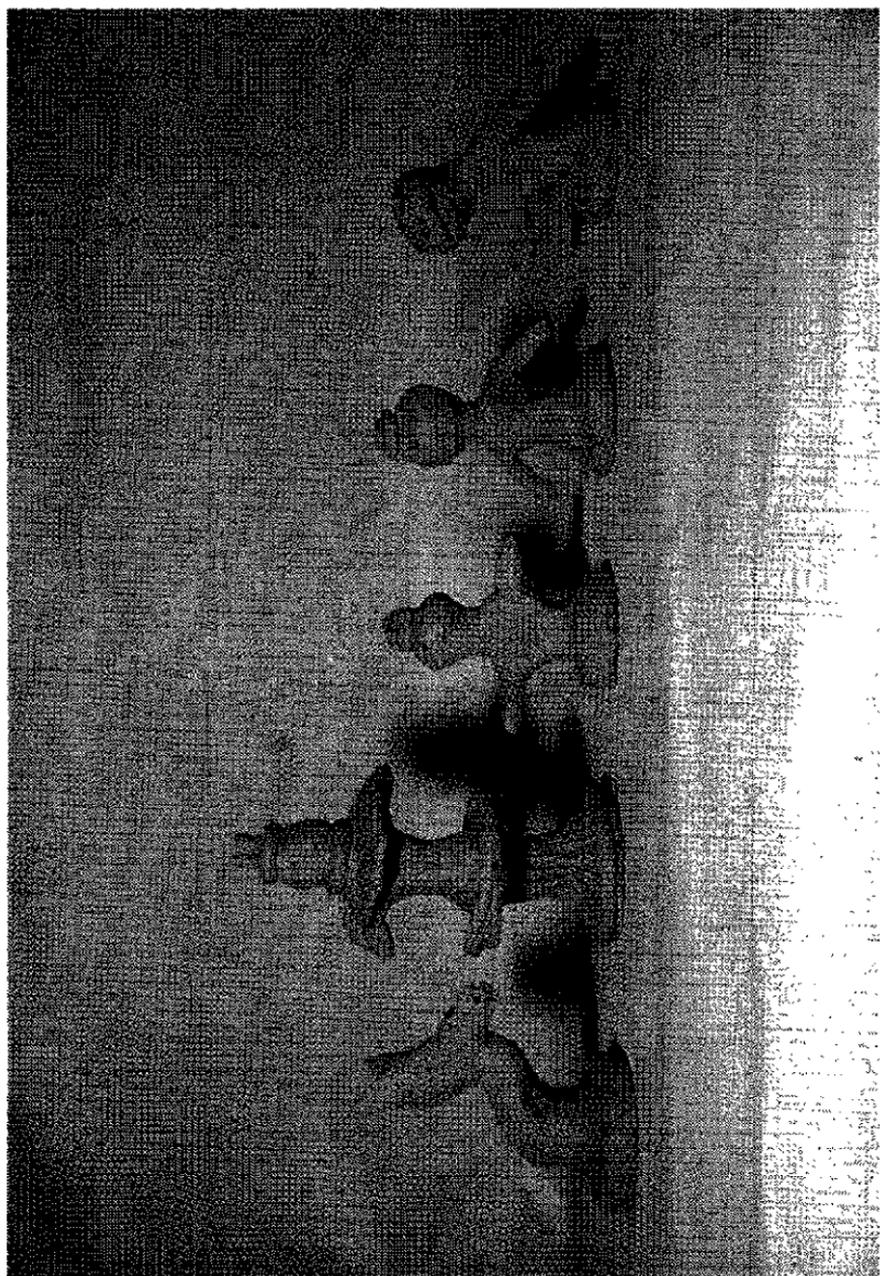
Un frère fou en stratégies obliques... une sœur pion qui avance pas à pas.

Lors de l'épilogue, de cette séance où les expressions sont confrontées, expliquées, justifiées, interprétées, un socio-réalisateur demande à Édith Gerzolat de manipuler la marionnette confectionnée par son fils.

François refuse qu'elle y touche, demande des ciseaux et coupe les fils.

Il est libéré, libre d'être sans dépendre.

1. François est le cheval. Paul Gerzolat, le père, est le roi. Une sœur est un pion. Édith Gerzolat, la mère, est la reine. Le frère est un fou.



florilège d'expressions

Lorsque l'échiquier contient les pièces dans le huis-clos, il n'est pas d'issue jusqu'à la fin de partie, jusqu'à l'échec et mat.

S'en sortir, pour Malik, suppose de perdre des cases à l'infini, dans l'infini.

Ne pas rester pour ne pas perdre, ou être pris.

Madame Rigot, selon la consigne qui lui est donnée, découpe le tableau qui représente les éléments principaux de sa vie en sept pièces de puzzle.

L'élément qui symbolise son mari, un avion qui rappelle ses voyages, donc ses absences, tombe au moment du montage du puzzle. Malgré plusieurs essais, la pièce ne veut pas rester en place, un peu comme si elle n'était plus ajustée. Un peu comme si elle n'avait plus rien à faire là.

Indésirable ?

Julie Rigot éclate d'un rire plein de sous-entendus.

Lui, monsieur, se fâche.

Lui qui, dans la même activité, cisaille minutieusement les éléments de sa vie en deux.

Recto verso.

Il coupera la représentation de la tête de sa femme et de sa fille, sans s'en rendre compte.

Il faudra qu'on le lui fasse remarquer.

Le père est gardien de prison.

Un métier comme un autre...

Jusqu'au jour où le fils y est envoyé pour petit trafic de drogue. Ou comment revenir à la maison...

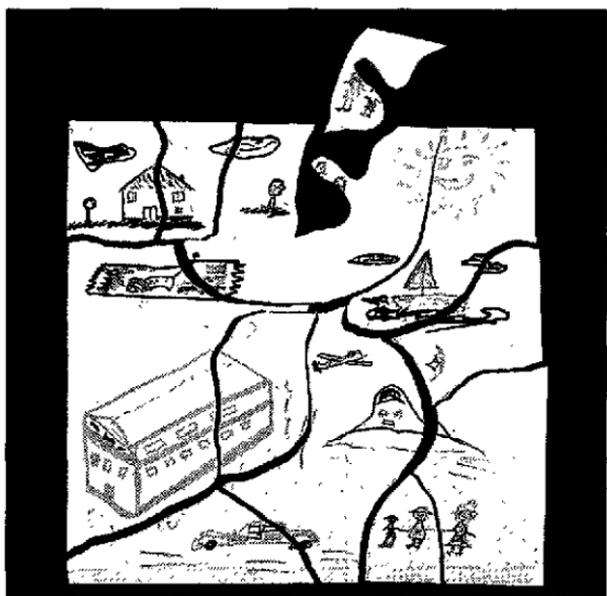
Rejoindre son père ?

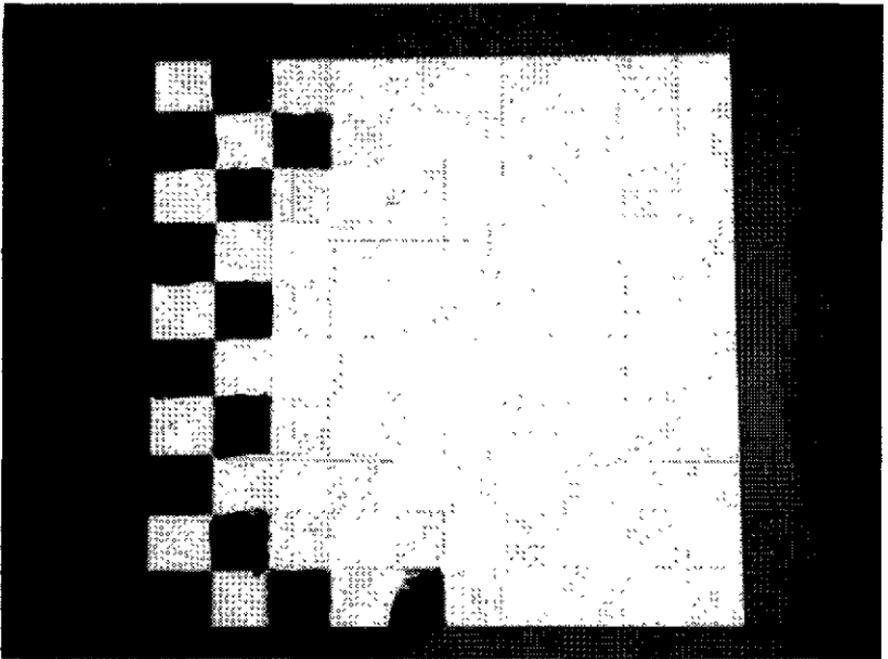
Se soumettre au cadre ?

La mère souhaitera photographe mari et fils derrière un grillage.

Le père semble y être bien.

Mais le fils cherche à s'échapper...





secrets de l'expression...

Nous sommes allés voir d'anciens usagers de Boujean, chez eux, en Romandie, au Tessin, en Suisse alémanique.

Nous avons commencé nos entretiens en leur demandant simplement : *Pouvez-vous parler des trois échecs et des trois réussites les plus importants dans votre vie ?*

A quoi ils ont ainsi répondu, en toute franchise, mais non sans souffrance.

L'échec dans les mots de parents

Monsieur Grenier : *Le premier échec qui me vient à l'esprit c'est mon mariage. Le fait que je sois divorcé, enfin que je sois en train de divorcer, ça c'est un échec. J'ai des fois des doutes aussi sur l'éducation de Noël, j'ai bien peur que ça finisse aussi par un échec, j'espère que ce sera non. J'ai des fois un peu peur que ça finisse mal avec lui, qu'il ne réussisse pas à trouver sa voie dans la vie ; ça c'est un échec à venir, mais enfin il peut ne pas se produire. Troisième échec, je ne verrais pas, bon j'ai eu quelques échecs mineurs, déconvenues ou comment dire ça, j'attendais quelque chose de quelqu'un qui n'est pas venu ; mais rien de vraiment important, de dramatique. Le principal échec c'est mon mariage, c'est évident. Je sais maintenant à peu près pourquoi ça n'a pas marché, pourquoi il y a eu échec, j'ai mis du temps à comprendre. Je crois que maintenant je suis à peu près au clair dans la mesure où je peux expliquer, ou bien que ça me console. Je me dis tiens, ça ne pouvait pas évoluer de façon différente que ça a évolué. J'étais pris dans une logique qui devait mener forcément à ça, bien qu'il me semble qu'au départ on avait tout pour réussir. On a fait cinq enfants, ce qui est beaucoup, ce qui est une lourde responsabilité. Se séparer après avoir fait cinq enfants c'est inhabituel, paradoxal ; il y a eu beaucoup de gens qui s'étonnaient, qui se sont étonnés, voilà en gros pour l'échec. Du côté réussite, il y en a aussi quelques-unes, ne serait-ce que par mes études. J'ai fini par les faire ; ce que je voulais faire je l'ai fait au niveau de mes études ; je voulais être biologiste et je suis biologiste. Je suis allé jusqu'au bout ; je suis pas seul à faire comme ça*

mais enfin je l'ai fait. Il y a aussi des points positifs au niveau de ma profession ; je suis un gars un peu indépendant, hors normes, je n'aime pas suivre les filières ; j'exerce justement une profession qui me permet de ne pas suivre les filières, de ne pas suivre le grand troupeau avec les risques que cela comporte, avec les charges que cela comporte au point de vue financier, au point de vue volume de travail aussi. Je dois faire plus qu'un simple fonctionnaire qui fait ses quarante heures et qui après s'en va. Vous voyez, il y a tout ce côté d'indépendant, on organise sa vie comme on veut, on n'a personne en-dessus pour vous donner des ordres, enfin les ordres, on se les donne à soi-même. C'est une situation que je considère comme positive, comme une réussite. C'est une réussite qui se poursuit, elle n'est pas encore achevée, mais je vais continuer sur cette voie-là.

Philippe Beuret : *Pensez-vous qu'il y a des réussites qui sont des échecs et des échecs qui sont parfois des réussites ?*

Monsieur Grenier : Ah ça c'est une bonne question. Peut-être qu'une réussite cache un échec et qu'un échec cache une réussite, c'est possible. Un type qui s'est donné à plein pour sa boîte, qui s'est donné comme un fou, qui a fini par gagner de l'argent mais qui arrive à soixante-cinq ans, qu'est-ce qu'il a eu au fond de la vie. Il a peut-être un million en banque ; mais s'il claque d'une crise cardiaque dans les mois qui suivent, il n'en aura pas profité, ça sera pour ses héritiers, et lui qu'est-ce qu'il aura eu ? Pour certains il aura réussi, il a une belle maison, une entreprise qui tourne bien. La notion d'échec et de réussite, elle n'est pas si claire que ça, non ? Oui c'est possible il faudrait creuser ça...

Madame Grenier : L'échec, c'est notre mariage qui a crevé ; des histoires avec mon gosse aussi, Noël, avec l'aîné aussi. Difficultés avec eux quand ils étaient adolescents, mais pour moi ça n'est pas une catastrophe ça, et ça s'est mal passé quand on s'est séparé. Avec Noël, ça a vraiment été difficile plus longtemps ; maintenant il me semble que ça va mieux, chez tous les adolescents il y a des problèmes comme ça. Le plus gros échec, c'est avec mon mari, une histoire de profession aussi ; je voulais devenir institutrice et je ne l'ai pas fait. J'avais passé les examens pour rentrer à l'école normale, je me suis engueulée avec mon père, je fréquentais à l'époque, et puis je n'y suis pas allée. Mais maintenant il me semble que je commence à me rattraper. Je travaille ici dans une Institution pour handicapés et je m'en sors pas trop mal, enfin depuis que je me suis séparée je me suis bien débrouillée. Cette histoire avec mon mari, c'est peut-être un échec pour ma famille, pour mes enfants, mais moi je ne regrette pas d'être séparée avec mon mari, mais je sais que ça serait plutôt ça, c'est se dire on a eu cinq gosses, on a été content, on a fait encore exprès le cinquième et puis on a été content d'avoir une grande famille et avoir eu l'impression de m'être donnée

beaucoup de peine ainsi que mon mari dans cette famille, et que ça n'a quand même pas marché, ça oui il me semble que c'est quand même un échec. Et puis d'avoir séparé cette famille ; d'avoir séparé ces enfants. J'ai accepté cela parce que je n'allais pas bien, ça n'allait plus avec ces adolescents... Au niveau réussite, c'est d'avoir eu ces cinq gosses, je suis contente d'avoir eu ces cinq gosses. Et puis j'estime ne pas avoir été malheureuse en étant mariée, donc je ne regrette pas d'avoir été mariée et d'avoir eu ces enfants. Quand mon mari me disait : tu ne vas jamais t'en sortir, tu ne sais pas ce que c'est d'avoir un patron, c'est difficile, et puis finalement j'ai trouvé que c'était plus facile, j'ai retrouvé un boulot, des collègues sympas, je m'entends bien avec tout le monde, j'ai reçu des tas de cours, c'est beaucoup moins difficile que d'avoir une famille avec cinq enfants, à toujours devoir ramasser le commerce de tout le monde, de faire à manger, avec les enfants qui rentrent, qui ne veulent pas ceci pas cela. J'ai trouvé que c'était beaucoup plus facile d'avoir un métier et de bosser à côté et de ramener de l'argent à la maison. Refaire finalement une famille comme avant et d'être coincée, ça je ne ferais plus jamais de la vie. Horrible, c'est pas que j'aie vraiment un mauvais souvenir quand j'étais à la maison avec mes petits enfants, mais à la fin j'étais la bonne et c'est tout...

Madame Ravelle : Je pense que la première réussite pour moi c'est mes études. Ensuite la réussite c'est d'avoir trouvé du travail, de partir, je suis Belge, de m'expatrier pour moi ça été extrêmement important de réussir. Ce départ du pays, et ensuite ma réussite aura été mes enfants, enfin celle de mes enfants. Donc la réussite familiale ; donc la première j'ai réussi, la deuxième j'ai réussi, la troisième j'ai moins réussi car il y a eu beaucoup de difficultés ; quand je parle de la troisième, je parle de la famille, et ça c'est un grand échec puisque ma famille a été complètement disloquée ; ça c'est le sujet le plus brûlant pour moi. Je ne vois pas d'autre échec que celui-là.

Monsieur Ravelle : Je n'estime pas avoir eu tellement d'échecs ; je pense que j'ai réussi dans ma profession, politiquement, avec mes enfants j'ai réussi jusqu'à un certain âge mais j'ai eu des problèmes quand mes filles sont parvenues à l'adolescence, est-ce un véritable échec, je ne le considère pas comme tel, c'est une expérience qui est douloureuse par certains côtés mais je ne considère pas cela comme un échec irrémédiable... Disons que Aline était en situation d'échec scolaire et en situation d'échec aussi dans sa vie puisqu'elle ne voulait plus aller à l'école, et Boujean était une solution que nous avons choisie parce qu'il n'y en n'avait pas d'autre. Je n'ai pas tellement l'impression que l'échec d'Aline soit mon échec ; je ne m'implique pas totalement dans cet échec en me frappant tous les jours, en me disant c'est ma faute, c'est ma très grande faute, n'est-ce pas. Je le regrette beaucoup pour elle, c'est vrai, mais je n'estime pas que c'est mon propre échec.

Madame Keller : Le premier échec c'est de n'avoir pas réussi dans la vie comme je l'aurais voulu. Comme deuxième échec c'est le divorce de mon premier mariage, et le troisième c'est ce qui s'est passé avec ma fille. Le mot échec est assez complexe : échec ça peut être des petits trucs, des gros trucs ; ce que je considère comme des échecs, c'est là où on s'est donné un peu de peine pour quelque chose ou qu'on a essayé de lutter pour quelque chose et qu'on n'arrive pas au but qu'on s'est fixé. Une des réussites importantes c'est que maintenant j'ai réussi dans la vie plus ou moins en me recyclant, en retournant à l'école à quarante ans ; une réussite c'est d'avoir trouvé une place de travail stable. Parce que avant j'ai dû faire un peu n'importe quoi pour arriver à quelque chose. J'avais déjà un formation de base, j'étais téléphoniste, ça ne suffit plus aujourd'hui ; alors j'ai fait une école de secrétariat. Maintenant, je suis secrétaire-téléphoniste, secrétaire de direction. Pour moi c'est une réussite. Une réussite aussi c'est que mon fils qui était en échec avant est en train de s'en sortir ; je crois qu'il a compris beaucoup de choses et qu'il a commencé à se ressaisir, ce qui n'est pas le cas pour Wanda. Comme réussite, bon je suis assez optimiste dans la vie et quand je veux arriver à faire quelque chose en général j'y aboutis. C'est surtout dans le milieu artistique pour moi. J'ai beaucoup de réussite dans ce côté-là... des réussites si on les voit toutes il y en a beaucoup, mais on voit plus ses échecs que les réussites.

Madame Gerzolat : Mon premier échec, c'est quand je me suis mariée avec mon premier mari. Le problème c'est qu'il ne discutait pas avec les enfants, pas de bonjour, pas de bonsoir, ni de tendresse, rien et moi aussi, c'est ça dont les enfants ont le plus souffert, et encore maintenant... Bon ça fait des années, on a divorcé, et lui s'est remarié. Moi je me suis remariée aussi, maintenant avec mon deuxième mari ça va, mais enfin pas comme ça devrait aller, bon, parce qu'il est un peu jaloux de mes enfants, c'est ça le problème... Une autre difficulté c'est la relation actuelle avec mon deuxième mari. Quand j'étais en France avec mon premier mari, j'étais indépendante, comme si c'était pas mon mari, moi je faisais ce que je voulais, je faisais mon boulot personne ne me disait rien. Maintenant, je ne supporte pas qu'on me dise, bon, c'est comme ça, bon si mes gosses ont fait une connerie, bon d'accord, ou si mon gosse n'a pas rangé ceci ou cela avec mon deuxième mari, moi j'estime que c'est moi qui dois le dire, parce que moi, si je fais une remontrance à mes gosses, ils m'en voudront pas, tandis que j'ai peur que mes enfants se détachent de mon deuxième mari, parce qu'il leur fait un peu trop souvent des remarques un peu sèches...

Philippe Beuret : *Pouvez-vous parler de réussites ?*

Madame Gerzolat : Une réussite, moi j'aurais voulu que mon deuxième mari comprenne la situation que j'ai vécue avec mon premier mari, qu'il comprenne que tout ce que je lui dis c'est la vérité, je ne lui ai rien caché, j'ai vécu comme ça donc j'estime que si je me suis remariée c'est pour être heureuse avec mes gosses, pas toujours être bloquée. Pour l'instant je suis bloquée, j'ai un blocage, c'est dur...

Madame Vaucher : Une réussite, c'était dans mon travail quand j'étais enseignante, et sept ans d'enseignement, c'était quelque chose de formidable, et aussi mon premier chagrin, parce que je ne peux pas parler d'échec, le premier chagrin c'est quand j'ai arrêté de travailler. C'est un échec parce que je n'ai pas su assez dire que je voulais travailler... dans ce sens-là c'est un échec. Mais j'ai essayé de continuer de travailler, mais à cette époque-là, il n'y avait pas de demis-postes, on pouvait pas travailler à mi-temps, à tiers-temps, voilà, j'ai dû arrêter de travailler parce que j'attendais Didier et là je pense que lui doit encore porter sur ses épaules des choses de cette époque-là. Sinon, une réussite c'est aussi dans mon travail, mon nouveau travail avec des handicapés mentaux, je crois que je me sens bien et que je donne quelque chose, j'arrive bien... et puis mon autre réussite c'est ma relation avec Gaël, mon deuxième fils. Et puis, mes réussites, c'est mes relations avec mes amis, enfin il y en a beaucoup. Les échecs, je me suis divorcée mais je ne peux pas dire que ce soit un échec, c'était la fin d'une relation où on devenait trop différent. Moi je pense qu'elle peut être prise comme un échec parce que avec du recul je pense qu'on aurait pu mieux vivre, mais ça n'était pas encore l'époque des conseils conjugaux. Mon ex-mari mettait toujours les pieds contre le mur, contre tout ce qui était psy. Peut-être un échec pour moi ce serait ma relation avec Didier, quoique je parlerais plutôt de difficultés que d'échec... Si on me demande maintenant, je peux dire oui je suis heureuse mais avec des difficultés, des difficultés surmontables. J'ai travaillé aussi sur ce qui m'arrive, ce qui m'est arrivé, j'ai pas mal travaillé sur moi. J'ai eu des choses difficiles comme la perte de mon père, mais c'est pas un échec cela, c'est une chose que j'ai subie quand j'avais quinze ans, c'était dur, j'ai peut-être surmonté seulement dernièrement ; je ne le sens pas comme un échec. Un échec c'est quand on se sent vraiment impuissant... Je sais pas ce qui peut être vraiment un échec ; j'ai vécu des choses difficiles, oui. C'est vrai qu'extérieurement, quand on dit qu'on est divorcé, on se dit qu'on a eu un échec, c'est pas une réussite, bon d'accord le mariage n'a pas réussi, c'était un échec mais je pense que les forces ont été mises pour réussir après le divorce, il y a toujours quelque chose d'autre à réussir. Je ne le sens plus comme un échec, c'est peut-être ça, là aussi c'est moi qui en suis partie, je ne l'ai pas senti comme un échec, je ne me suis pas sentie abandonnée...

Madame Gottardi : L'anorexie de ma fille à l'adolescence, ça m'a beaucoup marquée, comme la drogue, pareil, c'est d'ailleurs une suite, je crois. J'ai aussi été très malade, une maladie qui m'a très touchée, mais je m'en suis toujours sortie. J'ai eu deux maladies, la première c'est quand ma fille avait trois ans, j'ai été gravement malade, j'ai subi des opérations et j'ai failli y rester et maintenant, dernièrement une autre, il y a trois ans et demi, ça m'a beaucoup marquée mais j'ai toujours beaucoup lutté pour m'en sortir ; ça c'est les choses les plus négatives. Dans le positif, je pense que j'ai quand même réussi ma vie ; je me suis toujours débrouillée toute seule, déjà depuis très jeune, je n'ai pas eu toujours mes parents derrière comme ma fille nous a. Je me suis mariée, il y a eu des hauts et des bas, mais bon, je pense que c'est quand même une bonne chose, bien que ma fille ait toujours été un peu le centre, c'est le seul enfant que nous ayons. J'ai toujours travaillé, c'était peut-être positif dans un sens mais négatif pour ma fille... Comme j'ai toujours été près de mon mari j'ai dû donner ma fille à garder, alors ça, peut-être qu'elle en a souffert, mais bon je la donnais le matin, je la reprenais le soir. C'est seulement maintenant que je me rends compte que c'était peut-être un échec vu qu'on dit que c'est les premières années de la vie qui sont les plus importantes... Je pense qu'il y a quelque chose qui n'a pas marché pour elle, avec les problèmes qu'on a maintenant avec elle... je pense que ça c'était un échec.

Monsieur Huber : Comme réussites il y a eu l'école ; j'ai été médaille d'or à l'école de commerce... mon mariage et je trouve aussi ma famille, pas parfaite mais je ne la considère pas comme un échec. Comme échec, je dirais l'éducation de mes fils, celle que je leur ai donnée moi, pas leur réussite à eux. Comme échec, il y a ma vie professionnelle, vu que j'ai arrêté mon travail et j'ai continué à faire quelques petits travaux. Dans le fond c'est ma carrière, mais je ne la considère pas comme un échec... j'ai quitté et puis voilà... il y a un petit regret mais c'est un choix que j'ai fait. Il y a aussi la cuisine, mais ça c'est plus drôle, mais je n'arrive pas à bien cuisiner...

l'échec dans les mots des enfants

François Grezolat : ... Ils m'ont demandé le métier que je voulais faire plus tard, alors pour moi c'est très difficile, parce que j'ai un problème à apprendre à lire et à écrire. Je ne sais pas encore quel métier je vais faire... Je ne sais pas encore... j'ai pas l'impression d'avoir trouvé mon chemin, pour moi c'est très difficile. J'ai des problèmes de lecture, d'écrire, donc je ne peux que travailler dans un magasin où c'est pas trop difficile pour moi. Je fais un peu le travail de remplir les rayons,

de contrôle, c'est tout. Bon le contrôle pour moi c'est un peu facile, j'arrive à lire certains mots des produits, je travaille depuis trois ans dans ce magasin, et c'est très difficile pour moi de trouver un autre travail. Si je change j'ai un peu peur, je suis un peu timide, je ne parle pas beaucoup, je me demande ce qu'ils vont me donner comme travail, j'espère que ce ne sera pas pour écrire. Je suis bloqué un peu à ça. Je parle français, mais certains mots, j'ai un peu de la peine à les dire, alors, certains mots c'est difficile à les dire.

Des moments difficiles, il y a eu le divorce avec mes parents, ça a tout décalé, j'ai vécu un peu avec mon père et puis mon père il s'est remarié. On s'entendait pas bien avec sa femme, alors je suis ici... J'ai aussi connu des copains, tout ça, on a fait des conneries ensemble, on s'est fait arrêter par les flics, ensuite j'ai passé devant le juge et c'est le juge qui m'a envoyé à Boujean. C'est donc des délits assez importants qui m'ont amené là-bas. Je considère ces délits comme un échec, mais c'est des choses que je ferai une fois, pas deux...

Marcel Martini : Ma réussite elle est par rapport à la drogue. Je n'ai pas touché de la drogue plus dure ; je reste au shit et puis de moins en moins aussi qu'au début. Puis une réussite, c'est cet appartement qu'on a pu avoir, on a eu beaucoup de chance. Echec, je dirais au point de vue de mon apprentissage, j'ai fait deux ans mais j'ai pas réussi ; j'ai pas réussi mon diplôme, ça c'était un échec... Autre échec, si on peut le dire ainsi, ma chambre qui a brûlé, j'ai perdu toutes mes affaires.

Philippe Beuret : *Est-ce un échec qui vous a conduit à Boujean ?*

Marcel Martini : Oui, c'est un échec qui m'a amené à Boujean ; échec par rapport à ma parenté ; ils n'ont pas voulu me comprendre en fait, ma manière de penser était totalement différente, eux ne l'ont pas acceptée, mais pour moi je ne m'en souviens plus, il n'y a pas eu d'échec. Je suis parti de chez ma mère à seize ans, je suis allé chez ma grand-mère, chez mes grands-parents. Là, je suis resté une année et demie. Les trois premiers mois allaient bien puis il y a eu diverses histoires dans la famille, j'avais la chambre chez ma tante et je mangeais chez ma grand-mère ; ces deux ont eu tout à coup un conflit et moi j'étais au milieu. Alors à la fin pour moi ça devenait trop, j'ai décidé de changer, j'ai décidé de me bouger. Après on m'a fait la proposition d'aller au Foyer Boujean... Je suis allé au Foyer de Boujean parce que je ne savais pas où aller...

Wanda Keller : Echec, je ne sais pas si on peut appeler ça un échec, c'est surtout la perte de mon amie Jézaëlle, ça a été quelque chose de très grave pour moi. Echec, j'ai beaucoup bâclé à l'école à cause de ça, et puis en général, pour ça on pourrait presque dire que c'est un deuxième échec. Et puis les réussites, il me semble pas en avoir fait

durant toute ma vie, en tous cas des belles réussites. Bon, une réussite dont je suis fière, c'est que j'avais commencé avec les stupéfiants et le shit et j'ai réussi à déjà beaucoup diminuer, je trouve que c'est une réussite déjà, mais bon ça n'est pas quelque chose de grandiose, c'est une petite réussite, oui et puis c'est tout. La mort de cette amie, c'est un échec pour moi parce qu'elle se piquait et que moi j'ai essayé de tout faire pour l'arrêter ; et puis n'y être pas arrivée... elle est morte cette année, c'est parce que je je suis pas arrivé à ce que je voulais, oui c'est un grand échec ça...

Renaud Vuagnez : *Comme réussite j'ai eu une réussite dans une école, enfin un examen d'école, une école d'horticulture. C'est une école réputée en Suisse et j'ai réussi cet examen. L'échec, c'est qu'après trois mois je me suis fait foutre dehors parce que je ne travaillais pas, ça m'embête beaucoup, donc la réussite et l'échec sont en liaison. Comme réussites, j'ai eu des réussites dans le sport en général, je me plais en sport, j'ai eu rarement des échecs en sport... comme échec aussi le cycle peut-être. J'ai commencé à faire un peu le voyou aussi, c'était assez nocif, sur tous les points de vue. Comme réussites, je dirais que j'en n'ai pas eu énormément, j'ai un peu pataugé, je veux dire j'ai pas eu beaucoup de réussites mais de grands échecs. Comme échec, mon apprentissage aussi... j'ai fait deux ans et j'ai arrêté. En fait, ces deux ans c'était autant une réussite qu'un échec ; bon à la fin c'était plutôt l'échec parce que j'ai arrêté l'apprentissage...*

Tamina Sangali : *Je vais plutôt commencer par les trois échecs : celui de n'avoir pas été assez présente à la maison, quand j'étais jeune ma seule envie c'était de sortir, de m'amuser. J'ai toujours voulu ignorer la réalité, je ne rentrais pas quand on me disait de rentrer, je n'ai jamais vraiment connu mon père parce qu'il travaillait la nuit et il dormait le jour. Quand il était là le week-end je n'étais pas là. J'ai perdu ensuite mes parents quand ils se sont séparés ; pour des raisons quelconques, on n'a plus pu se revoir. Pour moi ça c'est un échec ; je connais mon père depuis pratiquement... j'ai repris contact avec... je connais mon père depuis cinq ans seulement, ça c'est un échec pour moi. Mon deuxième échec si vous voulez, ça retrace aussi le passé, le deuxième échec, c'est les études, les études liées aux problèmes, tout va mal dans sa tête on n'a plus la tête pour étudier... Tout laisser tomber, et ça répercute encore aujourd'hui de jour en jour, c'est un échec vraiment.*

Philippe Beuret : *Quel âge aviez-vous quand vous avez eu ces difficultés d'études ?*

Tamina Sangali : *C'est-à-dire que ma mère est partie du jour au lendemain, je suis rentrée chez moi et il y avait une lettre sur la table. "Je suis partie au Portugal avec mon nouvel ami". Elle était partie avec ma*

petite sœur car on est cinq en famille, moi j'avais onze ans, ma petite sœur en avait deux. Elle a pris celle qui avait une année avec elle. J'ai laissé tomber l'école pour m'occuper de ma petite sœur ; je devais avoir onze ans, et à pouponner, à bercer ma petite sœur qui a fini par croire que j'étais sa maman. Ça lui a fait très mal quand elle a appris que je n'étais pas sa mère...

Malik Natale : Une réussite, c'est ma scolarité secondaire parce que je l'ai réussie avec des bonnes notes et j'estime que c'est une réussite, parce que ma mère elle est étrangère et donc elle pouvait pas m'aider pour ma scolarité et j'ai quand même réussi à finir le cycle d'orientation. Donc je me suis débrouillé tout seul pour faire des bonnes notes. Ensuite j'ai été à l'école de culture générale et là j'estime que c'était un peu un échec ; après quatre mois, j'ai dévié et j'ai commencé un apprentissage de commerce ; au bout d'un mois j'en avais marre et j'ai arrêté de travailler et j'ai plus eu les notes, donc là c'était un gros échec. J'ai commencé cet apprentissage parce que beaucoup disaient qu'il fallait travailler dans la banque, que c'était bien mais moi ça m'a pas convenu. Le football est aussi une réussite parce que j'ai toujours bien su jouer, donc j'étais un bon joueur, donc j'estime que c'est une réussite.

Mario Castiglione : Pourquoi êtes-vous venus à Boujean ? Est-ce parce que l'apprentissage n'a pas marché ?

Malik Natale : Pas que ça !... Un gros échec a été l'entente avec ma mère parce qu'on s'entendait plus vers quinze-seize ans et on se disputait. Ces disputes avec ma mère m'ont amené à combler la distance et à aller à Boujean, mais j'y suis pas allé seulement pour ça mais ça a joué un rôle. Il y avait aussi l'apprentissage, j'ai commencé, j'ai pas terminé ; alors ma mère m'a mis à Boujean pour pas que je devienne complètement voyou, ou au bord des routes comme ça. Pour essayer que je reprenne quelque chose ; le conflit avec ma mère était aussi beaucoup dû à mon échec avec mon apprentissage et tout ce que j'ai enduré à cette période-là. Les diplômes, les concours que j'ai gagnés aussi, ma médaille d'or au basket m'ont aussi fait très plaisir. Comme je l'ai dit tout à l'heure, c'est mon échec dans mon apprentissage, les problèmes avec ma mère qui m'ont amené à Boujean.

Natacha Gottardi : Je suis contente de ne plus fréquenter des gens qui se droguent même si j'en suis pas encore tout à fait sortie puisque je prends encore de la méthadone, mais ça j'en ai besoin pour travailler et si j'avais pas ça je me piquerais, parce que ça me plaît de me piquer, et ça je l'ai dit à mes parents, je l'ai dit au médecin. Je le ferais parce que j'ai un besoin physique, c'est grâce à la méthadone que je peux travailler et les gens n'ont pas besoin de savoir qu'est-ce que je prends, même

si je sais que pour les autres le fait que je continue à prendre de la méthadone, c'est quand même une drogue. Pour moi ça m'a permis de quitter ce milieu, de ne plus les voir, et le fait de ne plus les voir ça me donne moins envie de me piquer, tout ça. Je me dis que c'est de la merde. Après, pour arrêter la méthadone, ça impliquera pas de quitter un milieu, et c'est déjà pas mal.

Alain Huber : De très positif, il y a l'école primaire, le sport, le football et l'apprentissage de boucher que j'avais d'abord pas réussi et ensuite réussi. Comme plus négatif, d'abord le gymnase que j'ai pas réussi, ensuite la première fois l'apprentissage que j'ai loupé et puis avec une fille j'ai pas réussi à me marier comme ça... C'est mes échecs et aussi le fait que j'étais plus d'accord avec mes parents... Il ne devrait pas y avoir de conflits avec les parents, c'est pourquoi que c'est un échec, c'est les trois autres échecs qui ont porté au conflit avec mes parents. La relation avec la fille c'était négatif, tandis que la relation avec ma mère c'est positif, parce qu'elle m'aide pour mes problèmes.

la famille en souffrance

Quelqu'un qui a trouvé son identité connaît sa provenance et a un sentiment sûr de son appartenance.¹ Ici, dans la parole récoltée, le lien à des racines, à des liaisons, à une tribu sont en souffrance. L'on doit référence à une essence.

A une espèce.

A défaut, la seule alternative, la seule issue à l'angoisse insoutenable est l'explosion ou l'implosion. Autrement dit, c'est soit le vagabondage, la fugue, le délit, en déflagration, en libération ; soit encore l'autodestruction, l'autisme, la dépression, en violences intérieures, en scission.

A moins qu'un tiers inattendu... A moins que l'on puisse dire...

N'empêche que toutes et tous, sans exception, triturant le souvenir au point d'en être mal, explorant par bribes ces blessures qui se pressent à la porte de la conscience, relatent bien ces échecs qui les habitent, que parfois il n'ont pas pu, pas osé, ou simplement pas voulu dire.

Par pudeur, ou par peur.

Un époux se démet de ses obligations, dévie ses amours ; tel père violente ceux qui étaient pourtant siens par ses absences,

1. Duss-von Werdt (J), *L'être humain, un être familial. Identité et famille*, in *Les Cahiers protestants*, 1981, pp.5-18

ses inconséquences, ses silences ; tel autre oppresse par ses exigences, ses haines, ses angoisses, viole par ses impudeurs.

Une mère s'émancipe pour cesser de s'oublier ; un père s'évade en souhaitant être oublié ; des enfants oubliés se rappellent au bon souvenir... de qui au juste ?

L'une regrette d'avoir échoué dans son idéal de vie. Quel est-il ? Elle ne sait plus le dire.

L'une se délustre, anorexique ; l'autre est obèse de privations.

On se shoote, on se tape, on se tait ou l'on hurle.

Et parfois l'on s'aime encore.

La famille, presque toujours est en souffrance. Plus personne ne sait sa tribu. Les repères sont déchirés, reniés. Divorces bien au-delà de la séparation contractuelle.

L'adolescent est contraint à l'auto-initiation. La nuit remplace la fête, c'est la dé-fête. Le déni se substitue au sacré. Le lien est un fiasco, le couple est en naufrage ; les enfants sont en déroute. Le pire, pour des parents, c'est de croire tout avoir raté avec leurs enfants.

Des familles ainsi vont de défaite en défaite.

Échecs scolaires, professionnels, relationnels...

C'est quoi au juste l'échec ? N'est-ce pas, en fin de compte, la douloureuse découverte, la révélation que l'on ne peut pas ce que l'on veut ? Comme le dit cette mère :

Le mot échec est assez complexe. Échec, ça peut être des petits trucs, des gros trucs. Ce que je considère comme des échecs, c'est là où on s'est donné un peu de peine pour quelque chose, ou qu'on a essayé de lutter pour quelque chose, et qu'on n'arrive pas au but qu'on s'est fixé.

Reste l'espoir. La fatalité n'est pas imputrescible. Ne peut-on pas s'en détourner, la détourner ? Ce paradoxe captive quand l'huis n'est plus clos. Quand lui, l'autre, n'est plus fermé. La relation nouvelle, comme un nouveau travail, autorisent l'espoir.

Ils sont tous grandis pour avoir recherché une solution. Boujean fut une tentative parmi d'autres.

Qu'en ont-ils dit ?

Paroles de parents, paroles d'enfants...

troisième acte : paroles d'acteurs

La parole est vivante, dit-on, pour autant qu'on ne l'a point tuée. Redonner la parole suppose qu'elle fut un jour cadennassée. Il est vrai que les acteurs qui sont montés sur cette scène n'étaient pas destinés à prendre la parole. Ils ont accepté d'en faire l'apprentissage.

Boujean a pour métier de susciter le *dire* et le *faire*, le *sentir* et le *créer*, pour que la rencontre soit possible, avec soi d'abord, et en perspective de l'autre. C'est apprendre à donner sens aux événements, quels qu'ils soient. A refuser de se laisser enfermer dans un quelconque déterminisme. Oser l'invective plutôt que de s'enfermer dans le silence. La scène décrite plus haut témoigne bien de la richesse de ce projet.

paroles de parents...

En dehors et en absence de Boujean, chez eux ou près de chez eux, bien du temps après leur passage à Boujean, ceux que les *sociaux* appellent des usagers, des utilisateurs, des clients, des parents et leurs enfants ont accepté d'être entendus, longuement, de replonger dans une période de leur trajectoire, de remettre en perspective ce qui pour eux avait fait problème.¹

Ils ont tenté de dire leur histoire, laissant paraître parfois le désarroi, la souffrance. Parfois ils ont donné accès à des secrets de famille. Souvent, ils ont montré, sans exhibition, leur courage, leur espoir, sans impudeur, en toute sincérité. Sans doute parce qu'il est dit que *la bouche parle selon l'abondance du cœur*.²

1. Les entretiens qui suivent ont été menés par Philippe Beuret et Mario Castiglione, assistants à l'Université de Genève.

2. *Évangile selon Saint Matthieu*, XII, 34, env. 65 après J.C.

Merci, madame et monsieur Ravelle¹, merci Tamina Sangali, merci à tous les autres, parents et enfants, d'avoir donné de votre temps pour cela. De vous être livrés, de témoigner de vos existences pour peut-être faire exister les autres.

solutions à l'échec

— *Vous avez parlé l'un et l'autre de ce que vous considérez comme vos échecs et vos réussites. Quelles solutions pensez-vous avoir trouvées face à ces échecs, ou du moins quelles solutions avez-vous imaginées ?*

Simone Ravelle : C'est l'accepter déjà, accepter le fait d'être séparée... des solutions, quand on a idéalisé quelque chose, c'est des solutions de rechange, ça n'ira jamais aussi haut. L'idéal n'est plus possible à atteindre ; même la solution ne m'apparaît pas adéquate.

Philippe Beuret : Vous pouvez exprimer cela davantage ?

Simone Ravelle : Je dirais plutôt qu'il aurait fallu faire autrement, mais ça c'est difficile... En tout cas, c'est un échec auquel je n'ai jamais pensé avant ; mais quand ça arrive on se demande pourquoi c'est arrivé. Les solutions, il n'y en a pas. Un vélo on peut le remplacer, il y a d'autres vélos, mais là ça ne se remplace pas. L'idéal, ça ne se remplace pas...

Jean Ravelle : Disons que Aline était en situation d'échec scolaire et en situation d'échec aussi dans sa vie puisqu'elle ne voulait plus aller à l'école, et Boujean était une solution que nous avons choisie parce qu'il n'y en n'avait pas d'autre... Je le regrette beaucoup pour elle, c'est vrai, mais je n'estime pas que c'est mon propre échec. Pour elle au fond, je n'ai jamais su, je ne saurai jamais pourquoi Aline a suivi cette voie ; c'était une petite fille douée qui était la première de sa classe, timide, qui avait besoin de copains, elle a peut-être fait des rencontres qui n'étaient pas de son âge... en tout cas intellectuellement elle avait tout ce qu'il fallait pour suivre une scolarité, même aller plus haut. Du point de vue du caractère tout à coup elle nous a échappé, enfin elle m'a échappé, puisque ses absences sont survenues quand c'est moi qui devais m'en occuper et que je n'ai pas su tout de suite... Je ne peux pas en dire plus.

1. Les parents, Madame et Monsieur Ravelle, ont été interrogés séparément. Il nous a semblé judicieux, pour l'intérêt de la lecture, de rassembler ici leurs réponses aux mêmes questions.

Philippe Beuret : *Mais peut-on dire que c'est l'échec qui vous a conduit en direction de Boujean, qui vous a amené vous et votre fille à Boujean ?*

Simone Ravelle : *C'est à la suite de plusieurs choses ; bon on ne parle que d'Aline mais j'ai une deuxième fille. Aline est allée à Boujean suite à un échec personnel ; elle était en état d'échec constant à l'école, elle était en dehors de la réalité, mais ici aussi on vivait des choses très fortes... C'est-à-dire que sa soeur Françoise a eu une adolescence très difficile et Aline a été très marquée par sa sœur, plus âgée qu'elle ; ensuite Françoise est tombée enceinte et quand Aline était au foyer de Boujean, Françoise avait déjà eu sa petite fille. Ma fille Françoise a eu une enfance difficile, une adolescence difficile, plutôt une adolescence, et Aline a beaucoup admiré sa sœur ; c'était son idéal et elle a fait les choses comme sa sœur. Elle a commencé à sortir comme elle, à ne pas rentrer comme elle, vraiment une vie assez folle, et comme Françoise est allée très très loin, je ne voulais pas que Aline aille aussi loin. C'est pour cela que j'ai tout fait pour qu'elle aille à Boujean ; en fait Aline a été court-circuitée dans son processus d'imiter sa sœur... c'est un peu cela qui l'a amenée à Boujean.*

Philippe Beuret : *Y avait-il d'autres solutions que celle de Boujean que vous auriez souhaitées, à ce moment-là ?*

Simone Ravelle : *Aline avait été suivie par un psychologue mais enfin elle ne l'avait même pas vu, c'est moi qui avais été une fois. C'est pour Françoise qu'on avait été toute la famille ; vous comprenez on a fait un tel chemin avec Françoise depuis l'âge de treize ans, qu'on prenait aussi Aline à ce moment-là ; nous avons eu des entretiens de famille et ça c'était encore un échec de plus, ça été un fiasco. C'était des entrevues qui nous mettaient tous très mal, que tout le monde refusait, tout le monde m'en voulait avant de partir là-bas, parce que c'était moi qui voulais y aller... et là j'ai tout arrêté. Je me suis dit, puisque je suis seule, je vais aller toute seule ou aller ailleurs. C'est tout ça, c'est par rapport à Françoise, qui a déclenché notre séparation avec mon mari, parce que Françoise zonait, elle revenait ici avec des copains, avec n'importe qui, elle dévalisait les bouteilles, elle n'avait plus aucun respect de rien... j'ai dit à mon mari que s'il ne mettait pas fin à cette situation il pouvait partir et c'est ce qu'il a fait. Il est parti en demandant à mes filles si elles voulaient rester avec moi ou partir avec lui, elles ont choisi de partir avec lui. Pour moi ça a été dur... C'est plus tard que le professeur d'Aline m'a appelée et m'a dit vous savez on ne voit plus votre fille à l'école, je ne la voyais plus ici non plus, et mon mari ne faisait rien et moi je me suis battue, battue pour que ça bouge. Je suis allée à l'office des mineurs, j'ai été partout, j'ai trouvé inadmissible qu'on laisse une fille de cet âge errer dans la vie alors*

qu'elle avait l'âge d'être scolarisée. Finalement, c'est grâce au directeur d'école et à la prof de Aline qui ont écrit des lettres qui ont fait vraiment beaucoup de choses, pour qu'enfin on daigne s'occuper d'Aline. Ça a été encore plus loin que cela, c'est qu'une nuit, elle a été retrouvée à la gare, dans un état, bon elle a toujours nié qu'elle s'était droguée ce jour-là, en tout cas elle avait bu une quantité d'alcool assez forte, elle a été transportée à l'hôpital. De là on m'a téléphoné parce qu'on n'arrivait pas à atteindre le papa... je suis allée là-bas et on m'a conseillé de l'hospitaliser dans un centre psychiatrique. Quand elle a été là-bas j'ai été soulagée, je me suis dit qu'on allait enfin pouvoir la prendre en mains. Elle est restée quatre jours, je suis allée la voir tous les jours ; bien sûr elle m'en voulait énormément de l'avoir mise là-bas, je ne l'avais pas vraiment mise, on l'avait conduite là-bas et là elle m'a demandé pour revenir à la maison... je lui ai dit que je voulais bien qu'elle revienne mais à mes conditions, que c'était retour à l'école. Elle a été d'accord avec ces conditions qu'elle a suivies très peu de temps pour de nouveau avoir de longs moments où elle n'allait plus à l'école. Mais à ce moment-là chaque fois qu'elle n'allait pas on se téléphonait, il y a eu un répondeur à ce moment-là ; c'est là qu'avec un assistant de l'office des mineurs on a trouvé la solution de Boujean. Aline est restée trois mois là-bas mais avec très peu de jours, elle était externe, elle revenait à la maison le soir. Le matin il fallait la sortir du lit pour qu'elle reparte, qu'elle reprenne le train, il fallait beaucoup d'énergie... Je me suis montrée très dure. Je ne le regrette pas, je voulais être comme ça, pour qu'elle sache que je voulais quelque chose de bien pour elle ; je n'allais pas la laisser faire n'importe quoi. Alors elle a continué Boujean mais toujours très péniblement... Avec mon mari nous avons passé deux journées là-bas, avec le petit et avec Aline. Françoise était à ce moment-là à la maternité, ça n'était pas possible pour elle de venir à ce moment-là ; j'aurais souhaité qu'elle vienne, j'aurais souhaité qu'elle s'investisse pour sa sœur ; bon les deux jours que nous avons passés là-bas, c'est vrai qu'il y a eu des séances agréables et puis il y en a eu d'autres très pénibles ; de toute façon tout ce qu'on fait là-bas nous touche ; on a fait des pièces de jeu d'échec par exemple, eh bien je vois que là tout le monde s'est senti bien. Après le travail tout le monde a montré du plaisir à montrer qui on avait représenté, alors ça s'est bien passé. Quand il a fallu jouer, faire des jeux de mots, faire des scènes qui pouvaient très bien se passer chez nous, quand Aline nous demande de sortir, là ça a été épouvantable, tout le monde était coincé, Aline ne pouvait pas parler, moi qui parle beaucoup j'ai essayé de meubler, le petit était là au milieu, il ne savait pas ce qu'il devait dire. Au sujet des autres activités, on a dû faire une bande des sons qu'on entend pendant la gestation dans le ventre de notre mère et je crois que là on a eu tous du plaisir à faire ce travail ; avec ça le fait d'être dans la même salle et de faire quelque chose ensemble, je crois que c'est quelque chose de positif. Il nous arrivait plus du tout de faire quelque chose ensemble ;

Aline l'a relevé d'ailleurs pendant le colloque ; que mon mari prenne la peine de se pencher sur lui, en fait c'était nouveau, on ne savait pas ce qu'on allait faire quand on reparti de là-bas, tout était nouveau...

Jean Ravelle : J'ai reçu de l'aide de personnes désignées par l'autorité tutélaire mais ce n'était pas toujours la bonne solution. J'ai eu plusieurs entretiens à l'école mais je ne peux pas considérer ça comme une aide. Le cas a été dénoncé à l'autorité tutélaire par l'école et l'autorité tutélaire a nommé un enquêteur, un curateur à Aline. On a eu encore d'autres discussions avec l'école après coup, et puis bon il y a eu cette solution de Boujean. Dans la famille, c'était difficile, parce que Aline n'avait qu'un souhait, c'était qu'on reste à la maison, qu'on lui fiche la paix et surtout de ne pas aller chez quelqu'un pour discuter. Aline déteste avoir des contacts profonds avec quelqu'un ; c'est peut-être une grande timide, je ne sais pas, mais elle au fond je n'ai jamais ressenti qu'elle souhaitait de l'aide, profondément peut-être que oui, je ne sais pas comment on pouvait la lui apporter. Ce travail à Boujean, bon elle l'a en partie accepté, parce qu'on le lui a imposé, mais elle n'en a pas bien vu je pense la finalité.

Echec oui ou non ?

— L'échec est une notion relative, subjective. Comment vous situez-vous par rapport à cela ? Au total, était-ce vraiment un échec ? Pourquoi considérez-vous tel événement, telle situation comme un échec ? Est-ce considéré par les autres comme un échec ?

Jean Ravelle : Je pense que ma femme a beaucoup plus pris cette situation à cœur que moi, enfin qu'elle l'a plus ressenti comme un échec, voilà, et je crois que chacun a essayé de ne pas s'accabler en disant que c'était la faute de l'un ou l'autre. Avec mes amis, vous savez on parle relativement peu d'enfants, ou des problèmes d'enfants. Je ne sais pas trop ce que pensent les autres.

Simone Ravelle : Oui, c'était un échec. Et aller à Boujean c'était une échappatoire, c'était pour empêcher que Aline fasse la même chose que sa sœur... parce que Françoise se droguait, elle a passé la dernière année de sa scolarité obligatoire à zoner, à fuguer, vie qui n'était plus, on peut le dire, une vie de famille, enfin c'était l'horreur... Je pense que Aline était complètement ballottée entre moi qui étais désespérée, et leur papa qui était impuissant, souvent absent, impuissant, fuyant la réalité comme il pouvait. Elle s'est sans doute sentie abandonnée par moi... C'était vraiment une période très très difficile et je suis passée à côté, à

côté de quelque chose pour Aline à ce moment-là. C'est ça l'échec. Elle s'est pas du tout sentie importante, elle s'est pas sentie réellement quelqu'un de reconnu dans la famille, alors qu'elle-même se faisait énormément de souci pour sa sœur, parce qu'elle l'aime toujours autant. Et moi qui me donnais à fond pour le petit, parce qu'on a aussi un petit garçon de sept ans. Donc Aline était là entre deux, une grande qui nous accaparait à deux cents pour cent, un petit qui est là, qui est mignon... elle a vraiment eu un rôle difficile Aline... puis elle se refermait de plus en plus, elle ne parlait plus, c'était très très difficile, je n'arrivais plus à lui parler, on avait perdu tout contact, tout dialogue.

des acteurs, des circonstances...

— *En fin de compte, quelles sont les personnes qui ont joué un rôle important, qu'il soit positif ou négatif, dans l'histoire de cet échec ? Quels acteurs principaux ? Ou quelles circonstances... ?*

Simone Ravelle : En-dehors du noyau dont je vous ai déjà parlé, du côté de mon père, sa maman habite ici, avec qui Aline a très peu de contacts, elle a des tantes, elle a des oncles, mais aussi des gens fermés, un peu comme elle, qui n'arrivent pas à se parler vraiment. Autrement Aline elle n'a personne, personne d'adulte ou référence chez qui elle aime aller. Bon il y avait ma maman qui habitait au Luxembourg, qui est décédée il y a cinq ans et demi ; ça, ça été quelque chose d'important pour toute la famille et je pense qu'elle a compté quelque part même en n'étant plus là. Ça c'est un élément positif, j'en suis persuadée, on en parle encore, toujours sur un ton de bonne humeur, de bons souvenirs, parce qu'on allait très souvent en vacances là-bas. Je crois que la mort de ma maman a été un moment déterminant pour toute la famille. C'est cette année-là que Françoise a commencé à faire ses fugues, à ne plus travailler à l'école. Aline avait dix ans ; plus je réfléchis à Aline plus je me dis que c'est là que ça part, c'est que je suis passée à côté d'elle pour beaucoup de choses ; je ne l'ai plus vue, étant donné qu'elle ne posait pas de problèmes, vu que ça allait bien, elle n'avait pas de problèmes à l'école, elle était gentille, elle ne faisait pas d'histoires. On les oublie, on oublie de leur dire comme c'est bien... J'aurais voulu que mon mari soit plus présent pour nous et puis ça je pense que ça a été très très pesant pour mes filles, de me sentir insatisfaite, parce que j'étais seule pour tout affronter... je pense que mon échec personnel, c'est le fait de ne pas avoir de bons contacts avec mes enfants, parce que ça aussi j'avais idéalisé. On a fait mai 68 et tout et tout, on avait un idéal tellement fort, on avait l'impression qu'on élevait vraiment des enfants, qu'on allait comprendre, qu'on allait

être copains copains, puis c'est pas du tout ce qui se passe... tout à coup il y a le rêve qui est brisé... je crois que c'est ça, on n'est pas préparé à l'échec. On n'imaginait pas que des choses pouvaient nous arriver, cela en tant que parents.

Boujean en noir, blanc et en couleurs...

— *Pourquoi avoir choisi Boujean ? Qu'est-ce que vous attendiez de Boujean ? Qu'est-ce que ça a apporté ? Qu'est-ce que vous avez apprécié, qu'est-ce qui vous a déplu ?*

Simone Ravelle : D'abord c'était pour que Aline soit quelque part, encadrée, parce que nous on ne peut pas, elle nous refuse, elle nous rejette. On ne peut pas la laisser dans la nature, donc il faut la mettre quelque part. J'attendais ça, qu'on l'encadre, qu'on la sauve quelque part, qu'on la sorte de l'engrenage d'où elle était. C'était beaucoup demander ; elle n'a pas été d'accord tout de suite Aline de rester après les deux journées d'introduction... Mais je me pose la question : est-ce qu'une adolescente de cet âge-là peut décider, je vais m'en sortir ? Je vais essayer ? Je ne crois pas, donc elle est allée sous pression, bien que ce soit une acceptation d'Aline... Comme autre attente j'espérais qu'elle soit beaucoup plus régulière, j'espère toujours qu'elle va trouver sa voie ; je pense qu'elle a trouvé une chose d'elle, c'est sûr, c'est qu'elle déteste parler d'elle...

Philippe Beuret : *Par rapport à vous personnellement, aviez-vous des attentes ?*

Simone Ravelle : Non, d'abord non parce que je ne savais pas très bien ce qu'on allait faire. D'abord je ne voyais que Aline ; tout le milieu familial a dû s'investir et j'ai essayé pour moi de comprendre pourquoi on en était arrivé là ; pourquoi on pouvait être bien ensemble à certains moments et pourquoi on peut ne pas être bien. En fait, ce travail, il est à peine commencé, il n'est pas terminé.

Jean Ravelle : *Boujean, je connaissais de nom mais pas autrement.*

Philippe Beuret : *Alors, dans le fond, à quoi vous a servi Boujean, qu'est-ce que vous a apporté ce passage, ce séjour ?*

Simone Ravelle : Ce que ça a amené à Aline ! Bon on s'est rendu compte que pour elle c'était difficile d'investir sa personne, de se livrer, je pense que ça lui a apporté pour une chose précise, c'est qu'elle s'est inscrite, parce qu'elle a été s'inscrire seule, au Centre de formation professionnelle, après le séjour de Boujean. C'est elle qui a fait les dé-

marches, qui a pris le téléphone. Aline m'a dit, tout au début quand elle a commencé le centre c'est que dans ma classe, il y a une fille très timide. Ça me fait penser à moi, mais en pire, et si je n'avais pas été à Boujean, je ne serais pas comme je suis maintenant dans la classe, je n'ai pas peur de parler à mes camarades. Ça j'ai trouvé bien qu'elle puisse me le dire. Elle a aussi écrit dans le livre d'or de Boujean que cela lui avait apporté beaucoup plus qu'elle ne le pensait, et elle n'a pas fait ça pour faire plaisir là-bas, ça sûrement pas. Des enregistrements qu'on a faits, on a pu en parler les deux, donc il y a un dialogue qui est revenu, en tout cas entre nous deux. Avec mon mari je ne sais pas... peut-être qu'il s'est aussi passé quelque chose. En tout cas Aline et moi on a pu parler de certaines choses, parce qu'on a fait des choses en commun ; pas séparément, mais quand on a fait la mise en commun, on a vu des similitudes entre son travail et le mien, quelque chose de flagrant, c'était même émouvant par rapport à une bande enregistrée : ça m'a émue. Ça ressemblait tellement à ce que j'avais fait, alors ça je suis sûre que c'est quelque chose qui nous a rapprochées, et puis de temps en temps quand on est les deux seules, on peut se parler de quelque chose... pas de la pluie et du beau temps, mais tout à fait autre chose. A Boujean, elle n'a pas vécu les injustices de l'école, parce qu'elle a eu des adultes qui étaient là pour elle, qu'elle vienne ou ne vienne pas, ils étaient là pour elle. Elle ne s'est pas sentie la petite élève, elle s'est sentie quelqu'un, qu'on accepte avec sa personnalité, je ne m'attendais pas à ce côté-là, pour moi c'était nouveau et même lors des colloques, même si le directeur dit ce qu'il pense, durant lesquels il est assez direct, Aline avait un petit sourire, ça veut dire qu'elle acceptait... elle ne s'est pas fermée à ce moment-là pour autant. Avec le jeu d'échecs j'ai appris des choses moi ; comment elle me voyait... enfin là, Aline elle ne me voit pas, elle voit sa sœur, sa sœur qui est la reine... on voit des choses qui vous échappent, des choses grosses comme des montagnes, qui vous échappent pendant des années, et puis tout à coup vous vous dites, mais oui c'est vrai, ça se passe chez nous. Dans ce travail j'ai aussi appris à connaître la grande sensibilité d'Aline, que je n'imaginai pas à ce point-là. Quelqu'un qui ne dit rien, c'est terrible, vous n'avez pas de prise, et là elle nous en a donnée. Il y a eu un échange, il y a quelque chose qui s'est passé. Pendant son séjour à Boujean, elle a aussi été très choquée par la mort d'une pensionnaire avec qui elle avait sympathisé, cette jeune avait quitté Boujean et elle est morte quinze jours après d'une overdose... ça, ça l'a beaucoup choquée...

Philippe Beuret : Monsieur Ravelle, à quoi vous a servi Boujean ?

Jean Ravelle : Je dirais d'abord égoïstement qu'on savait que Boujean serait un lieu pour Aline... Finalement on a réussi à ne pas y aller tout le temps, mais aller en principe pendant la journée, ce qui était déjà rassurant. Pour le reste, est-ce que ça a vraiment modifié le

comportement d'Aline ? Je ne sais pas si ça provient, du foyer ou pas, enfin maintenant elle semble plus régulière à l'école qu'elle ne l'était auparavant. Pour ce qui me concerne je ne peux pas dire que ça m'a apporté énormément ces deux jours, c'était plutôt du bricolage qu'autre chose... c'étaient des activités dont je n'avais pas l'habitude, et je n'ai jamais eu beaucoup l'habitude de faire des activités en famille... de ce point de vue-là, cela m'a apporté quelque chose. Pour certaines activités comme par exemple le dessin de la roue de sa vie, oui c'était intéressant... on a en dessin une ou deux années de sa vie, mais disons que ça ne m'a pas fait un choc. Quant à Aline, je ne sais pas si ça lui a rendu service ; ça lui a permis peut-être de découvrir un aspect inconnu de ses parents, voir qu'ils pouvaient peut-être dessiner mieux qu'elle... on se donnait de la peine dans des activités dans lesquelles elle n'avait pas l'habitude de les voir, en tous cas en ce qui me concerne, parce que les activités de bricolage ce n'est pas mon fort.

Philippe Beuret : *Au total, qu'est-ce qui vous a plu, et qu'est-ce qui vous a déplu ?*

Jean Ravelle : *Je devrais d'abord dire que j'ai eu peu de contacts avec Aline au sujet de ce qui se passait dans le foyer. Aline n'est pas une fille qui parle, et en plus je ne la voyais pas, en tous cas pendant la semaine. Alors je n'avais pas de remarques de sa part à son sujet. Ce que j'ai vu de Boujean, ça m'a semblé intéressant, j'ai trouvé effectivement que la démarche était intéressante et que c'était pas trop psychologisé ou psychiatrisé, comme c'est souvent le cas, on n'avait pas l'air de trop chercher à faire des personnes des cas psychologiques. On avait plutôt tendance à leur faire faire des choses qui les révèlent à eux-mêmes sans que ce soit nécessairement un psychologue qui doive le faire... c'était intéressant. J'ai senti dans l'équipe une qualité de contact intéressante, bonne. Compétences, je ne sais pas, je ne peux vraiment pas me prononcer. Une chose qui m'a déplu, non, il y a juste une question d'horaire, il y a eu des difficultés avec Aline, à la fin, elle n'a plus voulu s'y rendre, c'était la période des vacances, elle estimait comme tout le monde avoir droit à ses vacances. A qui est la faute, je n'en sais rien ; de toutes façons elle a fini un peu en échec à cause de ça, en partant trop tôt, c'est un peu dommage.*

Simone Ravelle : *Ce qui m'a vraiment déplu ? Il n'y a rien, il n'y a rien... Je souligne aussi une chose, le cadre est merveilleux. Pour les jeunes qui entrent là, ils se sentent bien ; c'est un cadre magnifique et Aline a apprécié aussi. Je crois que c'est important, le cadre dans lequel on vit, et moi j'apprécie cette rigueur en même temps que la souplesse. Quand Aline a manqué aussi souvent, on a fait un colloque où M. Heughebaert a dit "maintenant il faut faire un choix : si Aline manque encore trois jours par semaine, on va mettre des limites, on n'en veut*

plus" et moi je trouvais ça normal. Donc il y avait souplesse et en même temps rigueur... quand il a dit cela je n'ai pas été catastrophée en me disant mon Dieu, qu'est-ce qu'on va en faire... non je trouvais normal qu'on lui mette des limites, qu'on ne la laisse de nouveau pas faire comme elle veut. Au niveau des activités moi ça m'a plu d'emblée, et je crois à tous les quatre, ça nous plaisait ce qu'on nous demandait de faire. Le plus pénible c'était la séance d'audio-visuel, on devait faire une séance, on devait parler, montrer de l'affection. C'est déjà tellement difficile dans la réalité, donc jouer devant une caméra, on peut dire que c'était un fiasco mais ça nous apprenait quelque chose. Et puis il y a aussi une chose positive, mon mari étant là et étant déjà séparés, on a pu très bien travailler ensemble, et être bien sans agressivité, de nous réunir de façon paisible dans un tout autre cadre. C'était pas aller chez un psy, où il y avait la caméra, le micro, ce qu'on avait déjà vécu, moi j'ai ressenti ça comme deux jours de détente, on ne travaillait pas, ça va rester comme deux jours qui vont compter. L'épilogue a été un bon moment aussi. On a fait des choses ensemble, tout le monde était disponible, pas pressé, on s'est investi ensemble pour Aline et pour la famille pendant deux jours ; ça n'était plus arrivé depuis très très longtemps.

Quel héritage ?

— Depuis Boujean, il s'est écoulé du temps, il s'est passé des choses. Aujourd'hui, pouvez-vous dire que quelque chose a changé dans votre vie depuis votre passage à Boujean ? Avec du recul, si vous aviez tout pouvoir, s'il n'y avait ni freins ni limites, que changeriez-vous à Boujean ?

Jean Ravelle : Si quelque chose a changé ? Non, ça n'a pas changé la problématique du couple, non, de ce point de vue-là il n'y a pas de changement. Avec Aline, disons que je n'ai pas de problèmes particuliers avec elle, mais rien n'a fondamentalement changé...

Simone Ravelle : Boujean en fait c'est un passage pour se retrouver un peu soi-même, pour éviter la fuite, parce que ces jeunes qui zonent, finalement ils ne sont jamais seuls avec eux-mêmes ; il y a des moments où ils sont seuls, ils mettent la musique à plein tube ; ils fument, ils téléphonent à un copain. Je crois que Boujean, c'était important ; on n'était plus face à soi-même, en étant plus encadré, mais il y a le problème de la suite. Bon Aline elle dit qu'elle va mieux... C'est vrai qu'apparemment elle va mieux, mais le mieux c'est par rapport à quoi ? Oui, elle est mieux adaptée à notre vie ici parce qu'elle se plie à la vie de la maison, mais au fond, je crois qu'il reste un problème qui n'est

pas réglé, qui le sera peut-être quand elle aura vingt ans, plus tard, ça ce serait la chose que je verrais qui manque à Boujean, qui manque pour la suite, parce que finalement c'est toujours très paniquant de quitter un foyer, vous quittez, vous allez chercher vos affaires, on dit au revoir, on laisse quelque chose de nous-même. Devant nous, on ne sait pas ce qu'il y a. Ça c'est angoissant, j'ai ressenti ça quand j'y suis allée. A Boujean, je leur ai demandé qu'on ne nous laisse pas tomber, c'est un peu ça. Parce que c'est vrai, ils ont travaillé avec Aline, ils ont travaillé avec la famille et moi ils m'ont beaucoup touchée, donc après il n'y a pas de retour... On ne dit pas bon ben maintenant c'est fini, puis débrouillez-vous ; Boujean est une porte que je sais qui existe. Vous savez, certains jours, face aux problèmes de vos enfants, vous ne savez pas où aller, la famille, les amis ne peuvent pas faire quelque chose pour vous, pour être là pour vous écouter ; de toute façon, ils ne peuvent pas vous aider, ils peuvent seulement vous écouter, alors il y a un moment où savoir qu'il y a quelque chose, qu'il y a quelqu'un, c'est important.

Jean Ravelle : Bon ça a déjà un avantage de permettre la réflexion, aussi bien à l'intéressé qu'à ceux qui doivent s'en occuper ; c'est vrai que trois mois peuvent changer une personne. Je dirais que pour Aline en soi c'était une bonne période ; c'était la fin de sa scolarité obligatoire, qu'elle aille à l'école ou qu'elle n'y aille pas, ça n'avait pas grande importance de ce point de vue-là... Boujean me paraît un lieu de crise, pour passer un cap, qui permette aux proches, aux parents de souffler. Si quelque chose dans la vie de Aline a changé depuis son passage à Boujean ? Bon ça coïncide avec le début de ses relations amoureuses avec son copain, c'est difficile de dire ce qui a fait quelque chose, je ne sais pas si c'est le copain ou si c'est Boujean. En ce qui concerne Aline, il me semble qu'elle va mieux, qu'elle est plus régulière, en tous cas à l'école. Quant à son caractère, il n'a pas beaucoup changé...

... paroles d'enfants

L'histoire dont témoigne Tamina Sangali est la légende de nombreux adolescents en passage à Boujean. L'histoire de vie est imméritée, la souffrance s'y blottit, arbitraire, mais aussi l'intelligence d'une maturité trop vite acquise — encore enfant et déjà adulte — .

S'y presse en effet cette intelligence qui permet de tirer parti et de s'enrichir de toutes circonstances, aussi dramatiques soient-elles. Mais en même temps, il faut bien construire une armure, apprendre la défense.

Les coups successifs invitent à la méfiance.

Le cri est fort quand enfin quelqu'un daigne tendre l'oreille, *Car quand le coeur flambe, les étincelles jaillissent de la bouche.*¹

Ne pas l'interrompre... La laisser parler sa nuit durant...

cri d'adolescente

*Ma mère, ma mère est partie du jour au lendemain... J'ai laissé tomber l'école pour m'occuper de ma petite sœur.*²

Mon père avait quitté l'appartement une année avant que ma mère parte, ce qui s'est passé c'est que mon père était un alcoolique, on devient très agressif et très violent sous l'effet de l'alcool, donc incapable de gérer les enfants... il n'a jamais bercé un enfant, il ne sait pas ce que ça veut dire. Lui, il était là pour amener la paie à la maison et c'est tout. Je n'ai pas connu mon père, si ce n'est une fois par année à l'occasion de mon anniversaire. On a été mis sous assistance, là j'ai repris l'école avec des lacunes incroyables, j'ai une bonne élocution, c'est ce qu'on me dit, mais une orthographe désastreuse... j'ai des immenses lacunes, mais si vous voulez, ça ce n'est pas un échec... Le fait d'avoir élevé ma petite sœur, c'est un échec si vous voulez, mais je ne sais pas si on peut vraiment le traduire comme un échec. C'est comme je le ressens... l'échec c'est de ne pas avoir su. Voyez, quand je suis rentrée chez moi et que ma mère était partie, je me suis dit : qu'est-ce que je vais faire, est-ce que j'ai pas su lui dire que je l'aimais, c'est un échec pour moi,

1. J.Ray, *English Proverbs*, 1670

2. Le début de ce témoignage est retranscrit dans le deuxième acte, sous la famille en souffrance

j'ai pas su lui donner l'envie de rester vers moi, c'était le plus grand échec de ma vie...

le blanc dans le noir

... J'ai toujours dit que l'on retire du bien du mal ; quand on met la main sur une plaque et qu'on se brûle, on ne la remet pas deux fois, il y a toujours du positif dans le négatif. Ce que je retire de positif de cette histoire, d'avoir été laissée seule, d'avoir été abandonnée à l'âge de onze ans, d'avoir dû voler dans les magasins, avoir dû faire la manche et avoir dû vendre des boucles d'oreilles à Saint-François à l'âge de onze ans, tout ça m'a rendue débrouille, m'a rendue démerde aujourd'hui. Je suis capable de me démerder dans la rue, de me retrouver seule sur le trottoir... Je saurai toujours quoi faire, j'ai pas peur le soir quand je marche, je n'ai pas peur de la nuit, je suis devenue beaucoup moins sensible, j'ai reçu tellement de coups qu'un bouclier s'est formé autour de moi, c'est la plus grande chose positive...

... Une autre chose qui est positive pour moi c'est que ma petite sœur a réussi à retrouver son équilibre. Elle n'a pas senti l'abandon de ma mère, elle a légèrement souffert, c'est vrai ; celle qui en avait le plus souffert c'est ma petite sœur, la plus petite. Ce que je peux dire encore, c'est que ce qui est merveilleux, j'ai été élevée dans une famille ni pauvre ni riche, il y avait juste ce qu'il fallait, mais on avait de quoi vivre. J'ai été le troisième enfant de ma mère et le premier de mon père qui était son premier enfant, il avait quarante ans, ce qui est pour un homme... mon père était Arabe... un premier enfant à quarante ans, c'est tard. Mon père voulait un garçon et quand je suis venue au monde, il était très déçu, il m'a fait la gueule pendant deux mois, et pour finir il s'est attaché à moi, et il m'a élevée un peu à la garçonne, il m'a inscrite à des cours de karaté, de jiu-jitsu, de aikido, il m'a fait faire du skate-board, de la natation, et quand mon corps a commencé à changer j'étais chef d'une bande de garçons. On construisait des cabanes dehors... à ce moment-là je me suis rendue compte que j'étais une fille, et que je n'étais entourée que de garçons... j'ai commencé à devenir femme, fille, adolescente... mon père a mal accepté cela... d'ailleurs il refusait de me voir avec un copain, il refusait de me voir évoluer, mais la chose qui est positive dans ça, c'est qu'aujourd'hui je m'entends mieux avec les hommes qu'avec les femmes...

... J'ai commencé quatre travaux différents cette année, et les quatre fois j'ai arrêté parce que je ne m'entends pas avec les femmes qui travaillaient avec moi. Je ne m'entends pas avec les femmes, je n'ai pas grandi avec elles, je les trouve trop pougnettes, trop femmes, j'ai été élevée un peu à la dure, c'est pour cela. Je ne me considère pas comme elles... bon,

elles n'ont pas la galle... Je m'excuse des termes, mais la chose la plus merveilleuse qu'on peut retirer des leçons comme ça, c'est que je serai démerde toute ma vie... il peut m'arriver quoique ce soit, je suis blindée...

... Mon coeur n'est pas insensible... en regardant un film comme "Kramer contre Kramer", j'y suis beaucoup plus sensible qu'à un film d'horreur. Je suis particulièrement sensible à tout ce qui touche le social... abandon des enfants... et la dernière chose qui est très négative, c'est que je suis très sociale, c'est-à-dire. que depuis cette période de ma vie, j'ai été trop entourée, j'ai été trop adorée, je ne me rendais pas compte que les gens s'attachaient à moi. Quand j'étais à l'école à Rolle, j'y étais deux ans, quand je voyais une fille pleurer à la récréation, j'allais vers elle pour lui demander mais qu'est-ce que t'as... la fille pouvait me dire mais au fond quel âge tu as pour me demander ça... et moi je lui répondais t'occupe pas de mon âge, parle-moi. J'ai toujours refusé de me donner un âge, je trouve ça stupide, on a l'âge qu'on veut bien avoir. Il y a des jours où j'ai cinq ans, d'autres où j'en ai quarante, j'ai déjà tellement vécu de choses dans ma vie que certains jours j'ai déjà l'impression d'avoir cinquante ans et d'autres jours j'ai l'impression d'avoir deux ans, ça dépend... Je me suis promenée dans la rue avec des allures pas possibles pour que les gens se retournent ; j'adore choquer. C'est tellement marrant quelqu'un qui se retourne et fait une tête pas possible, moi j'aime bien voir la réaction des gens... j'étais une fille très ouverte et à l'école ça s'est senti... les personnes étaient très surprises, comme si je venais d'un autre monde... Mes camarades de classe vivaient dans un autre monde que moi, plutôt c'est moi qui vivais dans un autre monde qu'eux... les autres ont mis du temps pour s'adapter Je suis tout de suite allée vers eux, j'ai tendu les bras et eux, ils ont de la peine à tendre les bras, c'est comme si on parlait dans le vide ; allez expliquer à quelqu'un un sentiment qu'il n'a jamais ressenti, il faut qu'il y ait des vécus pour cela... Dans la bande de garçons dont j'étais un peu la cheffe, les garçons avaient peur de moi, non pas physiquement mais, peur de moi parce que je savais plus de choses qu'eux... des fois, j'en rencontre maintenant, ils ont trois têtes plus que moi, ils ont une voix grave, mais ils me respectent toujours, comme autrefois...

mal-amour

... J'ai toujours eu ce côté social mais ça s'est surtout développé le jour où j'ai perdu ma mère, ce qui a été le plus grand choc de ma vie ; après il y a eu pleins de chocs qui se sont accumulés si vous voulez ; les situations d'échecs, les situations de trahison ; ce départ de ma mère ça a été une grande blessure et quand cette blessure a commencé à cicatriser, ma mère est revenue ici et ma blessure s'est réouverte, une

blessure qui s'ouvre à nouveau ça fait plus mal, ça met encore plus de temps à cicatriser, c'est ce que je suis en train de faire maintenant, cette blessure est en train de se refermer maintenant et c'est en partie grâce à Boujean... Boujean m'a beaucoup aidée, ça m'a permis de voir qu'il y avait d'autres gens qui étaient comme moi aussi... ça fait bientôt quatre ans que je suis ici et j'ai passé trois mois à Bienne, et j'ai l'impression que j'ai passé plus de temps à Bienne qu'ici ! J'ai fait un travail de thérapie à Boujean en trois mois, plus que ce j'ai fait ici en deux ans... Boujean et la Passerelle¹, c'est pas pareil, deux choses opposées. La Passerelle, le but c'est un certificat fédéral de capacité, apprendre à gérer son argent...

La Passerelle, si vous voulez c'est un pré-apprentissage. Si vous voulez, la Passerelle accueille des filles blessées au genou, elle les remet sur pieds et les renvoie dans la nature. Boujean c'est vraiment un travail. Vous savez, la première fois que j'ai été là-bas, j'ai dit oui tout de suite, j'ai dit oui parce que j'ai besoin de me faire travailler, de créer des objets selon la demande de ce que tu dois faire, tu verras que ton psychisme va travailler. Les heures d'atelier commençaient de huit heures et quart jusqu'à cinq heures et demie, ça pendant deux semaines... mais à partir de la troisième semaine... ça ne s'arrête pas là, durant la nuit, ta tête va travailler jusqu'au lendemain à huit heures... quand on arrive dans une salle et qu'on vous demande aujourd'hui de faire un jeu d'échecs, j'ai dit alors à la socio-réalisatrice, "mais vous vous foutez de moi ? On n'est pas venu ici pour faire un jeu d'échecs...". Elle m'a dit "non attends, je vais t'expliquer", elle m'a dit "tu choisis les personnes de ta famille que tu veux, tu les représentes comme tu veux, à l'image que tu veux, celui-là c'est le roi, c'est la reine" et c'est en faisant ce travail que, vous pouvez pas vous imaginer comme ça bouge dans votre tête, ça bouillonne, vous réfléchissez à deux fois...

... Tous les jeunes que j'ai rencontrés là-bas étaient des gens fantastiques, il y a pas un jeune qui était en-dessous de son âge, je veux dire par là il y avait une fille de quinze ans qui avait une élocution... enfin des gens fantastiques. A Boujean on est de toutes façons accepté tel qu'on est... quand je suis arrivée pourtant j'ai fait la gueule, je me suis assise au salon et je n'ai pas bougé, j'ai pas dit un mot pendant deux jours, je donnais l'impression d'une fille timide, d'une fille coincée, après j'en ai eu marre, je me suis dit bon maintenant t'es là, tu dois rester trois mois, essaye de faire quelque chose. J'ai commencé à parler, à parler... Ce que j'ai trouvé bien à Boujean c'est que c'est mixte, ce qui n'est pas le cas à la Passerelle, je vous ferai remarquer que quand c'est mixte c'est beaucoup plus calme ; quand il y avait des tensions par exemple à Boujean avec des garçons, ça maillait un coup sec mais en-

1. Nom imaginaire

suite c'était fini. Ici il y a des histoires tous les jours, il y en a aujourd'hui, il y en aura demain. A Boujean il y a une histoire, on en parle et puis c'est fini.

le théâtre revisité

des sens et des contre-sens

Expliquer, c'est comprendre et contrôler son environnement. Mais c'est aussi se rassurer. L'explication permet de rendre accessible ce qui se passe, de trouver des circonstances atténuantes, de se donner l'impression d'une certaine maîtrise. De résister à l'inconcevable.

On a raison de vouloir expliquer un acte non ordinaire, car il n'y a rien de plus intolérable que de subir sans comprendre. La réalité se construit au travers des explications que l'on en donne. La réalité est subjective, foncièrement. Et elle se remodèle au fil du temps.

— *Avec lui tout peut encore changer. Rien n'est bloqué, rien n'est définitif. Quand, comment, ça je ne le sais pas.*

Donner sens, surtout trouver des raisons à décharge, chacun le fait. Ce peut être l'effet des circonstances, l'environnement, les influences extérieures. Ou ce peut être inscrit, effet d'une disposition, d'un tempérament. Toujours et encore la nature et la culture, l'histoire et la destinée.

— *Il me dit toujours, ah, mais je n'ai pas de volonté ; ça, ça m'étonne quand il me dit ça... Je voudrais me mettre au travail mais je ne peux pas parce que je n'ai pas de volonté. De ça, il en est conscient et il en souffre. Je lui dis que quand il s'agit d'aller boire des verres, d'aller en disco, d'aller en concert à Lausanne, là tu as de la volonté. Il me dit ah, mais quand c'est ça effectivement il y a qu'à se laisser aller, ça c'est simple, pour le reste je n'ai pas de volonté. Et puis là je ne sais pas quoi faire, je ne sais pas comment répondre à cette remarque.*

Parfois d'ailleurs le prédéterminisme arrange, ou alors cette résignation héritée d'on ne sait quels préjugés.

— *J'ai pas été au bout de mes capacités ou de ma volonté, et je savais que je raterais et que j'allais pas arriver au bout...*

— *Je pense qu'il y a de la maladie chez Wanda, ce n'est pas tout de l'inconscience, autant elle est consciente de certains actes autant elle ne l'est pas de certains autres.*

Chercher, explorer, avoir droit à l'erreur pour ne plus la commettre, oser la déviance pour tracer un chemin, se manifester en quête, en opposition, en réaction. Grandir suppose le tâtonnement, l'expérience, l'expérience nécessite des essais, et les essais justifient les écarts. Dévier un temps, c'est finalement se socialiser à terme.

— *Il faut quand même une période où il faut chercher, je préfère bien chercher avant de me lancer. Maintenant je me dis je veux pas faire des études, j'ai dix-sept ans, j'en n'ai pas besoin, j'en aurai besoin à vingt ans, j'essaie de vivre autre chose... Cette période est agréable à vivre, puisque je travaille un mois sur deux, mais il faut que ça s'arrête quand même, sinon c'est vrai que c'est un engrenage et je vais me faire prendre dedans...*

L'adolescence est cet âge de la recherche, entre l'admis et l'impie, entre enfance et maturation, entre dépendances et indépendance, entre jeune âge et moyen âge.

— *Il y a des échecs parce que c'est l'âge de l'adolescence... on a une personnalité plus forte, on s'affirme, et c'est plus difficile de créer du contact, d'être accepté.*

S'expliquer donc, et expliquer le pourquoi, le pour quoi, il a fallu se résoudre à venir à Boujean. D'autant que la démarche est volontaire, l'attention ne peut pas être détournée sur un personnage ou une instance alibis.

— *J'avais fait une fugue, j'avais essayé de me foutre en l'air... ce sont des choses qui ne sont pas faciles à admettre, enfin c'est pas facile, mais je suis heureuse aujourd'hui d'avoir connu ce centre, enfin je ne veux pas faire de la publicité, mais si on n'est pas bien dans sa tête, c'est bien...*

Le plus souvent, Boujean est sollicité pour calmer des violences, les sublimer au lieu de simplement les contenir. Ou de les

réprimer. Ceux qui y viennent sont tous victimes, parfois aussi bourreaux.

— *Ma mère me tapait dessus avec des trucs en bois et moi je m'énervais, et je lui donnais des claques aussi, donc ça risquait très fortement de dégénérer...*

C'est révéler d'abord et toujours les violences familiales, ouvertes ou larvées, constantes dans les histoires contées : les conflits, les dérives, les couples en guerre, les dysfonctionnements, les démissions, les oppressions, les jalousies.

— *Chez nous aussi c'était pas le pied du point de vue des relations familiales, on ne s'entendait pas bien avec mon père... mon père était un pessimiste ; dans une situation il voyait toujours le côté négatif...*

— *Il a été très jaloux de son frère, c'est le deuxième dans la famille, il a été très jaloux du troisième. Il a mal supporté quand il est né, ça été un choc pour lui... Ça a été un truc dur à supporter, la venue de son frère... je crois que ça a eu des conséquences et que ça peut encore avoir des conséquences à l'heure actuelle.*

Et parfois d'oser dire, souvent des années plus tard, la perfidie et la lâcheté des violences sexuelles.

— *Je suis en procès, avec ma mère, contre mon beau-père, pour attentat à la pudeur... Bon c'est quelque chose qui s'est passé quand j'avais l'âge de quinze ans. Je suis restée choquée. Ce qui s'est passé, c'est que je n'arrivais pas à le dire... C'est à dix-huit ans que j'ai pu aller vers mon éducateur et lui dire...*

Des enfants toujours sont enjeux des projections et désirs parentaux, rejetés dès qu'ils ne sont plus ajustés aux schémas, qu'ils trahissent le canevas.

— *Mes parents me jugent coupable d'avoir amené la tension qu'il y avait entre la tante et ma grand-mère...*

— *Mais avant on me considérait un peu comme l'échec de la famille...*

Pas tous ! La mère souvent excuse.

— *Seulement pour moi, pour mon mari ou ses frères et sœurs ils le considèrent aussi comme un échec, mais pas de ma part.*

attribuer des responsabilités

Attribuer des responsabilités, c'est inévitablement porter un jugement. Tout individu est susceptible de porter un jugement de responsabilité sur l'autre, de la même manière qu'il en hérite ; à la fois source et cible. Quand il s'agit de décortiquer l'échec, des jugements sont portés sur soi et les autres. On doit toujours pouvoir approuver ou désapprouver quelqu'un. Et il y a autant de facilité à s'expliquer le comportement d'autrui qu'à justifier son propre comportement. C'est parce que l'individu explique et s'explique les événements que la réalité prend sens, donc qu'elle existe. Boujean est l'aboutissement, la conséquence de circonstances ou de comportements particuliers. Qui, quel comportement, quels événements, quelles situations sont à mettre en cause dans ce cheminement vers Boujean ? Est-ce l'échec ou un autre motif ? Y a-t-il des responsables ? Des parents savent leur influence, sont conscients de ce qu'ils lèguent. Que censurent-ils ? Qui ? Des enfants savent-ils ce qu'ils provoquent ? Au point que ce sont les parents qui doivent se faire soigner...

— *Noël, c'est un garçon qui est aussi hors normes, on se ressemble un peu, mais lui il pousse au paroxysme, ce que moi j'ai peut-être à l'état embryonnaire, il va peut-être jusqu'au bout de ce que moi j'ai esquissé, c'est le sentiment que j'ai.*

— *Alors on me disait mais vous êtes la seule qui voyez des problèmes chez votre fils, c'est vous qui avez des problèmes, Madame, alors je me suis dit bon c'est moi qui ai des problèmes, alors je suis allée faire des thérapies, j'ai fait un travail sur moi...*

Ils réalisent parfois qu'ils ont, sans le vouloir, distillé des climats toxiques, anxiogènes, sans pouvoir vraiment les qualifier. Il est des poisons que l'on sent, mais qu'on ne sait pas.

— *Je pense que ça vient de son enfance, de l'atmosphère qu'il y a eu ici pendant des années, une espèce de lente évolution qui l'a finalement amené à passer par Boujean...*

Mais aussi, il est aisé de s'en remettre à un tempérament : l'enfant est ainsi, et non pas construit.

— *Il est aussi incapable de se conformer à un moule... il est pourtant capable, intelligent, doué, mais il est incapable de suivre, de faire un travail, d'organiser un peu sa vie, de faire un peu chaque jour ce qu'il faut faire pour tenir le coup, pour suivre une école, pour faire ses examens... Il est incapable d'avoir un minimum de discipline, non c'est*

quand même un peu dur, mais pourquoi est-ce qu'il est comme ça, je ne sais pas. Il y a des choses que je ne comprends pas chez lui...

Malgré la bonne volonté des autres, des trajectoires s'inscrivent hors du moule, hors la norme, en une réaction incessante dont on croit qu'elle s'origine à l'intérieur, dans la tête, dans un gêne, dans les nerfs. Se considérer co-acteur et co-responsable face à l'échec est laborieux, surtout *après tout ce qu'on a fait pour toi...*

— On lui tend des perches mais il ne les saisit pas. Il y a beaucoup de gens qui lui veulent du bien ; à travers lui j'ai un sentiment d'échec qui est permanent, c'est extrêmement pénible d'ailleurs. Je sens qu'on n'avance pas avec lui ; il aura dix-neuf ans en mars de l'année prochaine...

— Il disait qu'il n'était pas né pour travailler et il ne voulait rien faire. A la maison ça n'allait plus, je n'arrivais plus à le suivre, plus à le diriger, plus à me faire obéir, alors il a fallu chercher une solution, quelqu'un qui m'aide, et ce quelqu'un a choisi le foyer de Boujean, donc c'était très bien pour lui, qu'il retrouve son équilibre. A certains moments je me suis culpabilisée parce que je me disais que peut-être si je trouvais quelqu'un pour l'aider, il n'aurait pas eu besoin d'aller à Boujean.

Le plus commode, sans doute, est d'évoquer un comportement, sans ce qui l'explique. Se référer à un code, ou à des bonnes manières, est plus aisé que de pénétrer dans les mystères de l'esprit ou les tourments du corps. Parler du délit est plus simple que de dire son inscription dans une histoire. Parler de la fugue, pourquoi pas, mais pas trop vite de la porte fermée, ou de l'absence de porte...

— Noël a atterri à Boujean parce qu'il s'est retrouvé au Tribunal des mineurs pour des histoires de vol. Il faut dire qu'à l'époque il ne vivait pas avec moi, j'étais au courant de rien du tout, ma fille aînée aussi qui a fait de l'anorexie, qui ne vivait pas avec moi a fait aussi des vols mais j'ai jamais rien su du tout. Mon ex-mari m'a toujours tout caché de ce point de vue-là, je ne sais pas pourquoi, parce qu'il hurlait avec elle sur certaines choses quand elle piquait dans le frigo, mais là je l'ai appris je ne sais combien de temps après...

Ou alors, quand il y a séparation, il est rassurant d'attribuer la responsabilité de l'échec à l'autre, au conjoint délié, à l'abonné absent, au parti sans laisser d'affect, au colon démissionnaire.

— *Il était chez son père, il ne travaillait pas, il allait au lit à deux, trois heures du matin, il ne se réveillait pas le matin, mon mari il devenait fou. Il n'arrivait pas à le faire se lever*

— *C'est mon mari qui a demandé la séparation, c'est moi qui suis partie... Bon ils avaient décidé avec Noël que lui resterait avec lui, mais Noël est resté très fâché contre moi... il est venu plusieurs fois chez moi me casser les fenêtres dans mon nouvel appartement ; j'ai même dû me défendre, il m'a tapée, je suis même une fois tombée par terre...*

L'adolescent se démarque des siens. Il coupe le cordon en rompant les habitudes. Il doit prendre distance pour retrouver une certaine proximité, une certaine appartenance. L'éloignement est nécessaire pour retrouver le corps social. Lui aussi est responsable, par ses qualités de juvénilité. L'adolescence est elle-même, en elle-même une explication, parce qu'elle est déséquilibre vers un équilibre, mouvement vers une stabilité, rupture vers une alliance. Tout parent ne le sait pas. Et même si cela était...

— *C'est un échec qui m'a amené à Boujean ; échec par rapport à ma parenté ; ils n'ont pas voulu me comprendre. En fait, ma manière de penser était totalement différente, eux ne l'ont pas acceptée... Je suis parti de chez ma mère à seize ans, je suis allé chez ma grand-mère, chez mes grands-parents, là je suis resté une année et demie. Les trois premiers mois allaient bien, puis il y a eu diverses histoires dans la famille... Alors je me suis totalement détaché de cette famille-là et je suis allé au foyer de Boujean, parce que je ne savais pas où aller.*

— *Sur le moment je pensais qu'à moi, bon c'était invivable pour mes parents ; mes frères n'étaient plus là, mais chaque fois qu'ils rentraient, ils rentraient toutes les deux semaines, on s'engueulait... J'étais tout le temps fatigué, je dormais pas, je m'amusais, j'aime beaucoup m'amuser, tout me fait rire, même des grandes conneries que j'ai faites, je trouve ça rigolo...*

— *C'est pour ça que pour moi échec, c'est quand il y a quelque chose qui est fini, on ne peut plus changer, tandis qu'avec Didier c'est pas comme ça, c'est un passage, il est dans l'adolescence. Moi j'ai une grande confiance en lui parce qu'il est plein de choses et je sais aussi qu'il peut vivre autrement ; avec d'autres personnes il n'est pas comme ça. Il n'est pas autiste si vous voulez parce qu'il ne parle pas, mais il a une grande réserve...*

Le désarroi est souvent au rendez-vous, surtout quand la sortie de l'enfance se fait par effraction, par auto-agression ou par auto-séquestration.

— *J'essaie de comprendre par tous les moyens, moi, en suivant un psychiatre, mais aussi en prenant les choses différemment, et à essayer de comprendre cette gamine. Ce que dit ma fille, d'après elle, c'est une question d'échec parce qu'elle dit qu'elle ne vit que du négatif en elle alors que c'est pas vrai, elle a du positif, beaucoup de ressources, mais elle ne peut pas les exprimer, je ne sais pas pourquoi... c'est que des pourquoi dans son cas... Le pire là-dedans, c'est l'automutilation, ce qui se passe en ce moment chez ma fille. Je pense aux nombreuses tentatives de suicide qu'elle a faites ; elle se taille partout et la dernière fois, c'était la semaine passée, et ça m'a beaucoup impressionnée, je suis restée dure, ferme pendant l'entretien... Il y avait beaucoup de manipulations chez ma fille, il y a beaucoup de conscience mais on ne sait pas où est la frontière entre la manipulation et la maladie... J'ai remarqué récemment que je me suis beaucoup fait avoir avec ses chantages au suicide qu'elle ne fait pas vraiment, ce n'est pas une vraie suicidaire, mais un jour ça peut mal tourner ; j'ai toujours ce souci et elle m'a eue, elle l'a fait à partir de onze ans, et depuis elle a su qu'elle pouvait m'avoir avec ce genre de truc, mais je ne m'en suis rendue compte que dernièrement... Pour le moment, je ne vois aucune issue et c'est donc un échec ; j'espère en faire une réussite quand même, mais c'est très dur.*

personnes d'influence, ou sous influence

L'autre subjugué, à plus forte raison si l'on croit compter pour rien. L'attraction que cet autre opère vient souvent contrebalancer un vide existentiel. Le terrain est ainsi favorable au mimétisme, parfois à l'endoctrinement, c'est-à-dire à une imitation argumentée. A cause de quel manque est-on fasciné, quelles absences amènent à devenir personne, personne sous influence ?

Lorsque les parents s'interrogent sur les frasques ou les dérives de leurs enfants, lorsqu'ils cherchent à justifier les incartades, mais aussi lorsque les enfants en parlent, ils suspectent le plus souvent une mauvaise influence. Avec raison parfois. Ce qu'ils désignent, c'est l'emprise d'un démon, pas d'une muse. L'égérie emprunte les traits du mal, ou du discutable. L'ascendant a le profil d'un être sans foi ni loi. L'autre est ce génie étrange et étranger. L'influence est extérieure, d'autre part, ainsi déculpabilisante.

— *Mon fils a été entraîné par des copains quand il est arrivé en Suisse. Ils ont été se promener un après-midi, ils ont vu des wagons, ils sont allés voir par curiosité ce qu'il y avait dedans, c'est comme ça que ça c'est passé, mon fils m'a dit. Du coup ils ont vu ça, des postes de radio, des cigarettes, des bonbons, ils ont été tentés, c'est comme ça qu'ils ont*

commencé à voler, une fois, deux fois, puis après ils ont été pris. C'est pour ça, bon mon fils n'aurait pas dû y aller, mais il a été entraîné par les autres.

— Bon elle avait une mauvaise fréquentation ici à Lausanne, une jeune fille que je connaissais, contre laquelle je l'ai mise en garde. Il semble qu'aujourd'hui Wanda accepte le fait qu'elle ait été influencée, mais je trouve que c'est quand même pas suffisant pour en arriver là.

— Je dirais que j'ai eu une personne assez nocive, voire deux : une dans cette école pendant quatre mois, qui était plus âgée que moi. J'étais un peu passionné par ce type ; c'était un gros glandeur, on n'a rien fait et moi j'ai un peu écouté ce bonhomme, sinon un autre qui ne travaille pas aussi depuis trois ans, qui a vingt ans maintenant et qui dit "oh oh pas de boulot, tranquille, tout va bien". Je l'ai rencontré une fois que je ne travaillais pas... On s'est revu souvent à faire la fête, à pas rentrer à la maison, trouver des amis qu'on connaissait juste comme ça. Nocif, c'est beaucoup dire, ce sont des gens, enfin c'est moi qui me prends dans leur jeu, puis ça me fait découvrir des trucs, mais ça m'enforce aussi...

— Pour la drogue, mon grand frère m'a influencé au début...

— Il y aussi le fait que mon fils n'a pas de copains de son âge, d'ailleurs c'est la même chose pour tous mes enfants, ils ont tous eu des amis plus âgés, je pense que c'est ses deux, trois copains qui l'ont influencé négativement...

— Les mauvaises fréquentations que François a eues, c'est ici à Biemme. Je pense qu'il a été un peu déçu parce qu'il s'est laissé entraîner ; bon bien lui a payé, il a payé cher, il a fait une gaffe, une connerie, c'est tout à fait normal qu'il paye. Bon aussi une fois, il s'est laissé entraîner, c'est quand ça crie toujours ici à la maison avec mon deuxième mari, ben il s'est laissé entraîner à prendre du hachisch, on le voit tout de suite. Je m'en suis aperçue, il s'est mis à pleurer un soir et je lui ai dit qu'est-ce qu'il y a. J'ai téléphoné à son père, je lui ai dit il faut que tu t'en occupes un peu, ça en est resté là et rien de plus, je pense qu'il souffre de cette situation...

A moins que soi-même, l'on en vienne subtilement à en-voûter — chacun son tour — les autres, qu'on les entraîne en séduction ; que de suiveur l'on devienne modèle. Ou que l'on fascine avant que d'être ébloui.

— Elle est ensuite allée dans un autre foyer, le foyer du Cerf, là il y a eu des ennuis parce qu'il y avait des jeunes plus jeunes qu'elle, elle a influencé les autres parce qu'elle est très attirante, elle écoute tout le monde, elle a bon cœur, donc elle a beaucoup influencé les autres, elle a notamment montré aux enfants comment partir dans les pommes, en-

suite elle a touché deux gosses, des gamins de neuf et dix ans, et puis après on a dû la changer de foyer.

L'enfant ensorcelle les parents, les met en dépendance jusqu'à l'usure : jusqu'au moment où il cherche à se soustraire à leur regard, où il n'acquiesce plus, où il se décrète sujet parmi les sujets. Les jeux d'influence sont en déroute. Les pouvoirs se redistribuent. On joue à la roue de l'infortune...

— Avant que Didier naisse, mon ex-mari attendait ce fils comme on peut attendre un enfant, là aussi c'était un père présent. Quand il était plus petit Didier, il s'en est énormément occupé, et à partir du moment où Didier a commencé à dire non, parce qu'alors ça, il a su très vite, là mon ex-mari s'est détaché petit à petit, c'était plus le jouet qu'il voulait, c'était un être humain, c'est là que ça a commencé et tout s'est dégradé...

Et il y a ceux qui aident, qui rechargent, qui orientent. Ceux qui sauvent, ou que l'on présume libérateurs. Il y a ceux qui fascinent parce qu'ils représentent l'essentiel. Il y a ceux qui éduquent, qui rééduquent, qui socialisent, qui réalisent, ceux qui sondent, interprètent, débloquent... Tous ceux qui conduisent vers autre chose, sans condition. Non pas qu'ils sachent la destination, mais le destinataire les attire. Ils en vivent le plus souvent. Ils sont professionnels, parfois familiers. Ils travaillent, au mieux, pour un mieux.

— Elle a été suivie par un psychologue, je crois qu'elle s'en est assez bien tirée finalement, elle est à peu près hors de cause maintenant, bon elle me dit des fois au téléphone je retombe, elle le dit maintenant, alors qu'avant elle ne le disait pas. C'était une honte, elle le cachait, on le voyait bien ; elle se cachait sans se cacher, elle laissait des signes derrière elle...

— Une copine m'a conseillé d'aller faire de la thérapie de famille... puis j'ai trouvé qu'au bout de peu de temps on avait pas mal avancé, et puis ça n'allait plus très bien entre nous, ils ont commencé de creuser au niveau de notre famille.

— Les opérateurs sociaux de l'Antenne m'ont aidée ; les responsables ont dit à mon père un jour, maintenant vous la laissez faire ce qu'elle veut, vous arrêtez de la surveiller, vous la laissez faire sa vie... J'ai beaucoup apprécié qu'ils disent ça, C'est aussi eux qui m'ont amenée à l'hôpital pour la désintoxication, et qui sont venus me rechercher... ils savaient très bien que c'était à cause de mes parents que je me droguais, eux ils me comprennent...

Mais il y a aussi les apatrides, les êtres de nulle part, accrochés à leur solitude, les mal nés, les mal aimés, ceux qui semblent vivre en dedans d'eux parce que le dehors est verrouillé, parce que les autres sont des illusions qui d'ailleurs souhaitent l'être. Des faux-amis, des familiers en réserve et réservés, des parents à distance, des profs en instance de répudiation. Personne à qui s'accrocher. A imiter. Qu'une vie sous influence du grand vide.

— *En-dehors du noyau dont je vous ai déjà parlé, du côté de mon père, sa maman habite ici, avec qui Aline a très peu de contacts, elle a des tantes, elle a des oncles, mais aussi des gens fermés, un peu comme elle, qui n'arrivent pas à se parler vraiment. Autrement Aline, elle n'a personne, personne d'adulte ou de référence chez qui elle aime aller.*

— *Pour l'école déjà, les profs. Parce que moi ce qui m'éloignait surtout de l'école, c'était de voir la tête des profs et de les entendre gueuler à longueur de journée. Je déprimais déjà comme ça assez toute la journée, si on entendait encore les profs gueuler. Je préférais rester peinard à la maison, seul, surtout qu'il y avait des profs qui nous parlaient de tout autre chose que ce qu'ils devaient.*

— *Les grands-parents ont joué un rôle négatif parce qu'ils l'ont trop gâtée, mon mari aussi. D'ailleurs ma belle-mère culpabilise mon mari parce qu'elle dit qu'il est trop autoritaire...*

— *Je pense à la maîtresse d'école enfantine ; quand Alain avait quatre ans, il aimait pas aller à l'école, sa maîtresse ne l'aimait pas, et lui non plus...*

Enfin, il y a ceux que l'on aime, avec qui l'on pactise, parce qu'on est de la même terre, et de la même graine. L'ami ou l'amie, des bons copains, des parents, une mère, un frère, de sang, de lait...

Des êtres solidaires ou complices, à n'en plus pouvoir. Parfois à la vie, à la mort. Du moins le dit-on quand parlent les émotions. On signe pour l'éternité quand le temps est encombrant. Mais passe le temps... .

— *Oui j'ai eu des influences. Avec une de mes meilleures amies que j'avais à l'école on allait tous les soirs, toutes les nuits, de neuf heures du soir jusqu'à quatre heures du matin à la discothèque, alors que le lendemain on allait à l'école, c'est aussi pour ça que j'allais pas à l'école parce que j'étais crevée. C'est d'ailleurs avec elle que j'ai fumé mon premier joint. Je l'ai remarqué plus tard qu'elle était mauvaise, cette influence ; ma mère elle me l'a dit et répété, mais enfin ce qu'elle dit... Bon moi je me rendais pas compte de tout cela, tout le monde se rendait compte sauf moi ; quand je m'en suis rendu compte c'était déjà*

trop tard. Au niveau positif, il y a eu surtout le soutien de mon frère et de ma mère, qui auraient pu m'aider à m'en sortir, mais moi avec mon caractère, je voulais rester comme j'étais, je m'en fichais totalement de ce que ma mère et de ce que mon frère disaient...

— Vers quatorze ans il a rencontré une fille, je crois que pour lui ça a été très important, il l'a mal vécu et j'ai su seulement à Boujean qu'il avait eu des rapports, mais il était pas préparé, ça a été un choc pour lui.

— Par la suite Alain a toujours eu des amis qui étaient pas en ordre ; il a un seul ami qui est sérieux et heureusement c'est le seul avec qui il a gardé contact.

impasses et issues

Certains ont tout tenté, ou rien du tout, au point de ne plus croire, de sombrer en résignation, de se *chroniciser* dans l'échec, dans l'attente du suivant. Ou pour le moins de douter de l'existence même de solutions. Ils butent contre les limites de l'impasse. N'ont plus idée de s'en retourner. Jusqu'à se retrouver un jour à Boujean...

— Au décès de mon amie, là il n'y avait pas de solution. Aucune... L'autre échec, le problème à l'école, je crois qu'il n'y a pas eu de solution, je crois que le problème vient de moi.

— Je ne réfléchis pas beaucoup, s'il m'arrive quelque chose je me dis bien demain il m'arrivera autre chose, je ferai autrement ; en tout cas sur les échecs je n'ai rien fait pour que ça aille mieux.

Quelques-uns plient bagage, s'inscrivent une fois pour toutes dans l'exclusion, mendient le stigmate en espérant la compassion, s'accrochent à ce fond qu'ils ont touché.

— Autre chose, oui je voulais aller en prison ; oui j'avais envie de prison et j'ai toujours envie ; j'aimerais une simulation d'être dans la merde, mais vraiment dans la merde. Ça me fait chier de faire exprès des conneries pour voir juste ce que c'est, alors j'aimerais une simulation d'être en prison, je sais pas pendant vingt jours déjà, voir vraiment si c'est du pain sec et de la flotte, si on se fait chier toute la journée, ou à la rigueur on se trouve trois copains... oui la prison, j'aimerais bien vivre ça, un certain temps ou alors de vraiment simuler de la merde mais que j'en bave, peut-être comme ça, à la rigueur, je m'enfonce petit à petit, et quand j'y serai, je m'en rendrai plus compte...

En sortir, s'en sortir : quels que soient les sinuosités de l'échec, la volonté de trouver une issue, de détourner le revers, de

refuser l'impasse, et surtout d'éviter le naufrage est présente, presque lancinante, forte parfois comme une obsession. Trouver cette clé qui débloque le présent. Le fatalisme est rarement au rendez-vous de ceux qui croient au dénouement. Des solutions sont tracées, sont demandées. L'échec se dépasse, pour autant qu'il soit reconnu.

— *Je ne les ai pas trouvées tout de suite, les solutions ; maintenant j'ai trouvé des ressources pour les dépasser, pour vivre avec. Bon je suis divorcée, mais c'est pas pour cela que je suis en échec... je vis quand même comme tout le monde, avec une difficulté qui est dépassée...*

— *Je voulais simplement avoir des indications par des personnes du métier, c'est pour ça qu'on est allé à Boujean.*

La recherche d'une issue passe le plus souvent par l'intervention d'un tiers. Un tiers familial, ou alors de métier, intervenant in vivo, et quand rien n'aboutit, reste l'*institution*, in vitro.

— *Pour l'éducation de mes fils, j'ai fait des erreurs, et peut-être que maintenant je le paie chèrement... c'est pour ça que j'ai cherché des aides comme Boujean.*

— *Je pense qu'avec un peu de bonne volonté, avec une aide extérieure on aurait pu se débrouiller...*

— *J'ai parlé de son problème à son psychologue, je lui ai dit bon il faut trouver une solution, il faut lui trouver une activité, c'est lui qui a trouvé Boujean. J'ignorais tout de l'existence de ce foyer, et c'est lui qui a pris contact avec M. Heughebaert, c'est comme ça que ça s'est emmanché. Il ne voulait pas y aller au début, il était d'abord très réticent ; le premier jour quand j'ai été pour l'amener j'avais l'impression d'amener un bœuf à l'abattoir mais après il s'y est assez bien plu, il s'y est adapté.*

On s'y rend souvent résolu, parfois vaincu, de temps à autre libéré, mais jamais de gaieté de cœur. Il est délicat de convenir qu'on nécessite appui, et de se soumettre au regard de l'autre. Et à son empathie... D'accorder sa confiance.

— *C'était très très dur pour moi d'accepter des bras autour de moi. J'avais des bras tendus autour de moi et c'était dur pour moi d'aller dans ces bras, parce que j'avais moi tendu mes bras pendant sept ans aux autres, et ça je l'ai refusé pendant longtemps, puis j'ai craqué un jour, et j'ai vu que quelqu'un vous tende les bras fait autant de bien que tendre les bras à quelqu'un... et cela je l'ai compris parce qu'on m'a*

obligée d'être là, on m'a jetée dans la piscine. Vous savez, comme on dit, je ne sais pas nager, c'est bien ça, c'est l'expression... si on m'avait pas poussée, j'aurais jamais sauté... c'est Boujean qui m'a appris, qui m'a fait sortir de la piscine.

Mais parfois, la conscience est aiguë de ces solutions intérieures, personnelles, à découvrir et à ériger en solitaire. Trouver en soi l'énergie de se surpasser. Ne serait-ce, encore une fois, que pour crier les torts de l'autre.

— J'ai commencé à me droguer à seize ans ; mais avant ça j'avais déjà fait une anorexie à treize ans, je ne voulais plus manger et je ne voulais plus voir personne. Alors mes parents ont essayé plein de choses, entre autres ils me donnaient un tas de punitions... ils m'ont isolée dans une chambre d'hôpital et je ne pouvais rien faire... je m'en suis sortie parce que après quatre à cinq mois j'en avais marre de rester dans cet hôpital, tout le monde me disait que j'étais très moche, toute maigre et moi plus j'étais maigre plus je me trouvais belle... et après, toute seule j'ai décidée de recommencer à manger, j'ai commencé à manger, je faisais le contraire, puis ça a été mieux parce que c'est moi qui l'ai décidé, et c'est pour ça que pour moi, c'est une réussite parce que je m'en suis sortie toute seule...

Encore faut-il prendre le temps de la solution, de sa composition ; bien la penser, bien la peser. Encore faut-il savoir que le temps perdu est souvent un gain de temps. La précipitation est mauvaise conseillère. L'urgence est improbable quand l'échec est déjà âgé de plusieurs années.

— On ne prend plus de temps aujourd'hui pour réfléchir à ces choses comme ça, puis on veut les résoudre tout de suite et puis ce sont des choses qui ne se résolvent pas tout de suite, il faut du temps. C'est un champ qui se laboure lentement... Finalement c'est le hasard qui a fait qu'on a connu et qu'on s'est adressé à Boujean.

Au fond, pourquoi avoir préféré Boujean ? Comment, par qui cette issue a-t-elle été suggérée ? Le choix existe-t-il quand on ne voit plus de dénouement possible ? L'institution est-elle mythifiée, ou est-ce simplement le pas de la dernière chance ?

— C'est le juge qui m'a envoyé ici à Boujean...

— Le foyer de Boujean était donc la seule proposition qui était faite, qui était possible. Après l'avoir visité, ça m'a intéressé parce que c'était tout de même un tout autre style de vie que j'avais eu avant...

— *Le foyer de Boujean c'était en fait la meilleure solution ; c'est la meilleure chose qui ait pu m'arriver à ce moment-là.*

— *Ce qui peut sauver mon gosse, c'est ce qui compte le plus pour moi...*

— *C'est l'assistant social qui a dit que c'est un centre qui avait des très bons résultats avec les jeunes...*

— *C'est mes parents qui ont choisi, comme toujours. C'est après une cure de désintoxication que je suis allé à Boujean, j'avais fait déjà plusieurs cures, et j'étais toujours retombée là-dedans, et c'est comme ça que je suis allée à Boujean.*

— *C'est à travers ma sœur qui était éducatrice et qui habitait à Mulhouse, et qui avait téléphoné à un centre où on lui a dit qu'ils avaient assisté à une conférence où M. Heughebaert avait tellement bien parlé que voilà, elle m'a proposé de m'adresser à lui. Puis c'est comme ça que j'ai pris contact avec M. Heughebaert qui m'a dit que OK ils allaient la prendre...*

— *C'est les gens de l'antenne, de l'antenne Icaro... Deux opérateurs sociaux sont venus avec nous à Bienne... C'est ces opérateurs-là qui nous ont proposé d'aller à Boujean ; ils nous ont bien expliqué ce qu'on allait faire, et on a décidé d'y aller ; c'était dans un moment de crise où ça n'allait plus du tout...*

Ou alors si l'on n'a pas choisi Boujean, on peint les raisons qui ont poussé d'autres à le suggérer. On tente d'imaginer les intentions, les espoirs, les illusions de ces tiers attentifs.

— *Je pense qu'ils ont choisi Boujean parce qu'on y faisait des travaux sur soi-même... voilà j'ai atterri à Boujean, bien loin de tout le monde... je sais pas, c'était peut-être pour m'éloigner un peu de la ville. J'ai séjourné six mois à Boujean... Je m'y plaisais beaucoup à Boujean*

— *C'est la directrice, plus précisément, qui a proposé Boujean à mon tuteur, et mon tuteur a été d'accord. Mon tuteur je peux dire que ça fait huit ans que je suis avec, on se connaît bien, on se tutoie, ça fait très longtemps que je suis suivie par lui... c'est vrai qu'il se fait beaucoup de soucis pour moi, alors quand il doit prendre une décision, il me demande toujours mon avis, il me dit toujours est-ce que tu es d'accord de faire ça, mais là il ne pouvait pas se permettre de me le dire, c'est vrai j'étais vraiment en train de me casser la gueule, c'est vrai j'étais paumée, alors on m'a envoyée là-bas, c'est vrai j'avais pas le choix.*

— *C'est l'assistante sociale qui m'a conseillé ; elle m'avait dit que je devais aller en communauté, mais avant d'aller en communauté c'était que j'aille à Boujean, aussi pour me séparer de mes parents. Moi j'étais pas tellement d'accord parce que je crois pas que ces choses peuvent m'aider, mais pour trois jours j'ai été d'accord.*

Boujean dans ses bagages

Boujean est un segment d'existence, il laisse des traces, qu'on le veuille ou non. Celui qui y fait passage, en ébauche de solution, faisant en lui le croquis d'un avenir différent, celui-là emporte quelque chose dans ses bagages. Il s'en souvient, convient d'un apport, ou au contraire cherche à oublier. Le bagage parfois est reconnu, parfois dénié. Des empreintes toujours subsistent, bonnes ou mauvaises. Le plus souvent bonnes.

— *Boujean lui a servi de lui permettre de s'ouvrir, de voir d'autres gens, de voir d'autres jeunes qui avaient d'autres problèmes ; c'est la première fois qu'il a retrouvé un peu sa famille rassemblée autour de lui, parce qu'on n'avait plus jamais pu discuter, depuis qu'on s'était séparé, on n'avait plus jamais rediscuté une fois du problème.*

— *Surtout ça lui a fait refaire des choses artistiques. J'ai trouvé que de ce côté-là ça été positif pour nous. Le fait qu'il puisse se revaloriser face à nous, du fait qu'il avait arrêté son apprentissage, c'était difficile pour lui, il a été renvoyé de plusieurs places, Noël il avait fait des sculptures incroyables, il criait au secours ; bon je me disais en voyant cela mais qu'est-ce qu'il a vécu ce gosse au cours de ces dernières années. Je suis rentrée de Bienne quand même un peu retournée ; et puis ce qu'il nous a dit là-bas, il nous a foutu quelques trucs à la tête... mais de voir les sculptures qu'il avait faites c'était quand même impressionnant, c'était émouvant.*

— *Ce que m'a apporté Boujean, ce qui m'a aidé, c'est parler à ces personnes, et puis autre chose, quand je suis arrivé en Suisse, j'avais peur d'aller dans les bars, ou d'aller dans les magasins, ou d'aller acheter quelque chose, et depuis que je suis allé là, à force de parler, de beaucoup parler, maintenant je sors, je vais dans les discos, j'y vais...*

Le bagage, parfois, c'est de ne plus avoir de fardeau. Ne plus être enfermé, ne plus être assisté. Devenir libre, c'est-à-dire faire un choix libre et conscient, en toute maturité, de ses propres dépendances.

— *Le foyer, ça m'a permis de construire ma vie, de sortir ensuite du foyer de Boujean comme externe, puisque je savais depuis le début que c'était possible, alors ça c'était mon premier but, d'être externe, et ensuite d'être totalement libéré du foyer et des assistants sociaux. Ce but-là est bientôt réussi... donc ce passage à Boujean m'a permis de me détacher de mes parents, d'aller commencer moi-même quelque chose : la vie.*

— *Bon à Boujean ils ont aidé beaucoup François parce qu'ils ont beaucoup parlé, ils lui ont dit qu'il devait se débrouiller seul, aller au cinéma seul, voir des copains seul, ça, ça l'a aidé parce que ça l'a fait sortir de lui-même.*

Quand le souvenir réveille une blessure, quand il provoque un remue-ménage, on préfère parfois le réduire dans un placard, ou le mettre hors d'atteinte. Se mettre hors d'atteinte. Ranger ces moments qui ont remis en question, les mettre hors de portée, hors tension, parce qu'ils encombrant ou court-circuitent. Ou encore excusent les obscurités que l'on entretient.

— *Alors tous les machins qu'il a faits à Boujean, je les ai cachés, sur l'armoire, je veux plus les voir, parce que ça rappelle trop de choses.*

— *A Boujean, il a fait une marionnette... quand je vois ça, je l'ai mise dans l'armoire, ça me fait mal parce que lui dit je suis une marionnette, il pense ça, je suis une marionnette, à Jumbo je suis une marionnette, dans le fond c'est vrai, il a raison...*

— *Honnêtement je me pose parfois la question de ce qu'il a retiré à Boujean. Des fois j'ai l'impression qu'il n'en n'a pas retiré grand-chose, c'est une impression, car il ne s'exprime pas volontiers. De lui-même il n'en parle pas volontiers. Il dit toujours, ah, j'ai dit des choses au psychologue que je dirai jamais à personne ; je ne sais pas ce qu'il en a retiré. Noël a comme une espèce de pudeur, de peur, de retenue à parler de lui-même. Regarder comme il est, de se pencher sur lui-même ; il me dit des fois tu ne me connais pas. Jusqu'à un certain point c'est vrai ; il y a des choses chez lui que je n'arrive pas à comprendre. Il y a des grands volumes obscurs, et Boujean justement ça fait partie de cette obscurité, je ne sais pas ce qu'il en a retiré, je me demande même si ça été positif son séjour là-bas. Enfin positif dans le sens où ça lui aurait permis de sortir de ses situations d'échecs. Pour moi après Boujean je pense que j'ai plus dialogué qu'avant ; avant, les rapports étaient beaucoup plus tendus du fait qu'il ne travaillait pas, qu'il ne faisait aucun effort pour trouver du travail. Après Boujean j'ai peut-être mieux compris comment il fonctionnait ; depuis je discute, on parle, il me parle. Il me parle plus qu'il ne me parlait avant. De ce côté, il y a eu un progrès.*

Reste qu'il a fallu s'exprimer, se dire, s'entendre dire. Il n'y a pas d'innocence dans des supports d'expression proposés qui invitent à la projection. Qui sont conçus pour cela. D'ailleurs, même si on y résiste, la diversité est telle qu'on finit bien par y succomber. On en vient plus tard à reconnaître la richesse d'une entreprise parfois douloureuse.

A admettre cet acquis irremplaçable du travail sur soi, en soi. Et surtout pour soi !

— *Est-ce qu'il y a eu un déclic, peut-être que si, il a dû amener des photos quand il était petit, il a dû faire un travail même avant sa naissance, il a fait des trucs bien...*

— *Je n'ai pas forcément retiré des bonnes choses, de Boujean ; comme j'avais dit tout à l'heure à propos des stupéfiants, la mort de mon amie, ce qui m'a beaucoup bouleversée ; le côté positif c'est d'avoir pu travailler sur moi, de voir ce que ça donnait en fait de travailler sur soi-même. Les résultats n'étaient pas forcément bons non plus mais je suis fière de ce que j'ai fait moi.*

Revenir en soi, au seuil de l'existence. De la conception. Se démener aux sources de l'être et du paraître, pour revisiter sa propre histoire. Se retourner sur soi, comprendre comment s'est construite la pensée. Entrer de plain pied dans l'émotion originelle.

— *Essayer de reconnaître les sons qu'on a entendus dans le ventre de sa mère... bon ils m'ont renvoyé ma cassette, et je l'entends, je l'écoute de temps en temps et je pense de plus en plus, c'est peut-être ça que j'ai vraiment entendu dans le ventre de ma mère, et ça m'a quand même fait un peu réfléchir...*

— *Pour moi Boujean, ça sert à travailler sur soi, c'est pas seulement travailler sur sa vie mais c'est aussi travailler sur sa tête, sur ce qui se passe. Ils nous forcent à refaire notre parcours familial, à comprendre ce qui s'est passé, pourquoi ça s'est passé comme ça et pas autrement... ils nous apprennent à nous connaître, à savoir que c'est comme ça, et pas autrement et qu'il ne faut pas en faire une maladie, savoir qui on est...*

— *Si je dois répondre qu'est-ce que Boujean a permis à Didier, il lui a permis de pleurer, c'est déjà beaucoup...*

— *Ça m'a quand même permis de retracer l'histoire de ma vie, et ça c'était très utile, ça permet de faire le point et de repartir... ça ma permis de débloquer des choses avec ma mère... Boujean, ça m'a quand même servi, ça a permis de combler des trous dans ma vie, et si j'y étais pas allé, je pense que j'aurais regretté... je reconnais que psychologiquement, je me sens mieux maintenant...*

Mais l'espace d'expression est là d'abord pour redonner confiance, pour remettre en relation ce qui a été interrompu, briser le silence. Apprendre à dire vrai. Boujean sert à ce que l'on s'interroge ; parfois peut-être avec trop d'insistance, au point que certains se sentent dépossédés.

— Boujean m'a servi en créativité, en confiance en moi-même, ça m'a rassuré, de savoir que j'étais capable de faire des trucs, j'ai pu faire pas mal de choses là-bas... Boujean m'a apporté de l'écoute aussi, j'ai pu beaucoup plus parler en étant écouté, en étant suivi, j'ai découvert mon père, j'ai osé le découvrir par l'intermédiaire de ce foyer. Je suis hyper satisfait de ce foyer...

— Boujean m'a donné l'occasion de parler avec mes parents sur place, de parler différemment...

— Alors vraiment dans ce foyer j'ai repris le goût à vivre et alors quand je suis sorti de là-dedans il n'y avait plus personne, j'étais assez perdu quand je suis sorti du foyer ; vide aussi, j'avais tout dit, tout dit mes petits trucs, trop dit je dirais, je n'avais même plus rien à dire à moi-même, j'avais déjà tout dit aux autres, ça m'a fait du bien à moi et aux autres aussi, mais quand même je n'avais plus rien à moi... Je pense que j'ai trop donné...

— J'ai pas énormément de trucs que je garde, mais un très bon souvenir de vérité ; c'est peut-être les quatre seuls mois de ma vie où j'ai pas menti.

Restent des gens qui s'installent, en dépit de toute tentative, dans le sentiment de l'irréparable, de l'irréversibilité de l'échec, des gens pour qui un travail de plus longue haleine consisterait à briser ces résistances qui interdisent toute idée de réussite, à apprendre à dénoncer en soi les relents paralysants de prédéterminisme.

— Pour nous, ça a été un échec, surtout pour mon mari... peut-être que pour lui ça a quand même aidé un petit peu dans la relation avec sa fille, parce que lui il est complètement bloqué, il ne parle jamais, c'est la même chose que dans sa famille, ils sont tous bloqués... Le travail à Boujean n'a pas changé grand-chose...

— Je pense que ce séjour n'a rien amené à Wanda ni positif ni négatif, rien, ça n'a en tout cas pas été une aide, au contraire je suis presque à mettre la faute à Boujean pour là où elle en est maintenant, parce qu'on aurait peut-être pu la rattraper. On se met entre les mains des spécialistes, on attend quand même du positif ou une évolution, si petite qu'elle soit, mais là-bas ça s'est dégradé...

Et Boujean contribue à dévier les fatalités, pour autant qu'on l'y accompagne.

Boujean qui rit... et Boujean qui pleure

A la même enseigne que la création, Boujean ne peut laisser indifférent. La tiédeur est malvenue là où s'institue la provocation. L'alternative est l'amour ou la haine, l'empathie ou l'aversion. Boujean rit quand celui qui y passe dit avoir avancé, ne serait-ce que d'un pas, vers un flot qui apaise, vers un peu plus de chaleur, un peu plus d'échange, de solidarité, un peu moins de violence. Quand celui qui y passe parvient à entrevoir un futur. Et Boujean pleure quand il passe à côté de celui qui y transite, parce qu'un lien même ténu n'a pas été possible, que l'on a su se regarder, que l'on s'est perdu avant même d'avoir commencé. Dans tous les cas, Boujean bouscule, force à se rapporter. Cela, le plus souvent, est salutaire. A moins que...

— *J'ai beaucoup souffert à Boujean, parce que Boujean m'a remis les yeux en face des trous. Ça m'a donné une baffe ; le cadre de Boujean m'a fait rentrer dans mon passé, m'a fait savoir qui j'étais réellement, ça m'a amenée à essayer de comprendre.*

— *Ce que je n'ai pas aimé à Boujean, c'est qu'ils ne savent pas freiner les gens. J'ai trop parlé quand même, je n'avais plus rien à dire à la fin.*

— *Boujean m'a permis de rencontrer des gens fantastiques, d'une autre culture et puis Bienne, enfin je parle des gens de Bienne, j'ai connu des gens qui m'ont appris d'autres choses, et j'ai appris d'autres choses, on a fait comme un échange si vous voulez.*

— *J'ai beaucoup apprécié l'atelier audiovisuel, de pouvoir faire des films, des chansons play-back, j'ai beaucoup apprécié. L'atelier est bien équipé... J'ai aimé aussi l'atelier poterie, on faisait de jolies formes à la main ; dans l'atelier bois, j'ai pu faire des objets qui me plaisaient, par contre il y a eu des situations avec d'autres jeunes qui m'ont beaucoup gêné, surtout avec les jeunes qui se droguaient.*

— *J'ai beaucoup apprécié la cordialité des opérateurs et des directeurs et je ne peux rien dire de négatif ; ça a été très dur de travailler là-bas, mais je pense que c'était le moment de le faire et en plus ça m'a convaincu de me soigner moi-même, et c'est après que j'ai commencé une psychothérapie personnelle.*

Reste que le temps est court pour se mettre en marche, pour amorcer un changement de direction, pour prendre le temps de comprendre. Les ressources ne sont pas toujours présentes, qui invitent à poursuivre l'entreprise. Le temps est court pour oser donner sens profond aux banalités apparentes.

— *Les choses qu'il a dites on les a pas exploitées jusqu'au bout. Noël aurait peut-être pu faire un tour sur lui-même qu'il n'a peut-être pas fait du fait que les choses n'ont pas été poussées jusqu'au bout. Je crois que c'est dû au manque de temps...*

— *Ces activités ont été pour moi un passe-temps plus qu'autre chose, ces activités ne m'ont rien amené quant à mes connaissances personnelles et quant à mes rapports avec ma famille.*

Trois mois au moins sont sans repos, sans le temps de lever le pied, de décompresser, à se laisser visiter jusqu'à n'en plus vouloir, parfois, dans ces recoins où précisément l'on aime à se retirer. A savoir qu'ils sont plusieurs à analyser, à discuter, à interpréter. Trois mois poussés à se livrer, à trahir, du moins le croit-on, secrets intimes et secrets familiaux. A découvrir que l'on est plusieurs acteurs sur la scène de l'échec. A jouer ensemble et à se faire la réplique.

— *Autre chose m'a gênée à Boujean, j'ai eu aussi une période où j'étais dépressive, justement par rapport à mes échecs, j'avais aussi besoin de reprendre des forces et à Boujean, on nous impose de les reprendre chaque week-end et disons que moi je n'avais que le week-end pour me reposer ; on ne me demande pas mon avis. Je dis qu'ils ont plus tendance à se concentrer sur les enfants.. que sur les parents.*

— *Des fois je ne voyais pas très bien à quoi ils voulaient en arriver et puis moi dans la situation qui était alors actuelle avec mon mari j'avais pas tellement envie de déballer parce qu'ils nous ont effectivement poussés à parler de nos histoires de couple... Ils nous ont peut-être forcés à faire certaines choses, qu'on n'aurait jamais dites autrement, qu'on ne dira plus jamais. Par exemple, il fallait représenter chaque membre de la famille, en fait mon mari il a vraiment essayé de régler ses comptes dans ce jeu-là, jeu d'échecs, où il me voyait, où il voyait ses enfants. Pour moi ça avait l'air d'un règlement de comptes, et ça me dérangeait.*

— *Ce qui n'allait plus, c'est que si on parlait à l'éduc, tu pouvais être certain que celui-là le transmettait aux autres éducateurs ; ça je ne comprenais pas...*

— *Je pense que ça peut être intéressant de faire une approche de la famille et pas seulement de la personne, donc avec nous c'était pas facile, ça peut être très important et très positif, parce que effectivement quand une personne est mal dans sa peau, ce n'est pas que son mal à elle, il y a tout l'entourage.*

— *Je trouve que la participation avec les jeunes est bonne mais avec les parents, il y avait des choses qui étaient pas faciles à accepter. Il y avait des ateliers qui étaient intéressants, mais après j'ai pas aimé du tout comment les choses ont tourné, comment on a utilisé ce qu'on a fait. J'ai surtout pas aimé la première fois où j'ai été faire les travaux, ce*

qu'on nous a dit sur nos travaux. Je m'attendais pas du tout à ce qu'on me parle comme ça, et j'avais de la peine à accepter...

Le style aussi apostrophe. Et laisse découvrir que plus nombreux sont ceux qui revendiquent l'autorité que ceux qui encouragent une non-directivité bien maîtrisée. Plus nombreux sont ceux qui redoutent la liberté que ceux qui dénoncent la répression. La confusion est vite faite entre l'ordre de la responsabilisation et les désordres du laisser-faire.

— *Le psychologue m'avait dit : si après Boujean il n'y a pas de résultats, il y a une autre maison ; là c'est beaucoup plus strict, ils les prennent en charge. Bon puis voilà il est sorti de Boujean ; moi ce que je reprocherais à Boujean, on n'est pas allé jusqu'au bout de la démarche... Il y a beaucoup d'idées, mais on ne pousse pas ses idées jusqu'au bout.*

— *Il y avait une atmosphère assez cool, il aime bien une atmosphère assez cool, pas très bien organisée, il pouvait travailler comme il voulait, au rythme qu'il voulait. Ils sont quand même pris en charge, un peu entourés. Ça lui a bien convenu, finalement ce séjour à Boujean il s'y est plu.*

— *Il ne faudrait pas laisser sortir les jeunes comme ça, leur laisser cette liberté parce que du coup ils vont se piquer de nouveau. Ce qu'on a fait, nous ça nous a plu mais c'est cette liberté qui a provoqué l'échec.*

— *Si quelque chose m'a déplu ; il y a quelque chose qui m'a frappé c'est quand Noël s'est battu avec ses camarades, et là ils les ont laissés se battre... et Noël qui est bon, assez baraqué, mais il a aussi peur et il se donne pas complètement dans ce domaine-là, il s'est fait tabasser. Il avait un œil comme ça, une blessure au coin de la bouche, ah c'était pas mortel mais enfin il s'est laissé tabasser par l'autre, ils ne sont pas intervenus pour les séparer, ça j'ai trouvé un peu drôle, mais c'est un détail...*

Beaucoup se retrouvent riches d'une expérience originale. Être conjoints dans le dépassement de l'échec. Plus forts d'avoir été écoutés. D'avoir croisé l'élégance de comportements disponibles. Puis repartir porteurs d'une reconnaissance et d'une identité esquissée.

— *Pour moi là-bas c'était le paradis, c'était comme une purification ; une maison rose dans un merdier. On rentrait là-dedans et on disait ça va, vous avez passé un bon week-end, demain vous êtes avec monsieur tel et tel, tout le monde qui s'occupe de vous gentil joli... là-bas on pouvait être le roi des crasseux, on avait tout autant que les autres...*

— Ça m'a plu, ça m'a plu de travailler en groupes avec des jeunes de mon âge, ça m'a plu de rencontrer d'autres personnes qui étaient dans la merde et qui voulaient s'en sortir.

— J'ai aussi appris qu'il y avait d'autres problèmes, puis je n'avais pas que mes problèmes, j'ai appris à gérer et à savoir les problèmes des autres. J'ai connu une fille quand j'étais à Boujean, elle se shootait, elle avait des problèmes, elle est venue souvent vers moi pour se confier, j'avais le feeling avec elle, vous savez il faut que je vous raconte, un soir on devait monter à dix heures trente dans les chambres, et d'entendre frapper à sa porte et trouver derrière une fille qui a choisi votre porte pour vous parler, vous ne pouvez pas savoir pourquoi, mais elle vous a choisie, pour vous raconter ses problèmes, je trouve ça super et ça m'a pas descendu, ça m'a pas fait tomber le moral, au contraire ça m'a donné une envie de m'en sortir, ça m'a donné du punch, de voir tous ces gens enfoncés dans la boue ça m'a donné au contraire l'envie de m'en sortir. Si on ne soigne pas la blessure à temps, on sait qu'elle s'infectera.

— J'en suis revenue différente, différente de celle qui était partie. Les filles ici on eu de la peine à me retrouver, elles ont eu du mal à m'accepter, c'est là qu'elles se sont trompées, parce que avant je n'étais pas moi, quand je suis rentrée j'étais moi, c'est là que le changement s'est senti, je n'étais plus la même, j'avais une autre vision des choses, j'avais autre chose dans la tête, j'avais compris plus de choses, j'avais plus de lumière dans mes yeux... Depuis Boujean j'ai envie de me battre, avant Boujean je me foutais de tout, de ce qui pouvait m'arriver. Si vous voulez j'avais mon problème sur mes épaules, j'avais comme un gros sac plein de cailloux sur le dos, et c'est lourd, Boujean m'a permis de prendre ce sac, de le poser par terre, de regarder ce qu'il y avait dedans et d'essayer de ne pas se contenter de le porter sur soi, sans savoir ce qu'il y a dedans. D'ailleurs je suis repartie de là-bas, j'avais les larmes aux yeux de joie.

Boujean amendé

“Si vous aviez tout pouvoir, que feriez-vous de Boujean, que changeriez-vous qui vous convienne davantage ?” avon-nous suggéré. Autoriser la formulation d'amendements est une façon de permettre une critique toute en élégance, puisqu'elle vient justifier une innovation. C'est aussi dire en oblique les difficultés rencontrées. La question sort peut-être du cadre, mais un discours en marge peut vivifier la page, comme à l'inverse un discours bien mis en page accueille mieux la marge.

D'abord, l'on songe à l'espace, à son implantation, à ce qu'il en émane. Et à sa finalité. On le veut plus grand, qui profite

à un plus grand nombre. On le souhaite plus petit, plus intimiste encore. On rêve d'architecture, un peu pour avoir là ce qu'on ne peut avoir ailleurs. On regrette son enracinement en zone urbaine. C'est ainsi que l'on témoigne que Boujean a été un peu sa propre maison, une saison durant.

— *Moi j'aimerais qu'on agrandisse pour pouvoir accueillir plus de jeunes, parce que je trouve que les jeunes peuvent se retrouver eux-mêmes là-bas, mais en gardant toujours la structure d'une famille.*

— *Je crois que je ferais déjà des changements d'architecture extérieure, bon ça c'est des fantasmes à moi, je ferais une piscine derrière avec un mur de grains, des choses comme ça...*

— *Je changerais de place la maison, c'est ça le grave problème de Boujean, c'est la ville...*

Encore une fois on insiste sur le temps trop court, autant pour le goût d'inachevé qui en résulte, et la crainte conséquente de réitérer l'échec, que pour l'inconfort de ce sentiment de hâte à se découvrir, à se mettre à l'ouvrage sans préparation. Certains réalisent l'importance d'un passage éphémère, là où d'autres eussent souhaités une relâche.

— *Quant à ce qu'il faudrait changer. Bon c'est temporaire, c'est une petite période, et puis s'il y a quelqu'un qui s'occupe vraiment du jeune ça doit peut-être continuer à bien aller, mais sinon, il peut retourner dans sa soupe. Je trouve le séjour assez court...*

— *Si Boujean m'avait accordé à moi peut-être plus de temps pour comprendre Noël, les choses iraient peut-être un peu différemment maintenant. Mais c'est vraiment une hypothèse.*

— *Je me suis pas expliqué tout de suite le temps court qu'ils passent là-bas... parce qu'avant d'aller à Boujean je pensais que ça serait quand même plus long le séjour là-bas ; que la prise en charge psychologique serait beaucoup plus grande. Mais ça n'était pas ça, Boujean en fait c'est un passage pour se retrouver un peu soi-même, pour éviter la fuite, parce que ces jeunes qui zonent, finalement, ils ne sont jamais seuls avec eux-mêmes.*

— *Mieux accueillir les personnes, pas les mettre comme ça froidement devant une feuille de papier, ça veut pas dire qu'il faut les mater, mais avoir cinq minutes pour les chauffer... avoir le temps d'aller dans les lieux, s'habituer aux lieux...vous devenez quelqu'un, vous existez... Il faudrait une préparation avant pour savoir ce qu'on va faire et se préparer.*

On rediscute non pas le style, mais les styles de Boujean. On peine parfois à se situer parmi les exigences, à faire cohabiter liberté et protection, confiance et maternage. L'explication semble manquer là où flirtent les contraires.

— *Il y a ces deux côtés au foyer de Boujean, à la fois une certaine liberté et des côtés stricts ; des fois ils sont stricts, on ne sait pas pour quoi, et il y a des autres fois où ils nous laissent décider nous.*

La frilosité se découvre d'un fil dans ce besoin à modifier précisément ce que l'on a redouté, ou que l'on a mal supporté. Solution de facilité ou aveu de dernier recours ? Ou encore l'on cherche simplement à calquer Boujean à la mesure de ses propres désirs.

— *Je changerais certains sujets d'ateliers que j'ai moins aimés ou qui m'apportent que dalle ; un de ces ateliers particulièrement c'est pas pour des adultes, c'est pour à la limite des enfants d'un foyer d'arriérés.*
— *Si j'avais tout pouvoir en tant que directeur de Boujean, je donnerais déjà des après-midi de libre pour faire ce qu'on veut sans sortir.*

Faire ce qu'on veut, sans sortir !

D'où, de qui ? Et quoi donc ? S'en sortir ?

Mais surtout rester soi-même, conserver son intégrité, ne pas être morcelé. On revendique plus d'attention bienveillante, surtout quand l'on a ce pouvoir considérable d'explorer l'autre. La provocation n'est acceptable que si elle s'accompagne d'empathie.

— *Un autre exemple, il nous faisait mettre devant le drap, je lui ai dit vous remarquez pas, on ne voit pas les pieds, moi je veux être entière, alors on a dû chercher un strapontin, pour être. C'est par des petites choses comme ça qu'on sent qu'il leur manque quelque chose, je veux dire, on ne prend pas des photos de quelqu'un quand il manque les pieds, il y a des choses comme ça auxquelles il faudrait être attentif.*
— *Je me demande, les gens qui nous font faire ça, ils devraient les faire avant eux-mêmes, ils devraient passer dans tous les ateliers pour ressentir ce qu'on ressent, se mettre à la place des personnes...*

Encore faut-il qu'un lieu de passage ne soit pas auberge espagnole. Ni maison close. Il ne le peut pas, il ne le doit pas. L'exemple souvent donné est celui du drogué qui ne peut s'en sortir dans un lieu où prime la liberté. Du moins le croit-on avec le repère de ses propres dépendances.

— *Pour des toxicomanes, Boujean ne convient pas du tout, c'est un lieu de passage, c'est pas comme une communauté. Pour ces gens-là, je pense que c'est vraiment contre-productif parce que tu peux faire toutes les thérapies que tu veux à Boujean, mais quand tu sors tu vas aller te droguer. Je pense qu'une communauté est beaucoup plus adaptée pour les toxicomanes ; pour des toxicomanes il faudrait beaucoup plus les surveiller, faire des activités tous ensemble, sortir, marcher, aller dans la nature, les faire travailler plutôt manuellement, pas avec la tête...*

Et pourquoi ne pas changer les meubles ?

Au fait, les éducateurs font-ils si vite partie des meubles ? La dérive langagière est suffisamment innocente pour qu'il faille souligner sa résonance rebelle !

— *Je changerais l'ameublement dans quelques pièces, peut-être quelques éducateurs.*

Des réponses enfin laissent sans parole ceux qui veulent, par métier, dire tout sur tout. Nostra culpa...

— *Si j'avais tout pouvoir, j'aurais pas besoin d'aller à Boujean !*

A bon entendeur, *chahut* !

traces en héritage

Garder des traces en héritage, c'est accepter d'abord le souvenir. L'entretenir. Au-delà, c'est dire les influences, les marques laissées, utiles ou pesantes. Se retrouver légataire d'une découverte de soi.

Prendre avec soi et sur soi ses origines. Partir en sachant encore ses blessures, mais les porter cicatrisées, ou en voie de l'être. Les uns reviennent parfois à Boujean, comme l'on rend visite à un aïeul, s'asseoir sur le petit banc pour souffler un peu, et se remémorer. Garder le contact, c'est aussi garder une sorte de tuteur, quelque chose qui sécurise, à quoi s'accrocher, surtout quand la sécurité n'existe nulle part ailleurs. Même si l'on se convainc de sa possible indépendance.

— *J'ai des contacts, surtout avec mon socio-réalisateur de référence, bon quand j'ai quelque chose à lui dire, je lui dis ; lui il téléphone aussi. Là j'ai reçu une lettre, dans cette lettre il m'écrit il y a des murs à franchir même si on se voit moins souvent, il a bien compris. Bon lui il m'a beaucoup aimé, mais je sais pas si on peut parler d'affection. On*

parle de plaisir à les rencontrer, mais je n'attends plus rien d'eux. Si je veux quelque chose c'est à moi à y aller.

— Bien rien maintenant, je n'ai plus rien à voir avec Boujean, j'ai une chambre à Biemme mais j'ai plus rien à voir avec Boujean mis à part que je vais manger là-bas le soir, c'est tout... J'ai un référent de toute façon. Quand j'ai besoin de demander quelque chose c'est utile mais en minorité, si c'est un besoin mineur, je pourrais me débrouiller sans ça, d'ailleurs je me débrouille toujours moi-même sans en rendre compte à Boujean.

— On a de moins en moins de contacts maintenant, mais au début je téléphonais toutes les semaines. Ils me téléphonaient pour me demander comment s'était passé le week-end, maintenant on se téléphone s'il y a quelque chose. S'il y a des problèmes...

D'autres, plus nombreux, n'y retournent plus, pour oublier, et écrire une nouvelle page, à soi. D'autres qui se sont mis en congé d'une période de dérive de souffrance, d'angoisse, ou alors tentent parfois désespérément de s'extraire de l'échec. Ou de l'esquiver. De se persuader, et convaincre qu'ils peuvent se débrouiller seuls. Parfois en se disant obligés de cet engagement qu'ils ont rencontré trois mois durant.

— Je n'ai plus de contacts avec Boujean, non rien du tout. Je suis simplement allée rechercher ses sculptures, c'est tout. Il faut dire qu'il m'a quand même fait bien du souci, avec ses histoires d'échecs... Je me mettais à sa place et je me disais ah ce qu'il doit être mal.

— J'ai de moins en moins de contacts avec le foyer ; des fois ils nous envoient des invitations, là ils nous ont invités pour voir le film Boujean, puis arrivés là-bas on a vu qu'on était les seuls.

— Non je n'ai pas gardé de contacts ; bon il y a un moment ça n'allait pas avec mon deuxième mari, j'ai voulu appeler, puis je me suis dit ça sert à rien et puis ça s'est passé, je garde ça pour moi.

— Le jeu de l'oie, oui, moi ça m'a aidée, ça a tracé toute ma vie. Mais maintenant je veux oublier tout ça, je dois être à l'avant maintenant, mes enfants aussi.

— Quand on est rentré, je leur ai écrit une petite lettre pour les remercier.

— Aujourd'hui j'essaye d'arranger les choses par moi-même, faire les choses par moi-même ; c'est vrai que ça m'a beaucoup touchée tout ça ; c'est vrai qu'il y avait pas mal de contraintes là-bas aussi... c'est vrai que je me suis beaucoup plu à Boujean, ça m'a fait de la peine de repartir.

On peut éprouver de l'amertume, de la rancune, ou la souffrance d'un échec supplémentaire. Ou encore arrive-t-il que

l'on réduit le besoin de se désaffranchir à une sorte de règlement de comptes.

— *Je n'ai plus du tout de contacts avec Boujean car j'ai encore une dent contre eux, parce que après des mois, ils viennent me réclamer des dégâts de porte, j'aurais dû réparer une porte, changer de moquette, et cela après des mois, après le constat d'entrée, le constat de sortie, c'est un peu facile. Ma réaction a été qu'ils étaient en train de rénover Boujean sur mon dos. Je n'ai plus de contacts et je m'en porte pas plus mal.*

— *Tous mes proches, toute ma famille, on espérait une amélioration avec ce séjour et puis j'ai une amie proche qui est venue avec nous et qui vous dirait la même chose ; d'ailleurs elle est d'accord avec moi quand je dis qu'ils l'ont fichue en l'air là-bas.*

Et si Boujean a été essentiel, fondateur, on le prend avec soi comme on emporte l'image d'un père ou d'une mère désirés. Et on montre la photographie avec cette fierté et cette nostalgie qui colorent les moments marquants de l'existence. Il y a parfois des bénéfiques secondaires à se balader avec Boujean inscrit sur sa carte d'identité, sous *signes particuliers* ; ou encore à exhiber son album-photo.

— *Je tiens à garder des contacts avec Boujean, je ne veux pas perdre cet endroit... j'y retournerais pas tous les jours, mais tous les mois, mais je garde encore un contact, ou le contact n'est pas encore tout à fait fini puisque je reçois actuellement des travaux que j'ai faits là-bas. J'ai vu monsieur A. il y a un mois pour la rencontre audio-visuelle à Lausanne, mon clip a été visionné, j'étais vraiment fière, j'ai dû me lever avec monsieur A. devant une petite assemblée, il y avait des gens de différents bords, il y avait des psychiatres, il y avait des gens qui avaient chacun une étiquette, des gens du journal, des gens de la télévision, et puis toutes ces grandes personnes, j'étais la plus jeune, avec mes dix-huit ans, et tout le monde m'écoutait, je trouvais ça fantastique qu'on m'écoute. Tout le monde semblait admirer le travail que j'ai fait, et pour moi cela était une réussite.*

Pour quelques-uns, un travail reste à achever, à mener à bien, concret, tangible, permettant de témoigner de l'utilité de ce passage.

— *François lui continue d'aller à Boujean, il continue à voir l'institutrice pour les leçons d'écriture et de lecture, il dit que s'il continue à Boujean, c'est pour qu'on le pousse à lire et à écrire couramment.*

Enfin, des impasses subsistent ; des rechutes, des récidives ; des chaînes institutionnelles qui semblent ne pas pouvoir être brisées. La mentalité d'assisté s'enkyste dès le moment où l'on devient impuissant à s'approprier sa destinée propre. Du moins pour un temps,

— *Ils sont revenus la trouver quand elle travaillait à l'hôtel, et comme elle allait mieux, elle était sous méthadone, ils ont dit que c'était bien, qu'elle était sur la bonne voie et après elle a rechuté... En fait c'est depuis son voyage à Zürich, elle a beaucoup changé, deux semaines après elle a fait sa cure de désintoxication, moi je voulais l'envoyer au Patriarche en France mais après avoir contacté M. B. de l'Antenna, le même qui était venu avec nous à Boujean, nous avons décidé de l'envoyer à Villa Gentila, à Lugano...*

— *Les choses ont changé, mais en pire, les problèmes sont là, ce ne sont même pas les mêmes, c'est pire qu'avant. Bon je veux pas mettre la faute seulement sur Boujean...*

Au total, un changement est admis, qui a été déclenché par le passage à Boujean. On s'est senti stimulé, poussé à bouger, à sortir de l'inertie, ou à s'extraire de la tempête. Personne ne peut être indifférent. La violence voulue des questionnements indirects appelle à la réaction, à une contre-violence si elle est nécessaire. *Est-ce que quelque chose a changé dans votre vie depuis votre passage à Boujean, avons-nous demandé.* Chacun, ou presque, en convient. Ou du moins inscrit Boujean dans le tableau plus général de l'évolution. Boujean a provoqué un mouvement. A mis en mouvement...

— *Ça a peut-être tiré une sonnette d'alarme...*

— *Oui il est quand même moins coincé que dans le temps... il me semble qu'il est quand même plus ouvert, il a plus de copains, je sais pas si c'est uniquement ça, il change aussi, il devient plus âgé... moi je trouve que maintenant avec ses petits frères, ça va bien, il est sympa. Pour moi avec lui maintenant ça va déjà beaucoup mieux... Il discute, il rigole, il est de bonne humeur, il raconte des histoires, je peux pas vraiment vous dire si c'est au moment de Boujean que ça c'est passé...*

— *J'ai l'impression que je dois chercher mon chemin mais j'ai pas encore trouvé. C'est comme si je marche sur un fil ; il y a des jours j'avance, des jours quand ça va pas je dépasse le fil, mais je reprends le fil et j'avance. J'avance toujours en avant...*

— *Tout, c'est par le foyer de Boujean que j'ai découvert ce qu'il y avait dans la vie et dans le monde. Tout a changé.*

Et une parole, laissée en héritage à Boujean, pour se rappeler, quand gagne la mélancolie de l'aidant, que l'effort consenti n'a pas été vain.

— *Oui, mais quoi, je dessine un peu tous les jours, j'écris des pensées, je bois du café, je sais pas, je garde en tous cas un merveilleux souvenir de Boujean ; j'y pense souvent dans la journée, je sais pas si ça me laisse quelque chose de concret, en tous cas ça me fait du bien à chaque fois que j'en parle, ça me purifie... oui j'ai beaucoup aimé ce foyer, j'ai beaucoup aimé le directeur, j'ai beaucoup aimé tout le monde, moi je me suis peut-être lié d'affection à ce foyer et ça c'est peut-être mauvais ? Je garde de l'assurance quoi, quelque chose à quoi s'agripper, c'est à peu près tout ce que je garde, sinon le bien d'en parler, et les trucs à en réfléchir, ce que je pourrais faire avec ma famille si toutefois j'en ai une...
J'en aurai une !*

quatrième acte : paroles de réalisateurs

Dernier acte de la *mise en scène de l'échec*, la réplique est donnée aux *socio-réalisateurs*. La pièce va s'achever. Il est temps de savoir la parole des acteurs professionnels, mise en perspective de celle des anciens utilisateurs de Boujean.

Les uns ont conté leurs trajectoires, tissé leurs légendes, livré leurs expressions et leurs représentations ; les autres s'inspirent de leurs expériences, puisent dans leurs techniques, leurs références, soumettent leurs regards.

Les protagonistes universitaires, metteurs en scène d'occasion, pour l'occasion, ont mis en rapport ces paroles, les ont triturées, les ont interrogées avec l'insistance d'un avocat du diable et cette fausse naïveté de ceux qui savent, l'air de rien, mettre le doigt là où il ne faudrait pas, pour provoquer des entretiens d'approfondissement, susciter une réflexion sans concession mais passionnée, avec l'équipe de Boujean. Echanges épistolaires, dialogues, débats en équipe sont ici regroupés autour de thématiques essentielles.

Non pas dans un ordre chronologique, mais dans le désordre des logiques ici en jeu.¹

A commencer par décanter cette nouvelle "*appellation contrôlée*" :

la *socio-réalisation*.

métier ou esquive ?

Sans doute par habitude, quand on s'introduit dans un *foyer*, on s'attend à rencontrer des éducateurs. On parle à Boujean de *socio-réalisateurs*. Nouvelle étiquette pour une même fonction, ou conception novatrice dans la *prise*, non plus en charge, mais en considération de cet autre en besoin d'appui momentané. Métier ou esquive ? Pas en avant ou pirouette ?

1. Les entretiens qui suivent sont menés par par Didier Pingeon (D. P.), Philippe Beuret (P. B.) et Mario Castiglione (M. C.), de l'*Université de Genève*. Les répondants de *Boujean* sont Serge Heughebaert, directeur (S. H.), Francis Meyer (F. M.), Nathalie Gossin (N. G.), Robert Ochoa (R. O.), Jacques Challandes (J. C.), Sandrine Nicli (S. N.), *socio-réalisateurs*, avec l'aimable concours de Richard Helbrunn (R. H.), et Pascal Martin (P. M.), *psychanalystes et intervenants extérieurs*. Les réponses collectives sont notées *Coll.*

Philippe Beuret : Qu'est-ce au fond qu'un socio-réalisateur ?

Serge Heughebaert : *"Au fond" n'est pas mal... Permettre à m'importe qui de réaliser ce qu'il vit — et donc en société — dans les deux sens réaliser : voir conceptualiser, et réaliser : agir, concrétiser.*

Francis Meyer : *C'est une personne qui met à disposition des techniques, un moment, voire un climat qui peut permettre à l'utilisateur de l'activité de se réaliser. De réaliser le film de sa vie.*

Nathalie Gossin : *Une présence sécurisante favorisant l'expression.*

Jacques Challandes : *Une personne compétente dans un domaine technique ou plusieurs, et qui propose à d'autres personnes ses services pour qu'elles puissent réaliser différentes représentations concrètes de leurs projets de vie.*

Sandrine Nicli : *Un socio-réalisateur est pour moi une personne qui permet à l'autre de se réaliser, en lui mettant des moyens à disposition, l'autre étant le producteur, ceci sur un plan social et sociologique.*

Robert Ochoa : *On peut ajouter ceci : le socioréalisateur, en ce qui me concerne) suppose que l'utilisateur sait pourquoi il vient à Boujean, que l'utilisateur connaît mieux que quiconque ses difficultés, et que l'utilisateur est capable de produire à partir de soi un travail de qualité.*

Richard Helbrunn : *Quelqu'un qui fait de sa compétence un espace de médiation et de rencontre.*

Pascal Martin : *Au fond, c'est lui qui l'ignore le mieux, et c'est bien ainsi. Pour moi, c'est un sujet qui sait utiliser, sans honte et sans crainte, un tiers entre lui et celles et ceux qui sont là. Sa technique reste un art d'approcher l'autre sans le prendre pour ce qu'il n'est pas encore, ou plus déjà.*

Jacques Challandes : *C'est le ressenti final, l'ensemble du séjour et non pas une action ou un beau discours, qui détermine si je suis socio-réalisateur ou éducateur pour l'utilisateur. Quelquefois, pas toujours.*

Didier Pigeon : Le socio-réalisateur doit permettre à l'utilisateur de réaliser le film de sa vie, dit l'un d'entre vous. Je me demande, fasciné par votre projet, mais en même temps volontairement défiant, pour mieux comprendre, s'il ne faut pas être très mûr, lorsque l'on est en dérive, et que l'on devient usager, pour s'exhiber en autobiographie ? Surtout lorsque l'on n'a jamais cessé d'aspirer à une autre vie... Les psychanalystes prennent un long temps pour cela, et vous, vous pariez sur trois mois... N'est-ce pas "un peu court..." ?

Ou alors, quelle est cette alchimie qui fait qu'au travers de la technique, vous dites : mettre à disposition des techniques qui peuvent permettre à l'utilisateur de se réaliser ; mettre à disposition

un matériel ; des moyens ; pour permettre à l'autre de se réaliser vraiment ; un climat, qui fait, dis-je, qu'on aboutisse à la réalisation de soi ? La réalisation de qui, au juste ?

Ce socio-réalisateur, personne compétente dans un domaine technique, se pose là pour permettre à l'autre de se mettre en représentation. De réaliser différentes représentations concrètes de ses projets de vie. Metteur en scène ? Sans scénario ? Et sans censure ? N'avez-vous donc pas une petite idée derrière la tête ?

La réalisation de soi, est-ce réaliser quel acteur on est, où l'on vit, s'agir, se concrétiser, comprendre en société de qui on est l'enjeu, quel jeu on attend de nous.

Qu'est-ce qui l'emporte, de l'analyse institutionnelle ou de l'analyse historico-individuelle ?

Dire que l'utilisateur connaît mieux que quiconque ses difficultés, est-ce de la confiance placée inconditionnellement en lui, est-ce un cadeau de bienvenue qui lui est fait, ou est-ce de la rhétorique ? Si l'on se veut sécurisant, c'est bien que l'insécurité existe. L'angoisse n'est-elle pas aveuglante, chez celui qui la vit ? Socio-réalisateur ou socio-thérapeutes ? Attention, les doigts brûlent.

Alors, quelle confiance et jusqu'où dans la conscience et la vérité de l'autre ? L'ambiance créée est-elle garante de sa révélation, sans condition. Ou alors, interprète-t-on la production de l'autre au travers de référentiels qui lui sont douloureusement étrangers ? Au travers de quelles compétences d'analyse ?

Collectif : Ils ne manquent pas d'énergie pour leur autobiographie et c'est parce qu'ils souffrent qu'ils y arrivent si bien. Il n'y a pas d'alchimie, il y a des choses qui existent chez les personnes qui sont révélées grâce à la technique. L'alchimie suppose une manipulation, une transformation de la matière.

Nous ne voulons pas manipuler, nous ne voulons pas transformer, c'est notre désir en tout cas. Il y a de la censure, autocensure, des limites, un cadre, des refus, des scénarii proposés. On n'analyse pas l'histoire de l'individu, il la raconte et en fait une légende.

S. H. : "Éducateur ou socio-réalisateur". Nous avons pour but de permettre aux adolescents et à leur entourage une approche de leur histoire familiale, sociale. Leur permettre de comprendre leur situation actuelle afin de mieux vivre l'autonomie et les relations sociales dans le respect de soi et d'autrui. Les ateliers d'expression et de communication de Boujean permettent cette approche de l'histoire individuelle et

familiale, le repérage de ce qui est répétitif, les représentations des personnes elles-mêmes et de leur entourage, l'évaluation de leurs distances.

Boujean est ouvert non seulement aux adolescents mais aussi à l'entourage proche de ceux-ci ainsi que, épisodiquement, à d'autres clientèles tels que personnels soumis aux risques de violence, personnes victimes ou violentes, qui viennent y travailler la place des événements dans une histoire et les changements de perspectives qui leur sont dus.

Ce travail n'est pas un travail de psychologue ou d'analyste, il s'agit de proposer des techniques non verbales d'expression qui suggèrent ou restaurent la communication et invitent aux réajustements nécessaires. Ce n'est guère un travail systémique. Une personne seule peut travailler les représentations qu'elle a de l'entourage sans que l'entourage soit nécessairement présent. Ce n'est pas de l'ergothérapie ni de l'art-thérapie.

Mais est-ce un travail d'éducateur ? Du reste le terme d'éducateur est souvent rejeté par les jeunes qui estiment ne plus avoir besoin d'éducation, et par les parents, frustrés que l'on ait besoin d'éducateurs en leur lieu et place.

Bien souvent le problème qui nécessite une démarche à Boujean est lié à la place, à l'identité et à la représentation des personnes plutôt qu'à leur éducation.

Nous avons proposé le terme de socio-réalisateur puisqu'il s'agit de permettre aux personnes de réaliser (créer) un matériel qui les amènera à réaliser (conceptualiser) ce qui se vit afin qu'elles se réalisent (s'épanouissent) dans la société.

Le réalisateur, en termes de spectacle, qui est bien celui qui nous occupe puisque c'est de la représentation qu'il s'agit, le réalisateur est celui qui dirige toutes les opérations de préparation permettant la réalisation de l'œuvre par quelqu'un d'autre. Alors que l'éducateur est celui qui transmet un savoir, des habitudes de comportement, des références culturelles. Il ne s'agit pas de remplacer globalement cette appellation par celle de "socio-réalisateur". La question qui est la nôtre est de définir — ou de présenter — autrement ce travail qui s'adresse autant aux adultes qu'aux enfants, ceux-ci n'ayant pas nécessairement de problèmes sociaux, ni défavorisés, ni privés de contacts, ni déviants, ni... mais l'étant, pour certains, ou l'étant parfois. "Travailleur social" m'a toujours gêné comme devant "produire du social" ou "faire social". "Éducateur spécialisé" me semble bien adapté à certaines fonctions.

Il va de soi que nous ne sommes pas seuls à être en décalage avec la notion "d'éducateur spécialisé" et que bien des éducateurs spécialisés font un travail semblable au nôtre (et meilleur) sans être incommodés de terminologie.

Le problème n'est pas vraiment (quoique...) l'image que les éducateurs ont de leur métier mais plutôt celle que les utilisateurs et le public en ont pour ce qui nous concerne, faussant ainsi demandes et réponses : ils adaptent leur demande en fonction des réponses supposées qu'un éducateur, tels qu'ils l'imaginent, pourrait leur donner. Par ailleurs, si l'enfant ou l'adolescent a besoin d'un éducateur ou se voit imposer celui-ci, c'est que l'éducation qui a été donnée jusque-là a été estimée insuffisante ou mauvaise. Bon nombre de parents induiront dès lors l'échec dans les tentatives éducatives afin de démontrer et se démontrer qu'autrui, tout spécialisé qu'il est, ne fait guère mieux qu'eux.

Enfin, être éducateur c'est sans doute éduquer "à la place de". C'est d'ailleurs notre réflexion sur la place qui a amené celle de l'identité.

La définition que je donnais ou esquissais : "l'éducateur est celui qui transmet un savoir, des habitudes de comportement, des références culturelles" est celle qui nous est renvoyée bien souvent par le public et non par les professionnels. Elle rejoint l'étymologie : éduquer = conduire - ou encore la définition donnée dans le grand Larousse de la psychologie, tout récemment : "éducation spéciale, éducation destinée aux personnes qui ne réussissent pas ou ne réussiront vraisemblablement pas à atteindre, dans le cadre de l'enseignement ordinaire, les niveaux éducatif, social et autres qui correspondent à leur âge".

Et encore au terme "éducation" : ...Que ce soit dans la famille, à l'école, dans toutes les institutions à visées éducatives que fréquentent les enfants, les pratiques éducatives résultent de conflits d'intérêts, de conflits de valeurs et de compromis, elles mènent toujours, simultanément, à des acquis et à des frustrations...

C'est donc moins au regard de la profession (quoique bis) que se pose le problème, qu'au regard des clients et du public.

l'échoué, endetté jusqu'au sacrifice

—Vous êtes confrontés, dans votre pratique quotidienne, à cette rencontre inévitable avec l'échec, cette notion subjective. Notre recherche parle d'échec induit, donc de responsabilités. Alors, c'est quoi pour vous l'échec, pour un échoué dans votre service ? Comment définiriez-vous l'échec induit ?

S. H. : L'échec induit ne fait pas appel à des responsabilités mais à des origines, des causes, des courants. Peut-être y-a-t-il responsabilité mais dès lors culpabilité à démontrer. L'échec induit est la situation ou le sentiment d'échec dans le prolongement d'une histoire-autre, ou d'un désir-autre que ce qui vient de soi seul.

F. M. : Échec, c'est empêcher ou être empêché de réussir, c'est l'insuccès. Dire échec induit, c'est parler d'un échec par personne interposée selon l'histoire de la personne.

N. G. : *Je vois l'échec induit comme un concours de circonstances pouvant avoir une infinité de provenances, souvent inconnues de la personne.*

P. M. : *L'échec, c'est une situation inerte —un bateau échoue — qui place le sujet soit en porte-à-faux par rapport à son désir, soit au contraire en adéquation par rapport à son désir : "on" peut désirer échouer. Et l'échec induit suppose que le désir d'échouer ne serait pas celui du sujet qui échoue, mais un autre désir qui "machinerait" le sujet de l'intérieur.*

R. O. : *L'échec, c'est la mort, ou une forme de mort sociale. C'est l'abandon, la résignation face aux événements de l'existence ; ne plus pouvoir faire face, avec ses moyens propres. Idem pour l'utilisateur. L'échec induit est la somme de tous les paramètres, connus ou pas, qui interviennent dans l'histoire d'un individu et qui le conduisent à l'échec.*

Il m'arrive de signaler aux utilisateurs quelles sont mes limites et où je situe un échec. Chacun a un cadre de référence selon sa culture. Ainsi je peux dire à l'autre, sans me gêner, si je vais l'aider à conceptualiser ou pas son film dans lequel il se voit mourir.

J. C. : *Pour moi, il s'agit d'une conduite caractérisée par des répétitions d'événements ou de situations — sentiments — qui aboutissent à un moment donné à "isoler" une personne de son groupe d'appartenance. Dans le cadre de Boujean, cet isolement est souvent synonyme de ruptures pour les utilisateurs ; ruptures multiples qui peuvent être sensibles au niveaux familial, professionnel, groupe d'amis, de pairs... Je pense actuellement que la notion d'échec induit est étroitement liée aux sentiments et/ou événements produits par des ruptures d'ordre socio-familial. Mais en termes de responsabilités, il y a partage de celle-ci, au sens où l'individu en échec contribue à conforter un style relationnel, une identité au-delà d'une reconnaissance sociale affirmée. La succession d'échecs est aussi, malheureusement, une succession de réussites de... vérifications existentielles ; valeur de soi pour soi, valeur de soi pour "l'autre".*

S. N. : *Pour moi l'échec est le sentiment éprouvé devant l'impossibilité de réaliser un désir, une tâche, un projet, ou devant l'impossibilité de se réaliser. L'échec induit est le sentiment éprouvé devant l'impossibilité de réaliser un désir, une tâche, etc. sentiment motivé par un problème de famille (par exemple l'échec scolaire dû à la mésentente familiale), un secret qui se transmet de génération en génération (par exemple le blocage d'une personne qui doit assumer ce secret et ne peut aller plus loin)... autrement dit, tout ce qui bloque une personne et la conduit dans une impasse, vers l'impossibilité de réaliser quelque chose, de se réaliser.*

R. H. : *L'échec est l'impossibilité pour un sujet d'habiter sa vie de son désir. L'échec induit est lié au sacrifice ou à une dette à payer à la place — ou pour — un autre, un système, une société.*

D. P. : Je lis ou j'entends, en vrac, des mots sérieux autour de l'échec ; des mots pessimistes, graves. Vous dites *ce désir-autre que celui qui vient de soi seul, ce prolongement d'une histoire autre*. Mais aussi le désir d'échouer. Vous voyez dans l'échoué une victime des *circonstances*, de la *mésentente*, de la *rupture*, du *blocage*. Signe de *l'impasse*, signal d'un *secret* mal gardé, mal assumé. Croisez-vous la non-vie chez celui qui vous vient, votre utilisateur, tant il est vrai que l'un d'entre vous prétend que *l'échec, c'est la mort ou une forme de mort sociale* ?

Pensez-vous être face à un sursitaire momentanément *isolé de son groupe d'appartenance* ? Et du même coup *dans l'impossibilité de réaliser un désir... de se réaliser*.

Que le nom de socio-réalisateur doit être doux à son oreille. Enfin un salarié qui n'est pas (qui n'est plus ?) éducateur. Le pensez-vous ?

Curieusement, personne ne parle d'échecs nécessaires. Cela me frappe. La pathologisation aurait-elle gagné ? Ces mots veulent-ils démontrer que les socio-réaliseurs sont indispensables ? Ou que la population qui s'adresse à eux, par divers canaux, est *non-ordinaire* ? Des porteurs de secrets, des êtres en rupture, en impasse ? Est-ce à dire que l'échec ne saurait se passer de professionnels ? Et la volonté de dépasser l'échec nécessite-t-elle à tout coup des assistants ?

Il est surprenant de voir que les représentations autour de l'échec induit sont essentiellement négatives. D'ailleurs, tout échec est induit. Mais pourquoi l'échec se connote-t-il ainsi, vivant à la dramaturgie ? Convient-il de le dilater ainsi ? Les lunettes qui permettent de le lire relèvent-elles de la presbytie ou de la myopie ? Le rapprocher ou l'éloigner, cet échec, pour le voir moins flou ?

Et où se situe, là-dedans, votre subjectivité ? En êtes-vous à ce point affranchi pour ne pas répondre à l'allusion contenue dans la question ?

N'y a-t-il pas une distinction à faire entre échecs destructeurs et échecs fondateurs ? Y a-t-il des lectures positives imaginables ? Ou alors qu'est-ce qui caractérise ces échecs qui mènent à Boujean ? Vraiment la seule rupture, familiale, professionnelle, conjoncturelle ?

Ne reflétez-vous pas, socio-réalisateurs, l'idée que l'échec est une rature sur laquelle vous êtes contraints de mettre du *Tipp-Ex*, avec l'accord bien entendu de la page que l'autre vous donne à lire ? Mais le *Tipp-Ex* n'efface pas ; il recouvre... Est-ce bien cela que l'on veut ? Êtes-vous des socio-réalisateurs, ou des réalisateurs sociaux ? Réalisez-vous des films, ou filmez-vous des réalisations ?

Coll. : En un premier temps, notre travail consistait à faire émerger les problématiques et nous nous sommes rendu compte que certaines étaient induites ou plaquées sur l'individu. Ensuite, nous avons travaillé l'intégration de la problématique et ses bénéfices.

Il semble que l'avocat du diable suppose que l'équipe ait des a-priori à propos de l'échec alors qu'il s'agit plutôt d'un constat.

Notre position serait de ne pas stigmatiser l'échec ni de l'effacer mais de respecter son apparition, sa nécessité et son utilisation. Il est à observer que l'échec de l'un peut être induit, voire désiré, par l'autre. Réussir à échouer, c'est aussi réussir. C'est aussi obéir. Par conséquent, socio-réalisateur consiste, de par sa fonction, à la mise à disposition pour autrui d'un cadre, de moyens, de compétences pour lui permettre, s'il en a envie ou nécessité, de "réaliser" des objets, sons et images, à partir de son histoire, de son entourage, de ses événements et de ses représentations, qui lui permettront de "réaliser" dans quelle situation il se trouve. Et comme il ne vit pas seul, ceci dans un contexte sociologique et non social.

S. H. : Je crois en effet que nous sommes confrontés au problème de la non-vie en plus de la dévie, plus exactement à la pulsion de mort inconsciente ou consciente, ce qui, vu dans le cadre de mon travail à Boujean, a été la découverte la plus désagréable qui soit. Je pensais, jusque-là, très naïvement, que les uns et les autres avaient du mal à vivre, mais je n'avais pas croisé l'envie destructrice d'autrui, notamment de la part d'un parent à l'encontre de son enfant. Et de constater par ailleurs à quel point le parent est lui-même victime de sa pulsion de mort, de l'image détestable qu'elle engendre, de la culpabilité. L'histoire du parent fournit une lecture qui empêche de juger et rend perplexe. Pessimiste.

Une personne peut se voir dans l'impossibilité de se réaliser ou de réaliser un projet, compte tenu du regard négatif porté sur elle. L'échec devient alors la réussite d'un projet "autre", induit, négatif. Jusqu'à se supprimer lorsqu'on est de trop pour l'autre.

Le nom de socio-réalisateur n'est pas très doux à l'oreille. Il serait souhaitable que le nom et le prénom de chacun le soient davantage.

Les échecs ne sont pas indispensables. Qu'ils soient nécessaires ne peut être supposé que par celui qui les subit tout en reconnaissant qu'ils font partie de la vie courante et ordinaire. Je ne participe pas à la

pensée qu'il faut absolument souffrir pour "rédempter" ensuite, ni à l'inverse que "tout le monde il est beau tout le monde il est gentil". Je crois plus, que la vie, comme l'ont dit certains, Brassens, Léo Ferré, est notre seul luxe ici-bas. "Qu'on nous laisse au moins la chemise". Il est évident que l'échec, l'expérience négative, l'impasse, le conflit peuvent avoir éventuellement des effets secondaires positifs : meilleure connaissance du terrain, de soi, même de ses alliés, de ses désirs, des désirs d'autrui. Mais penser que l'expérience est la somme de ses échecs comme le disait Théophile Gauthier, ou Oscar Wilde : "nom dont les hommes bâtissent leurs erreurs" ne me satisfait pas. Des gens n'ont que le terme d'échec ou d'erreur à prononcer lorsqu'ils se retournent et c'est très désagréable. Une réussite de temps en temps ou quelque chose dont on puisse s'honorer, sans trop se gonfler les bronches, peut quand même faire plaisir, et à soi, et à son entourage. Lorsque Sartre dit "j'ai découvert un jour que je pensais faux", il s'est quand même mis à penser juste dès qu'il a compris qu'il suffisait de penser le contraire qu'à son habitude. L'échec obligé ou prétendument nécessaire ne fait donc pas partie de ma philosophie. La réussite obligatoire non plus. C'est juste une question de plaisir. Je suis moins maso qu'avant et ceci modifie mon regard. En ce qui concerne la subjectivité, il est évident que l'échec n'a qu'une valeur interprétative ; rater un train peut faire désordre, sauf lorsqu'on apprend que le train a déraillé un peu plus loin. Bien souvent, l'erreur est ce qu'il y a de plus humain. La perfection est du domaine de la mécanique. L'échec fondateur, ça reste à discuter, je n'en suis pas sûr. Quand quelqu'un se fonde "en opposition à" ou "au lieu de" ou encore "plutôt que" ou encore "à défaut de", c'est toujours moins bien que d'être directement posé, en position, "préparé pour". Il est bien agréable de rencontrer des gens qui ont une certaine prédisposition au bonheur.

La rature et le Tipp-Ex. A constater que ceux qui sont dans la rature, le Tipp-Ex, ils le sniffent. Ce qui gomme fait des trous ou s'évapore. L'empreinte, elle, laisse toujours une trace. Elle ne nous appartient pas. L'empreinte est parfois empruntée, on prend ainsi la trace de quelqu'un d'autre, ou elle nous est marquée. L'empreinte a parfois des allures "empruntées", gauches, maladroites. La rature, la rayure est une trace sur une autre. Le Tipp-Ex est la juxtaposition d'un blanc, sur ce qui était et qui reste sous-jacent. Cette envie d'effacer, d'éliminer, de coller du blanc, ne fait pas partie de ma démarche. C'est de l'éducatif habituel que je n'aime pas. On ne raye pas des années, ou des gestes d'erreur. On ne raye pas des gens. On fait avec, ou plus loin. Ou autrement, mais "on n'oublie rien de rien, on s'habitue, c'est tout" (Jacques Brel).

Nous réalisons des films et nous filmons des réalisations. La chose se fait en même temps car le film parle autant de ce qu'il voit, que de ce qu'il est, en voyant. Ce qu'il montre est peut-être plus révélateur de la manière dont il montre que de ce qui est montré. L'essentiel restant tou-

jours de ne jamais démontrer. Supposer me va mieux que poser. Cela me repose.

Mario Castiglione : *En ce qui concerne vos différentes activités, et particulièrement vos ateliers, en quoi pensez-vous contribuer à réduire l'échec, à le dépasser, ou comme on l'a évoqué autrement dévier les fatalités ?*

P. M. : *En permettant aux sujets d'entendre leur propre parole, sans médiation autre que la présence inter-subjective. Je n'ai pas le sentiment de contribuer à réduire quoi que ce soit, je n'ai pas l'âme d'un jivaro. Je contribue modestement à ouvrir les portes : ce n'est pas forcément une sinécure !*

N. G. : *La notion des ressources qui émergent dans l'activité de la balance, leur visualisation, c'est important dans la possibilité de dépasser l'échec. C'est partir de l'échec, de la faille, du manque, pour construire quelque chose à partir de lui, à cause de lui.*

R. O. : *Je n'ai aucune certitude. Je ne peux me baser que sur ce qu'en dit l'utilisateur. Parfois je peux interpréter pour moi seul ou en équipe le résultat d'un travail. Là encore je ne saurai jamais si la personne a effectué un travail propre à réduire l'échec. En revanche, je constate une implication et une qualité du travail exceptionnelles ; la personne dit souvent qu'elle commence de... qu'elle ne croyait pas être capable de... etc. Notre travail consiste peut-être à faire ressortir les qualités propres à chacun. Elles lui permettront de prendre lui-même les décisions. Il m'arrive parfois de dire que je ne cautionne pas le travail réalisé ou qui pourrait être réalisé. Ainsi, l'on discute très souvent avec les personnes (pour les films) des séquences où l'on meurt, où l'on se drogue, où il y a violence, etc.*

J.C. : *Tout d'abord, je crois au pouvoir de l'image, qui ne s'arrête pas à l'évocation pure et simple d'une surface identitaire ; l'image, le portrait évite souvent les circonvolutions du discours ; il apporte des indications effectives sur le degré d'estime de soi, la valorisation ou dévalorisation du moi, il peut éviter l'évanescence des regards, il peut aussi objectiver une difficulté ou son expression et par là-même inciter l'usager à se situer, dans le temps, dans ses modes relationnels. Si parfois l'image, le portrait, "cristallise" des déceptions, il révèle aussi des attentes, des modes de séduction. Ce travail photographique peut réduire l'échec sensiblement ou dévier la fatalité dans le sens où il propose — induit — la modification de la possession de soi-même.*

D'autre part, l'image révélée permet l'établissement de "ponts" avec son passé (d'où je viens ? Que s'est-il passé ?), avec le présent : (où suis-je ? Quelle est la place que j'occupe ? Comment suis-je ?) et l'avenir (où vais-je ? Quels sont mes projets, attentes ?).

S. N. : *En permettant à l'autre de se réaliser en montrant, ou du moins en essayant de montrer, ce qu'il est, qui il est, comment aimerait-il être,*

comment est-il vu, et ceci par l'intermédiaire qu'est la marionnette. Peut-être est-il prétentieux de dire que la réalisation de la marionnette permet à son créateur de voir lui-même qui il est, et donc de dévier les fatalités, de casser le secret qui se transmet ainsi de génération en génération ? Comme l'a dit Serge Heughebaert : "Les gens ne font toujours que ce qu'ils veulent" ou encore "si on n'a pas de solution, qu'on leur laisse leur(s) problème(s)" : il paraît un peu plus difficile de dévier les fatalités. Mais chaque atelier est au moins une possibilité donnée à la personne de s'exprimer pour mieux comprendre et réduire l'échec, dévier les fatalités.

R. H. : Passer d'une situation traumatique, subie, à un mouvement du corps et de la parole, peut permettre à un sujet de faire un pas en avant ou de côté, tout en renouant avec sa parole propre.

P. B. : On dit que l'institution spécialisée, les agences de contrôle social, les systèmes d'assistance... induisent l'échec chez les usagers, et qu'ils créent une mentalité d'assistés. A Boujean, êtes-vous acteurs, malgré vous, de cette dynamique, ou êtes-vous autre chose ? Et quoi donc ?

S. H. : Nous ne sommes pas —malgré nous — en quoi que ce soit. Ou, tout au moins, je tente de ne pas y rester si tel est le cas. D'où cette recherche, peut-être...

F. M. : J'espère autre chose. Et quoi donc ? Éventuellement qu'ils trouvent en eux de quoi s'assister eux-mêmes.

R. O. : Nous sommes autre chose parce que nous voulons être autre chose et que nous nous donnons les moyens. Ainsi, nous essayons d'éviter tout ce qui maintient l'état observé et d'assisté dans le but de changer l'autre ; même si ce but pourrait être utile et s'il s'inscrit dans la logique de la morale ambiante. L'idéal serait de diminuer toute forme de délégation qui empêcherait la personne d'être elle-même et de faire d'elle-même.

P. M. : Si j'avais, ne serait-ce qu'un instant, l'impression de participer à la vaste entreprise morbide d'assistantat, je ne serais pas là (ni ailleurs d'ailleurs!). Cependant la tentation est bien grande de vouloir "aider" l'autre : Boujean n'échappe pas à cette emprise narcissique ; mais Boujean se donne les moyens de ne pas sombrer. J'ai le sentiment d'accompagner les sujets dans la recherche de leurs questions. Les réponses m'indiffèrent.

S. N. : Je ne pense pas pouvoir dire que nous sommes acteurs d'une mentalité d'assistés. La personne n'est pas assistée dans le sens d'une personne "qui jouit d'une aide sociale ou d'une assistance judiciaire". La personne vient à Boujean seulement si elle est d'accord. Notre but n'est pas de s'approprier la personne pour qu'elle devienne dépendante, notre assistée, mais de permettre à l'autre (par différents travaux, consignes et par notre attitude) d'être lui-même, d'être son propre assistant et pas un assisté. La personne est son propre producteur et

nous sommes les réalisateurs (nous mettons les moyens à disposition de la personne). Donc je ne pense pas créer une mentalité d'assistés.

R. H. : Plutôt un accompagnateur, à partir d'une redéfinition d'une problématique, d'une meilleure connaissance de soi-même, ou d'un désir de changement.

D. P. : Pour l'une d'entre vous, considérer autrui en tant qu'égal serait l'antidote à la mentalité d'assistés. La potion magique mérite qu'on s'y arrête : l'égalité est-elle possible, même imaginable dans votre contexte de travail ? L'égalité, sur ordonnance, a la senteur d'un remède ; pas de la symétrie.

Lorsqu'un être débarque (ou embarque ?) désemparé à Boujean, il fonde des espoirs réels sur une équipe qu'il espère compétente. Ou alors il commence par subir. Mais en gros, il remet l'infléchissement de ses fatalités entre vos mains. De plus l'accord nécessaire, le volontarisme ne sont-ils pas induits par la situation, quand les gens n'ont plus vraiment d'autre choix que celui-là ? Le mérite de l'accord, c'est qu'il est, pour le moins, déculpabilisant pour l'institution. Non ?

Du coup, quel sens à l'égalité ? Pourquoi ne pas accepter les dissymétries nécessaires ? Question redoutable !

Cela dit, l'on sent chacun attentif à ne pas tomber dans le piège de l'appropriation, et désireux de favoriser l'émergence des projets de vie de l'utilisateur. Cette volonté est fondamentale pour faire, pour être autre chose. Le mot réaliser figure en bonne place à votre générique : prendre conscience et faire. Se réaliser : se prendre en conscience et se faire...

La demande de recherche témoigne bien du désir de ne pas sombrer dans une quelconque inertie, ou un quelconque enlèvement. Alors, tant que faire se peut, poursuivons la réflexion ! Non ?

Coll. : "L'égalité" se manifeste par le respect d'autrui. L'égalité n'exclut pas la différence. L'égalité des personnes n'est pas l'égalité des statuts et des jeux de rôles. Il faut éviter les délégations de rôle. Ne pas accepter d'être à la place de l'autre, et que l'autre nous y mette. Les dissymétries et différences existent. On croit se faire, mais c'est peut-être la vie qui nous fait ?

S. H. : Il y a des gens plus égaux que d'autres. Resterait à discuter du terme égal. L'uniformité n'existe pas mais nous appartenons à la même espèce et il est passionnant de la reconnaître. Le terme "projet de vie" m'a toujours paru suspect. On fait plus ce qu'on peut que ce qu'on veut. Reste le désir.

l'insu thérapeutique

La thérapie est-elle chasse gardée des thérapeutes ? Ceux-ci veillent, il est vrai, à ne pas se laisser désapproprier. A raison, du moins jusqu'à un certain point. Le plus souvent intelligents, ils ne redoutent pas le partage réfléchi de l'acte thérapeutique.

De son côté, l'éducateur redouble de prudence quand il s'agit de définir son travail en termes de thérapie. Tout au plus osera-t-il articuler des expressions comme *thérapie par le quotidien* : c'est donc lui, et pas lui... Paradoxalement, Boujean semble d'abord thérapeutique, par ses activités, par le travail mené, par ses lectures de l'autre, au travers de ses expressions, alors que les socio-réalisateurs semblent se tenir à distance du terme. Se disent distants. Presque retranchés. Frilosité, provocation, redéfinition ? Assez pour oser la question.

D. P. : Sous la dénomination de "Boujean", vous semblez associés autour d'un projet global qui apparaît à première vue comme socio-éducatif, même socio-thérapeutique. Est-ce ainsi qu'il faut vous définir ? Ou alors, comment vous définiriez-vous ?

S. H. : Socio-éducatif ou socio-thérapeutique gênent puisque c'est quelqu'un d'autre qui éduque ou qui soigne. Il s'agit pour la personne de lui permettre un endroit, un temps et des moyens, des compétences pour s'auto-éduquer ou thérapeutiser... (si possible...)

N. G. : Les termes de thérapie et d'éducation ne me semblent pas adéquats ; il m'est cependant difficile de trouver d'autres termes, plus précis, pour définir notre travail.

R. O. : Le travail effectué à Boujean me semble très différent de la vie, du quotidien ; en rapport avec la culture et l'histoire de la personne. Nous, à Boujean, mettons à disposition un cadre, un temps, des techniques et une expérience pour les personnes désireuses de faire par elles-mêmes avec l'aide de... Ainsi, le terme socio-réalisateur nous convient. Nous permettons de dire et de faire des choses en rapport avec la société (interactions, comportements, etc.)

P. M. : Je me défie du social tout autant que de l'éducatif et du thérapeutique. A Boujean, "j'accompagne" et j'écoute dans un cadre qui permet aux sujets, ainsi convoqués, de faire valoir leur parole. Je ne pense pas que ce soit socio-éducatif.

M. C. : Reprenons tout de même la question plus directement : pensez-vous être thérapeutique ? Si oui, que mettez-vous sous ce concept et cette pratique ?

S. H. : *Non. Je ne pense pas être thérapeutique, je n'utilise rien sous ce concept, ni le sens du mot dans le sens des suppositoires.*

R. O. : *Dans le sens soigner ? Je pense que c'est ce qui se passe chez l'autre au travers des ateliers qui est thérapeutique. Moi, étant le plus distant possible, je ne pense pas avoir une grande influence. De plus soigner suppose que l'autre soit malade. Malade de quoi ? Personne ne m'a jamais dit : j'ai mal à la famille, à la confiance, à l'ego. Par contre il y a des problèmes qui peuvent se résoudre.*

J. C. : *S'il y a un aspect thérapeutique, il émane de l'interaction entre les différents ateliers et leurs richesses d'expressions. La délivrance du soin s'opère plus à l'insu du socio-réalisateur, par un "travail" spéculaire du client. Il y a alors autothérapie.*

S. N. : *Pour moi le mot "thérapeutique" touche à la guérison, aux maladies, à ce qui est curatif, médical, voire médicinal. Je ne donne aucun soin physique, du moins ; et je ne considère pas être thérapeutique. Peut-être que les discussions que nous avons avec les personnes sont thérapeutiques, mais elles le sont à notre insu, elles sont spontanées et je ne pense pas à ce moment faire de la thérapie proprement dite. Quant au thérapeutique dans les ateliers, je ne suis pas plus thérapeutique qu'une jardinière d'enfants — c'est un exemple — qui demande à un enfant de dessiner sa maison, sa famille, etc. et qui pose ensuite des questions à l'enfant.*

Oui, si le projet de l'autre est de traverser une souffrance. Il s'agit alors d'une thérapie corporelle d'inspiration analytique. Si le projet est différent, il s'agit simplement de mieux se connaître.

P. M. : *Ce n'est pas à moi de dire si je suis thérapeutique ou non. Ce n'est pas ce que je vise en premier. Lacan disait qu'en psychanalyse "la guérison vient de surcroît". Je suis d'accord. L'objectif n'est pas d'aller mieux, mais d'aller.*

D.P. : *Pensez-vous être thérapeutique, avons-nous demandé ? Non ! Jamais dans le sens des suppositoires, rétorque l'un d'entre vous ! Et pourtant, ne pensez-vous pas remédier à quelque chose ? Peut-être faites-vous d'ailleurs cette distinction subtile entre remèdes et médicaments ! Suppositions plutôt que suppositoires. Vous faites dans l'homéopathie, instillant à doses infinitésimales le problème lui-même pour que l'utilisateur réagisse, voire se vaccine ; dans l'étiopathie, en cherchant à défaire les nœuds, pour que les flux d'énergie se rétablissent ; dans la réflexologie, pour stimuler les terminaisons afin que les pertes se déperdent, que les blocages se débloquent. N'êtes-vous pas thérapeutiques dans le sens des médecines dites parallèles ?*

Votre frilosité face au mot thérapeutique surprend, alors que vous êtes sûrement de ceux qui dénoncent l'appropriation

exclusive de la thérapie par la caste des médecins, ou la tribu des psychanalystes. Vous parlez de thérapeutique un peu comme si c'était la conséquence incontournable d'ateliers qui ne se posent pas comme tels au départ ; sorte de fatalisme. On récolte ce qu'on a semé. Au mieux, vous acceptez l'idée d'auto-thérapie. Est-ce de l'aveuglement — *le thérapeutique à notre insu* — de la naïveté — *je ne pense pas avoir une grande influence* —, de la fausse pudeur — *face aux dictatures thérapeutiques* — ou de la politesse — *vis à vis du curatif, du médical* — ?

Vous avez parlé un jour de cette étiquette d'*apprentis-sorciers* que l'on vous collait souvent. L'êtes-vous ? Je ne pense pas que vous ayez l'innocence de l'apprenti. Sorciers ? A voir ! Peut-être dans le sens de l'incantation, de la formule magique, de l'exorcisme ? A vous de le dire !

Autrement dit, le mot "thérapeutique" est-il si redoutable qu'il faille à ce point l'effleurer avec cette timidité-là ? A moins que ce ne soit du flirt ?

Coll. : S'il y a remède, c'est lié à l'utilisation par l'autre de nos activités ordinaires. Déclarer des activités thérapeutiques, c'est déclarer l'autre malade ou déclarer notre besoin de crédit et de crédibilité. Lorsqu'une activité, par nature oblique, rencontre des parallèles...

L'insu, c'est ce qui sort de manière non ordinaire et exprime ce qu'il y a de plus banal. C'est donc oblique et non parallèle ou marginal.

Est-il judicieux de s'interroger à ce point autour du thérapeutique alors que le "taire a peu de tics".

Apprentis-sorciers ? Pas apprentis... mais sorciers.

Sorciers ? Peut-être dans le sens magique : qui peut faire apparaître ou émerger des choses qu'on ne soupçonnait pas. Que l'apprenti sorcier aille effleurer ailleurs sous prétexte de flirt, le thérapeutique on s'en fout.

S. H. : Ces activités sont plutôt d'ordre culturel. Il s'agit d'expression et de communication, et non de thérapie. Par ailleurs, il est important de ne pas banaliser ce que l'autre nous montre de sa souffrance en sollicitant nos activités. Il nous appartient alors de les lui présenter comme étant dans certains cas très thérapeutiques.

D. P. : Le projet est-il défini, et est-il original ? Chacun reconnaît cette idée centrale d'une aide à l'autre, dans un cadre, un temps, avec des compétences, dans le but d'une *auto-prise-en-charge*, d'une auto-éducation, d'une auto-thérapie.

A croire trop à l'auto (ne serait-ce qu'à l'autonomie), ne perd-on pas une part de sa mobilité ?

Le psychanalyste, le systémicien, le comportementaliste, l'instrumentaliste... tous peuvent dire comme vous ! Et le disent. Alors, cherchons la différence.

Le mot *thérapie* vous hérisse. Soit ! Il semble suspect dans votre vocabulaire. Pourquoi donc ? Serait-ce l'effet d'une définition rigide ; ou les conséquences de certains pouvoirs ? Vos activités sont-elles thérapeutiques, oui ou non ? Surtout en présence de *personnes désireuses de faire par elles-mêmes avec l'aide de...* Ce n'est pas moi qui mets les points de suspension !

Certaines mauvaises langues disent que la psychanalyse est d'abord au service de la société. Comment démontrez-vous que vous êtes d'abord au service de l'individu ? Pourriez-vous par exemple encourager la transgression, le délit, l'anarchie... pour aller dans le sens de l'autre ? Si oui, vous êtes diablement forts ! Mais jusqu'où, et jusqu'à quand ?

Coll. : Chercher la différence ? Pourquoi chercher une différence ? Ce n'est pas le problème. A la fin du travail, des "spécialistes" ne s'expriment pas "sur l'autre". La personne reste maître de son histoire et artisan de son travail. La différence, c'est la recherche de la banalité. La différence ne nous intéresse donc pas vraiment, bien qu'elle puisse faire plaisir. Il n'y a pas de méthode, il y a une démarche qui se modifie toujours. On donne la possibilité aux gens d'aller à leur rythme.

Le mot "thérapie". Comme quelqu'un l'a écrit dans le livre d'or, "avant de prendre en thérapie, il faut prendre en considération". Le mot "thérapie" n'est pas banni mais il n'est pas bannière.

S. H. : Le projet éducatif ne m'intéresse ni dans le socio, ni dans l'éducatif. Insérer quelqu'un dans quelque chose ne présente aucun intérêt. Dire bonjour à la dame et se moucher le nez quand il coule, non plus, sauf en ce qui me concerne. Je crois néanmoins aux vertus de la convivialité et de la politesse et à la place qu'a chacun d'office dans la société où il naît. Dès que quelqu'un est né, il fait partie de la société. Le terme de société a été approprié par d'autres qui en font illusion.

Le projet est-il original ? Ce qui est original, c'est ce que l'inné-dit. Il n'y a donc aucun mérite et ce n'est pas une décision. C'est un fait non voulu qui appartient aux gens décalés dont je suis.

Les question d'auto. Je ne crois pas aux vertus de l'autonomie qui ne figurent pas dans notre démarche et nos écrits récents. L'autonomie, c'est la solitude. J'ai besoin des autres, de leur présence, de leur existence et n'ai pas la prétention que les autres aient besoin de moi, sauf à mon insu. Je ne crois pas qu'on puisse s'aider soi-même, se soigner soi-même. Quand on le fait, c'est grâce à des indications d'autrui, des impulsions d'autrui, des soutiens, des exemples.

Notre activité consiste à permettre une expression communicative et une légende ou interprétation de ce qui pourrait être ou qui avait été. Que ceci puisse faire "du bien à quelque part au niveau du vécu", appelons cela thérapeutique si le thérapisé le souhaite ; mais de déclarer d'emblée thérapeutique une activité, c'est considérer l'autre malade. Si la personne se présente comme étant malade, il n'est pas à négliger ce qu'elle dit. Il faut prendre en considération avant de prendre en thérapie, le mot prendre restant toujours suspect.

D.P. : Je présume que l'on a des dispositions — sont-elles fonctionnelles ? — à se saisir de ces thèmes en priorité, parce qu'ils profilent et signent quelque chose de l'ordre de la dramaturgie. Êtes-vous sélectifs quant aux thèmes que vous retenez ? Consciemment ou inconsciemment ?

Et avez-vous le même empressement face à des thèmes plus optimistes, plus idylliques ?

N'avez-vous pas tendance — serait-ce par autojustification professionnelle ? — à prioriser l'échec plutôt que la réussite ?

M. C. : *Parlons de ces thèmes privilégiés qui scandent votre travail. La mort, la drogue, la violence, mais aussi l'échec, la rupture, la brisure sont des thèmes qui reviennent constamment. Pessimisme ? Est-ce une fascination pour ces thèmes qui explique ces centrations ?*

Coll. : *Vous inversez à tort le propos : ce n'est pas nous qui sommes fascinés, ce sont les clients qui amènent à travailler ces thèmes. Si on en parle avec eux, c'est pour qu'il n'y ait pas de passage à l'acte ou de stigmatisation mais qu'ils passent à autre chose.*

Empressement face à des thèmes plus optimistes ? Sans doute aussi. Pas de priorité à l'échec plutôt qu'à la réussite. Tendance à banaliser le propos, voir ce qui est commun à nous tous.

J. C. : *Et pourquoi donc le mot "rupture" ne conviendrait-il pas à définir un peu "l'échec induit" ? Et pourquoi l'échec serait-il a priori dramatique ? Pour moi, il n'y a pas vraiment de mots tristes, graves ou sérieux pour définir entre autre l'échec ! C'est l'impression de l'ensemble du texte lu, la sensation finale qui s'en dégage qui importe. L'éloge de la rupture... ? Pas vraiment ; plutôt un sens important de l'échec. Il ne faudrait pas seulement parler des faits qui constituent l'échec, les échecs ; sinon il faudra aussi définir l'émotion, la sensation, le sentiment de rupture à l'aide du système métrique ! Alors d'accord pour l'étiquette servant à la mesure ! Je suis aussi éducateur... et salarié.*

le soi en image et image de soi

Boujean prend source dans l'image, les mots viennent ensuite. Image, imaginaire, imagination originent cet espace de création et de re-création. La représentation qui s'y donne est au carrefour immédiat de l'image de soi, et de l'image de l'autre. Il n'y a pas d'existence sans cela. Pas de place. Être vu pour être. Être regardé pour oser regarder l'autre en face.

M. C. : *L'image de soi — et de l'autre — est fréquemment mentionnée dans vos textes, ou dans vos paroles. De qui, de quoi vous réclamez-vous pour donner à ce concept une place si centrale ?*

P. M. : *De Cyrano de Bergerac qui passerait quelques jours avec Don Quichotte pour savoir si finalement Narcisse n'est pas un pauvre couillon ! "... mais pas tout seul" (Cyrano).*

S. H. : *Du sens de la représentation plus grand que de la formulation.*

J. C. : *Il me semble important, dans le cas de l'atelier photo de préciser cela ; l'image de soi, le concept image m'est cher en tant qu'expérimentateur-photographe ; l'image de soi fait référence dans ce cas à la surface identitaire qu'est le portrait : il y a dualité et interface du moi lorsqu'il y a un portrait photographié. S'y révèle la personnalité physique et psychique de la personne, arrêtée par le temps d'un cliché ! Ce concept, je l'utilise souvent en faisant référence à H. Herikson (... stade du miroir) et d'autres auteurs contemporains, romanciers anglo-saxons.*

S. N. : *Je ne me réclame ni d'une école particulière, ni d'un auteur particulier pour parler d'image. Pour moi, l'image de soi ou l'image de l'autre est la façon dont on se voit dans le miroir, l'aspect que l'on voit de soi, de l'autre, ce qu'on imagine être en voyant dans sa tête une photo, en ressentant une émotion.*

Et comme nous essayons de permettre à l'autre de se réaliser, de se référer à soi, ce peut être plusieurs choses : un sentiment, une émotion, un alter ego, une marionnette, un son, un reflet de quelque chose qui nous concerne... Bref une représentation ou une reproduction qui se rapporte à soi, à l'autre, d'où le terme que j'emploie d'image (reproduction, représentation).

R. H. : *De Jacques Lacan, singulièrement du "stade du miroir".*

P. B. : *Les activités que vous proposez semblent tout de même déclencher des mécanismes de projection et de symbolisation importants. Pensez-vous maîtriser ce que vous déclenchez ?*

S. H. : *Non. Et c'est heureux. Quand on vend de l'essence on n'est quand même pas tenu de savoir à quoi, pour où, pour qui ça sert. Ni*

même si c'est un abruti-chauffard qui est au volant. C'est pas loin de ça ce qu'on fait. De la perte du sens au sens de la perte, n'est-il pas question d'essence ?

P. M. : Assez dans l'ensemble, oui merci. Mais je ne suis pas à l'abri d'un aveuglement narcissique : d'où la nécessité du contrôle de ma pratique. Ce qui est fait régulièrement.

F. M. : Non pas toujours.

N. G. : Au fur et à mesure que nous pratiquons ces activités, nous maîtrisons toujours un peu plus les situations. Cependant cette démarche étant nouvelle nous n'avons pas de bases spécifiques auxquelles nous référer. Nous discutons largement en équipe lorsqu'un problème complexe apparaît dans l'un ou l'autre des ateliers.

R. O. : Je n'ai pas à maîtriser ce qui appartient à l'autre. D'ailleurs l'autre souvent décide sans moi des événements qui vont se produire. Je dois surtout être attentif à tous ces mécanismes subtils, parfois cachés, parfois volontairement ou involontairement cachés, qui influent sur des actes. Je peux, là, influencer ou guider. La maîtrise suppose de pouvoir changer, je n'ai pas cette prétention.

J. C. : Dans la mesure où conjointement des mécanismes de "défenses" apparaissent, il me semble que le danger éventuel est minime. Toutefois des échanges sur les sens possibles des interprétations relatives aux images peuvent être de nature calmante, ou maîtriser d'éventuelles dérapages ou glissements de sens. A partir du moment où le sujet maîtrise ses projections et symbolisations, par l'énergie qu'il utilise, son propre travail interprétatif, il n'y a pas besoin d'intervenir pour maîtriser qui ou quoi que ce soit.

R. H. : Oui, mais je ne saurais le faire seul dans le cadre de Boujean. Des relais sont indispensables.

D.P. : La maîtrise des mécanismes de symbolisation et de projection ne se confond pas avec la mise en subordination ; ni avec l'intrusion. Certains l'ont tout de même — semble-t-il — ainsi ressentis, qui disent : Non, et c'est heureux... ou je n'ai pas à maîtriser ce qui appartient à l'autre ; ou encore la maîtrise suppose de pouvoir changer, je n'ai pas cette prétention. Pourquoi ceux-là ne se posent-ils pas la question de l'intrusion que représentent des directives et des techniques qui sont tout sauf innocentes ?

D'autres — cette démarche étant nouvelle — espèrent une maîtrise progressive de l'instrument et de l'interprétation, s'affinant au fil du temps, de l'expérience, et des références.

Une position enfin m'intéresse : celle de ce nécessaire regard attentif qui se porte sur les capacités de l'individu à se défendre — dans la mesure où conjointement des mécanismes de

défense apparaissent... le danger est minime — regard qui effectivement est suffisamment confiant, pour maîtriser d'éventuels dérapages ou glissements de sens.

Certains donc prescrivent la maîtrise, d'autres pas. Cette opposition peut-elle être néfaste au projet global ? Par ailleurs, n'y a-t-il pas un hiatus entre le fait que vous êtes directifs dans la consigne, et non-directifs dans ses conséquences ?

Coll. : La maîtrise et l'intrusion. La maîtrise suppose de pouvoir changer ou modifier des choses et des gens. Nous n'avons pas à maîtriser ce qui appartient à l'autre, mais nous pouvons proposer directives et directions sans prendre le pouvoir. Il s'agit davantage de maîtriser consignes et matériel que de maîtriser ce qu'en font les autres. Des choses nouvelles émergent ou naissent qui ne peuvent être maîtrisées. Place à l'imprévu, Par ailleurs maîtrise n'est pas main mise. Laissons tomber la pompe à sens ou à essence. Place à la pompe à émergence !

Maîtrise, pas maîtrise ? Ceux qui recherchent la maîtrise ne l'auront jamais. Par définition, l'individu échappe et l'on retrouve l'insu. Par contre, maîtriser la technique est important.

Directif dans la consigne et pas dans les conséquences : Il y a la nécessité de l'éthique lorsque l'on sait que pour telle personne, telle consigne peut la mettre en danger. Boujean, ou uniquement Boujean, ne peut être seul déclencheur de quelque chose, mais risque simplement d'activer des processus en marche. Il n'y a pas véritablement de hiatus.

S. H. : Notre professionnalisme pourrait être de rester conscient de ce qui échappe sans pour autant tenter de le retenir sauf à titre d'expérience ou d'acquis dans la relation qui s'installe. Il n'y a pas forcément contradiction entre la directivité dans la consigne et la non-directivité dans ses conséquences, nous nous documentons très régulièrement quant au devenir des gens qui sont passés à Boujean, à titre d'information et d'expérience.

D.P. : L'œil apparaît presque en constance ; présent sous le regard, la vision, l'esthétique, l'image, la visualisation...

Il est là, présent, derrière et devant l'appareil photo, derrière et devant la caméra, face au miroir, juché sur les fils d'une marionnette, en contemplation du dessin, de la forme, s'installant dans tel meuble, dans telle maquette, dans tel masque. Organisation de l'espace pour parler dans le temps. Difficile d'être aveugle, dans ces conditions !

Je crois au pouvoir de l'image, dit l'un d'entre vous. La visualisation semble permettre l'établissement de ponts entre soi et les autres, avec ses problèmes, présents, passés, à venir... : en quelque sorte l'histoire redynamisée par l'image.

Tout en comprenant fort bien l'importance de ces médiations techniques, des questions néanmoins se posent :

La concrétisation sur la pellicule, dans la terre, dans le bois, sur le papier... etc. entre autres, des tourments psychiques d'un être, appartient à son créateur. Qui est-il ? Est-ce celui qui suscite, ou celui qui répond à la consigne ?

P. B. : Par ailleurs, vos archives témoignent de votre besoin d'illustrations de ce que vous faites, surtout lorsque la démarche est novatrice. Besoin de preuves ? Besoin de se légitimer ? La question pourtant se pose : Pourquoi ne pas tout détruire après le départ de l'usager, si l'on veut que son matériel lui appartienne exclusivement ?

Coll. : On a besoin de preuves, de légitimation. On a besoin de matériel pour la recherche, certains travaux ont été offerts ou laissés en dépôt. Besoin d'illustrer le travail qui est fait. Sinon comment tenir un discours sur le non-verbal ?

S. H. : L'image a un pouvoir très grand. Ça fonctionne comme illustration du discours, et le suscite (les idéogrammes). L'image peut être la source ou le berceau d'une idée, d'une pensée, d'une démarche mais elle peut être aussi réductrice (tu n'as qu'une image de moi, etc.). L'imagination, c'est peut-être de l'image de la magie et du son. La magie est du créatif qui échappe.

Les consignes ont été réfléchies et proposées à partir de ce qu'ont suscité des clients précédents utilisant des consignes précédentes. Ainsi, nous avons travaillé les impasses ; quelqu'un fit déborder ce travail vers les passages, et quelqu'un d'autre encore rendit indissociables les questions des passages et des liens. Certains laissent tomber purement et simplement les consignes pour créer autre chose. Il s'agit donc d'un échange permanent de signes entre les utilisateurs et ceux qui proposent ces activités.

L'archivage ne se fait qu'avec l'accord des personnes et n'est constitué que de copies. La personne est libre de détruire ce qu'elle a entrepris. Tout ce qu'elle a fait lui appartient. Des personnes laissent une partie de leur production à Boujean comme un témoin de ce qui fut. Les clients reviennent de temps à autre prendre connaissance de ce que sont devenus leurs objets à Boujean. Ces créations sont des traces.

D.P. : Revenons encore un peu à l'image, et à l'image de soi. Vous préférez, semble-t-il, la représentation, l'exhibition publique, à la parole. Fixée dans un support. La photo, la marionnette, le masque, la maquette... cristallisent l'image. La personnalité physique et psychique arrêtée le temps d'un portrait, souligne l'une d'entre vous. La parole est plus évanescence, fu-

gitive. A moins de l'enregistrer. L'image précède donc la formulation. Vous avez pour cela le sens de la mise en scène.

Il importe d'être bien vu, dit quelqu'un, pour éviter l'accident. Être bien vu, pour ensuite mieux se voir. L'œil prend-il place avant même l'oreille ? L'écoute, la parole, le son ne précèdent-ils pas la vision, pour l'orienter ? Hormis l'atelier "son", qui nous rappelle en passant que le son prime sur la vue dans le ventre de la mère, la figuration semble l'emporter sur la formulation. L'ensemble est-il équilibré ? L'audio —... bénéficie-t-il du même traitement de faveur que le — visuel ?

L'image de soi, c'est selon vous *se voir dans le miroir*, étant entendu que celui-ci revêt diverses formes. Prise de conscience d'une parcelle au moins de son identité. Se reproduire pour exister. Prendre possession d'un reflet de soi pour que l'autre se reflète. Quelle est l'image de vous, puisque vous êtes l'autre, momentanément ?

Coll. : L'activité non-verbale privilégie la représentation par rapport à la parole. L'audio est présent sous forme d'écoute lorsque les personnes s'expriment à partir du visuel en plus des activités "son" proprement dites. Des activités sont développées dans ce sens pour ceux qui dérangent par leurs cris, les injures, ou sont introvertis.

Sommes-nous l'autre ? On a déjà assez de mal à s'occuper de soi. Par contre, on retrouve des ressemblances, du commun, sans forcément se projeter.

S. H. : Je crois que la voix a autant d'importance que le regard. Encore une fois, l'intonation est une représentation du son, une modulation, une création, une harmonie. C'est un constituant de sonorités, de mots. Le timbre de la voix constitue une représentation sonore de la personne. Finalement le discours s'adresse probablement à l'esprit alors que l'image et le son s'adressent à l'imagination, aux affects, et au plus profond de la personne (hein, au fond ?). L'audio ne bénéficie pas hélas du même traitement que le visuel mais nous sommes en bonne voie(x). En plus, j'ai eu des réticences à placer ce qui faisait mon plaisir personnel dans le travail. Boujean m'a développé l'œil, maintenant je m'autorise à y mettre de la voix...

Quelle est l'image de vous puisque vous êtes l'autre, momentanément ? Je ne suis pas l'autre mais je suis très commun dans ce qu'il y a de plus commun à l'autre (j'imite tellement mal que ça en devient original).

sens d'un projet et projets de sens

Le sens du projet de Boujean semble aller à contresens, donc de l'ordre de l'éducation paradoxale. Plutôt que de conformer les gens à des patterns de comportements attendus, on les oriente vers la maturité de la décentration possible, singularisés devant l'opinion commune. Les paradoxes sont-ils utilisés ou mènent-ils à l'impasse ? Tout ne dépend-il pas d'une disposition d'esprit à jouer dans le registre de la contradiction.

P. B. : *Repérez-vous, dans le projet de Boujean des paradoxes intéressants, des impasses momentanées, des difficultés incontournables ? Pouvez-vous les nommer brièvement ?*

S. H. : *Beaucoup de paradoxes. Sinon pas d'impasses ou vaillamment contournables. Voir ce qui se vit et vivre ce qui se voit ne peut être que paradoxes.*

F. M. : *La mort incontournable. Paradoxes : contrairement à ce que j'attendais, les parents participent pleinement aux diverses formes d'expressions offertes à Boujean. L'intérêt présumé porté par beaucoup de travailleurs sociaux à ce qui peut se faire à Boujean, alors qu'ils n'utilisent pas davantage, pour autant, nos structures. C'est déroutant.*

N. G. : *La principale difficulté est de voir apparaître des thèmes mortifères, de voir ces destins se tracer, sans savoir par quels moyens nous pourrions les détourner.*

J. C. : *A vouloir cerner mieux, au travers de multiples réflexions et échanges avec d'autres travailleurs sociaux, les effets "caisse de résonances" produits par l'institutionnalisation massive, on risque l'excentricité, "l'ilotisme", bref la solitude ! ... Mais la maison se remplit !*

S. N. : *Le premier paradoxe et la première difficulté : être socio-réalisateur, animateur, éducateur, rôles qui demandent des comportements différents. Exemple : dans l'atelier, l'ambiance n'est pas forcément la même que lorsque nous sommes éducateurs. Répéter les règles le soir est toujours plus rigide que l'ambiance de l'atelier. La multiplicité des rôles n'est pas évidente. Deuxième paradoxe et difficulté : Boujean bouge beaucoup. Les nouveaux projets sont à peine commencés que d'autres projets viennent se greffer. D'accord, il y a un aspect motivant qui fait qu'on n'a pas le temps de se reposer sur ses lauriers et qui est un aspect intéressant. Mais de l'autre côté, il y a un aspect de stress... de non clarification de ce que veut ou cherche la maison aux yeux des personnes externes à Boujean, la difficulté de mettre les gens au courant de ces changements, etc. Même les services placeurs ne savent plus ce qu'est Boujean, car "ça bouge tout le temps" ai-je entendu à plusieurs reprises. Comment être crédible ? Comment offrir un espace structurant et structuré ?*

R. H. : *Il existe une difficulté à trouver la bonne distance dans un accompagnement : entre "la prise en charge" et "l'abandon".*

P. M. : *Je ne suis pas assez présent pour le dire. Le paradoxe, peut-être, c'est que le cadre est tellement accueillant qu'il doit être difficile de le quitter...*

"Voir ce qui se vit et vivre ce qui se voit ne peut être que paradoxes". Eh oui ! Et l'invisible ?

Le paradoxe n'est pas seulement contradiction. Tout le monde le lit plutôt ainsi, et ce n'est pas par hasard. Si l'on parle de paradoxes dans l'éducation, les psycho-sociaux ne songent qu'aux antinomies, aux sophismes. Ils se sentent presque attaqués. Pas vous. Vous seriez plutôt du genre à être conscients, voire à justifier les paradoxes qui vous assaillent. Pourtant, rappelons que le paradoxe, dans son sens premier, me semble bien définir Boujean : "paradoxe = ce qui est contraire à l'opinion commune". Vous œuvrez en solitaires, partisans de la désinstitutionnalisation, risquant l'excentricité. Vous devez gêner les intégristes ; ce pourrait être quelques services officiels. Le faites-vous à dessein ?

Par contre, il est sans doute vrai que l'extérieur doit avoir de la peine à vous suivre. Par non-clarification de ce que veut ou cherche la maison. On dit Boujean bouge. Vous êtes paradoxaux dans le temps. C'est ça le changement. Pour autant que ça ne produise pas trop de stress. La mobilité vous sied bien. Mais allez-vous aussi vite que vos propres mues ? Je réalise que vous êtes, malgré quelques questions précédemment posées, socio-réalisateurs, animateurs, éducateurs... même si vous insistez sur votre nouvelle "étiquette". Multiplicité des rôles, dit l'une d'entre vous, et c'est difficile. Est-ce surmontable ? Et pourquoi n'êtes-vous pas socio-réalisateurs, également le soir ou la nuit ? La nuit, la mort...

Les thèmes mortifères, et la mort incontournable pèsent du poids des drames que vous avez pu vivre en direct ou en différé. Est-ce là, selon vous, la définition de l'impasse ? Mais pour qui ?

Coll. : *D'accord, le paradoxe n'est pas forcément contradiction.*

L'excentricité : L'excentricité n'est pas voulue, elle est venue par la force des choses. Ce qu'on fait à dessein, c'est d'être le plus authentique possible. On ne fait pas les choses pour être différents des autres lieux, au contraire on s'en inspire et nous avons des relations : visites, accueil, échanges. Le client a beaucoup guidé notre démarche.

Boujean bouge ? Oui, trop rapidement ? Nous sommes entraînés par ce qui se passe et donc toujours en mouvement. Si on se veut ouvert, il ne faut pas craindre les courants d'air. La position est difficile, celle du surf, ni décoller ni être englouti. Sur la crête des vagues.

La mort incontournable. La mort n'est pas forcément une impasse. C'est peut-être une réussite, selon qui la consomme. La vie est une lutte contre la mort, mais parfois elle l'intègre. Elle peut permettre d'accéder à un autre état. La mort ne nous appartient pas, ni la nôtre, ni celle d'autrui...

S. H. : L'invisible est bien plus important que ce qui se voit. Nous sommes des solitaires très entourés. En tout cas je le suis (très solitaire et très entouré). L'extérieur a de la peine à nous suivre. C'est vrai. Nous sommes un centre à la périphérie. Comment être à l'extérieur de l'extérieur sinon au centre ?

M. C. : Alors au total, et sans fatuité, quels sont à vos yeux les aspects les plus intéressants du projet de Boujean ?

S. H. : Les gens qui s'y retrouvent ; jamais ceux qui s'y perdent.

F. M. : La possibilité de tenir compte de la clientèle. De ce que chacun amène dans et de son histoire. La recherche avec les personnes concernées, de leurs possibilités.

N. G. : L'aisance avec laquelle les gens entrent dans ces travaux me surprend à chaque fois. Les découvertes, les richesses symboliques sont énormes.

R. O. : L'innovation. La distance professionnelle. La non-appropriation de l'histoire de la personne. La qualité de l'accueil, de l'écoute, du cadre. Le souci permanent de ne pas travailler sur mais avec la personne pour qu'elle bénéficie de son travail.

P. M. : Etant extérieur, je peux dire : son accueil, son cadre, la qualité des gens qui y travaillent et la mise en scène excellente des sujets, de leurs symptômes et de la capacité à en faire un mouvement, tous sujets confondus.

S. N. : L'aspect le plus intéressant est celui de la volonté de chacun à aller plus loin dans la conception de ce que peut être un centre comme celui de Boujean. Un autre aspect est celui de la modernité dans la manière de procéder dans les ateliers : permettre à l'autre de se réaliser et non pas de changer l'autre. Un troisième aspect est celui de la recherche que nous faisons ensemble et qui est une manière concrète de mieux comprendre notre action quotidienne, de mieux la saisir, la mesurer, et pour les usagers, et pour nous-mêmes.

D.P. : Le projet est novateur, dans ce sens qu'il ose prendre à bras le corps des thèmes tels que l'échec, la séduction, le dénigrement, etc. au travers de la symbolisation. Pour cela il

ose et use de *techniques* originales. A quoi s'ajoutent *la distance professionnelle, la non-appropriation de l'histoire, le travail avec, la modernité...*

Parallèlement il se refuse à s'approprier l'autre : dans le sens, dans le temps, dans l'espace. *La réalisation de soi* l'emporte sur le changement. Vous dites bien *les richesses symboliques*. La maîtrise technique semble assurée. La maîtrise du symbole — des *représentations symboliques* — l'est-elle ? Surtout suffit-il de mettre à disposition de l'utilisateur son discours, la représentation de son histoire pour qu'il s'en sorte de lui-même ? Jusqu'où interprétez-vous, au nom de quoi, de quels modèles ?

Des gens *s'y retrouvent*, à Boujean. Comment expliquez-vous que certains *s'y perdent* ? Le comprendre entraîne-t-il des changements, dans l'application du projet ?

Ou est-ce simplement un risque inévitable, selon vous ?

Enfin, vous dites ne pas vous approprier l'histoire de la personne. Comment se fait-il donc — revenons-y un instant — que vous conserviez des photos, des meubles, des dessins, des réalisations diverses avec un cortège d'interprétations ? Lorsque vous cherchez à démontrer la pertinence de Boujean, vous ne pouvez que l'illustrer au travers d'une histoire héritée !

Coll. : *"Certains s'y perdent"*. Ils se seraient sûrement perdus ailleurs aussi. Et d'autres "se retrouveraient" ailleurs aussi. Certains ont dit qu'ils ne s'en sortiraient jamais. Le risque, c'est l'accélération des processus et la mise en scène trop réaliste des situations par les acteurs eux-mêmes (on fait comme on a dit).

On garde les photos pour avoir des souvenirs. Mais aussi pour une recherche. Les objets restés à Boujean sont des objets volontairement laissés, donnés, abandonnés par leurs créateurs. Autrement, il n'y a que des copies avec l'accord des personnes. Il est vrai que les objets sont support de légendes pour présenter Boujean.

S. H. : *Le projet n'est pas volontairement novateur. Il n'est ni devant, ni derrière, et s'il est à côté, c'est parce que nos clients le sont... Et moi aussi. Nous ne conservons que des copies de ce qu'ont créé les personnes venant à Boujean ou des objets et des traces qu'elles ont voulu y laisser, parfois même y abandonner. Pour moi, ils ont plus valeur de souvenir. J'ai tendance à m'attacher un peu bêtement aux personnes qui existent, y compris celles que j'invente dans mes chansons et mes romans. Ces traces, ces créations, sont présentées lors de colloques avec*

l'accord des personnes, mais ceci est rare et il arrive que les personnes viennent présenter elles-mêmes leurs créations dans lesdits colloques.

P. B. : *Une question incontournable : êtes-vous, ou vous sentez-vous alternatifs ? En quoi ? A qui ? A quoi ?...*

S. H. : *Attention à tout ce qui alterne-hâtif. Se réserver le droit d'errer quand on ne peut faire autrement.*

N. G. : *Je pense que nous sommes alternatifs, dans le sens où nous laissons aux personnes leur propre histoire.*

R. O. : *Non. J'essaie d'être authentique. Il m'intéresse plus que mon travail soit reconnu parce qu'il est bon, correct et sérieux plutôt qu'original, nouveau, à la mode, etc. ou différent.*

J. C. : *Certainement qu'au travers du travail (en ateliers) entrepris à Boujean, il y a un temps différent qui est proposé à l'utilisateur, d'abord par une activité centrée sur la visualisation de la personne, sa place, sa légende, plutôt que sur ce qu'elle doit produire ou atteindre (au sens d'attentes extérieures). Par conséquent, il y a changement d'idéologie.*

aux confins des compétences

Un art et une science fondent, sans aucun doute, le projet de Boujean. Un art dans le sens du métier, d'un tour de main qui se prolonge en esthétique, d'un talent, non pas un don, mais une disposition, et d'un goût. Et une science, un savoir, non pas érudition, mais culture ; non pas une doctrine, mais une expérience toute en maîtrise. Quand le chemin de la rencontre à l'autre est de traverser, quand la pratique est oblique, quand la priorité est à l'expression, les schémas ordinaires, les canevas officiels ne suffisent pas à définir les compétences.

M. C. : *Dans un métier inhabituel tel que le vôtre, socio-réalisateurs, quelles sont les compétences qui vous semblent les plus importantes pour "exercer" à Boujean ?*

S. H. : *La compétence, c'est le regard et la manière de vivre sans — forcément — l'autre mais avec le plaisir — parfois — de sa présence. La capacité de s'exprimer et de se taire. De jouer sans nuire ; sauf à la connerie. D'être acceptable par soi et autrui. De ne pas parler seulement de ce qu'on fait, mais de faire. Et de défaire si c'est nul.*

F. M. : *Être soi-même, être en forme, se documenter.*

N. G. : *L'esprit d'ouverture, la capacité de s'adapter à des situations toujours nouvelles, l'humour...*

R. O. : *D'abord l'écoute. Ne plus se fier aux dossiers ni à la rumeur. Considérer la personne aussi capable de s'occuper de son problème de famille, de victime, et de s'en occuper comme elle le ferait d'un mal de dents en choisissant le dentiste qui lui semble le plus efficace. Écoute, respect, et ne pas penser ou faire à la place de l'autre.*

S. N. : *Les compétences ? Être disponible, souple, aimer le changement, avoir du tact dans les relations, ne pas avoir peur des responsabilités, pouvoir travailler de manière indépendante, avoir de l'initiative et de l'imagination. Et aussi la rapidité dans l'élaboration, l'authenticité de la parole et du corps.*

P. M. : *La compétence indispensable, c'est l'honnêteté, c'est à dire la capacité de penser sa vie en dehors des cadres habituels.*

D.P. : *Sans doute que la fonction d'éducateur — et par extension de socio-réalisateur — requiert une bonne dose de narcissisme. Et tant mieux si vous l'êtes. Vous êtes séducteurs. Ne dites vous pas que vos compétences, c'est : être soi-même ; c'est la forme ; l'humour ; la capacité d'adaptation, l'honnêteté, l'écoute ; l'absence de préjugés (ne plus se fier aux dossiers ni à la rumeur) ; le respect ; la disponibilité ; l'initiative ; l'imagination... Vous êtes porteurs d'une ambiance, d'une tolérance peu communes. Et d'un esprit foncièrement créateur... Ne pas parler seulement de ce que l'on fait, mais... faire !*

Est-ce là vos compétences, ou vos aspirations ? Vous êtes toute disponibilité, pour permettre à l'autre d'infléchir son itinéraire. Pensez-vous que l'état d'esprit, l'ambiance, la souplesse, l'humour suffisent ? La délégation de pouvoir que vous faites à l'autre, à celui qui fait un détour à Boujean avant de s'en détourner, cette délégation est-elle la marque visible d'une hypercompétence, ou au contraire masque-t-elle une absence ? *Jouir sans nuire !* J'aime bien cette sincérité. Mais un seul parle de jouissance ; a cette maturité. Et les autres, quel plaisir ?

Coll. : *Le narcissisme ? Comme le dit l'un d'entre nous, dans son labo, au-delà de deux, il est tout seul...*

La jouissance... (j'ai oui sens...). L'une parlerait plutôt d'intérêt, l'autre de plaisir du travail qui est fait.

S. H. : *La compétence n'est pas comme on pourrait le supposer la flatulence du con. Elle concerne la technique. C'est un jeu dont il faut connaître les règles de manière à pouvoir bénéficier du plaisir d'en jouer. Néanmoins, il ne peut y avoir de compétence que sur la machine, la matière, la manière. Jamais sur l'individu qui, par définition, échappe.*

P. B. : *Quelles sont vos références ? Vous inspirez-vous d'une théorie particulière, ou d'auteurs spécifiques pour appuyer votre approche, pour justifier votre démarche ?*

S. H. : *Makarenko du temps des poèmes. Deligny même par temps de pluie. Brel par temps de chien. Brassens par temps d'orage. Kundera sur la plage. Simenon dans le train. Magritte sur et au travers les murs.*

P. M. : *La psychanalyse pour la technique. Freud, Lacan pour la pensée. Nietzsche pour la liberté. Rainer Maria Rilke, Raymond Devos, Rostand Cervantès, Reiser, Cabu, Hellbrunn... et moi, de temps en temps, quand c'est nécessaire.*

F. M. : *Moi-même et celui que est en face de moi. Pas de théorie particulière, c'est selon la situation*

R. O. : *Ma première référence est mon expérience professionnelle quotidienne, les discussions d'équipe et les idées lancées par tels membres de l'équipe. Puis vient mon expérience personnelle de l'existence. L'expérience accumulée durant ma formation. Ensuite père mèle : les lectures, les cours de perfectionnement, les échanges de toutes sortes. Une référence, sans l'être vraiment, serait une forme d'existentialisme.*

J. C. : *Mes références, ce sont des photographes contemporains, en particulier. J'y ajoute l'expérience des ateliers de Boujean et ma pratique personnelle de la photographie. Référence également à P. Tap et les notions de personnalisation, actions projectives, etc.*

S. N. : *Pour l'atelier "marionnettes à fils", je ne m'inspire d'aucune référence. J'ai lu Ursula Tappolet, j'ai vu Madeleine Lions de "Marionnette et Thérapie" à Paris, ainsi que M. Bruno de Paratien sur le travail de l'ombre et du masque à Paris. Sans cela, c'est mon désir de me documenter toujours plus et toujours mieux, sans aucune référence précise. Pour moi-même, et sans allusion avec la marionnette directement, je m'inspire de plusieurs références telles que Mélanie Klein, Françoise Dolto...*

R. H. : *Freud, Lacan, Ferenczi, la pratique et l'enseignement de la boxe française, la pratique et l'enseignement du psychodrame psychanalytique. Et l'élaboration personnelle.*

D.P. : *Il n'y a pas d'existence possible sans références à d'autres, poètes, peintres, scientifiques... Il n'y a pas d'identité sans patrimoine culturel, quel qu'il soit. On ne peut pas se référer qu'à soi-même, parce que soi-même n'existe que parce que l'autre existe. Vos références sont hétéroclites. C'est votre richesse. Mais Boujean n'est-il pas une personne ? Boujean a-t-il son patrimoine culturel ? Est-ce la simple somme de ses parties, ou est-ce davantage ?*

Coll. : Il n'y a pas somme de personnalités différentes, ni une seule personne, mais harmonie nécessaire entre les personnes.

S. H. : Il est évident que nous avons tous des références culturelles, scientifiques différentes. Boujean n'est pas une personne mais la personne y est prédominante. Boujean n'a ni patrie, ni patrimoine. C'est plus que la simple somme de ses parties. Il y a des rythmes, des manières de faire, d'être, de se présenter, de penser, de vivre. Il y a des compatibilités et incompatibilités qui sont proches de la sexualité, de la sensualité. Vous appellerez sans doute cela séduction. Toujours est-il que cette somme constitue un ensemble humain qui fonctionne bien ou dérape. Depuis quelques années, j'ai eu le plus grand bonheur professionnel à m'alimenter constamment sans faire le vampire ni le satyre. Je souhaite que chacun des autres en ait eu le même bénéfice.

si le pouvoir...

Entre aujourd'hui et demain, n'est-ce pas une question de pouvoir ? L'urgence est de s'abstraire momentanément des contraintes arbitraires, des directives qui cadennassent, grandir en utopies le temps d'une question...

D. P. : Et si nous terminions ainsi, par cette question de l'ultime provocation : dans le fond, si vous aviez tout pouvoir, pas de contraintes financières, politiques, éthiques, conceptuelles... que changeriez-vous ?

S. H. : Le pouvoir ! (Qu'est-ce qu'il a donc, le fond ?)

F. M. : Tout !

P. M. : Moi !

N. G. : Il est difficile de changer quelque chose qui est en perpétuelle évolution... Il est actuellement dommage que les victimes doivent avoir un lien avec l'enfance ou l'adolescence pour pouvoir bénéficier de nos services.

R. O. : Je pense que je ne changerais rien dans l'immédiat. En revanche, je prendrais du temps pour faire un bilan et réfléchir à de nouvelles idées qui, elles, tiendraient compte d'une liberté politique, financière, éthique, etc. Je ne crois pas à une solution miracle. Je pense en revanche qu'une foule de petites choses pourraient être changées dans le quotidien...

J. C. : La façade ! Que je transformerais en trompe-l'œil ou en "kaléidoscope de l'assistance" ! Honnêtement, je n'ai jamais pu me poser cette question en ces termes !

S. N. : Difficile à dire... Faire découvrir d'autres choses aux usagers de temps à autre, à l'exemple de nouvelles expériences comme : du kayak, camping, inviter des gens à parler de leur(s) voyage(s), diaporama, etc. Des choses qui se sont déjà faites, mais qui, faute de moyens financiers,

ne peuvent être réalisés (et faute de temps également. Trois mois c'est court !). Permettre aussi aux socio-réalisateurs de se former à l'étranger sans contrainte du budget annuel.

R. H. : *Je travaillerais moins en quantité.*

On pourrait en rester là, à cette phrase essentielle : il est difficile de changer quelque chose qui est en perpétuelle évolution...

Encore faudrait-il que le pouvoir, là où il est, se laisse subjugué comme nous nous l'avons été.

L'exclusion souvent vise les singularités.

L'échec institutionnel se profile constamment dans l'embrasure de la porte de l'originalité.

Êtes-vous en sursis ?

J. C. : *Pour reprendre l'expression, nous sommes tous des "sursitaires momentanément isolés de leur groupe d'appartenance". Il y a peu, les autorités publiques, à divers niveaux, se sont justement intéressées à notre action, nous laissant entendre — messages inductifs et directs — que nous étions des candidats à l'échec institutionnel. Que nous ne pouvions pas continuer notre activité "contraire à l'opinion commune", donc paradoxale. La rumeur aidant, nous nous sentions vraiment des sursitaires ! Pourtant, à force de constater la valeur de "l'insu", d'utiliser cet outil dans notre approche, nous sommes réellement devenus de vrais "insu-laires" ! Boujean ne s'est pas égaré, ni perdu...*

ultime échange de vues

— *Avez-vous, vous-mêmes, à côté des échecs qui sont réperés dans les récits ou les expressions des utilisateurs de Boujean, des échecs comme socio-réalisateurs ? Et si ces échecs existent, pouvez-vous les illustrer ?*

N. G. : *On a souvent eu le sentiment d'échouer, mais le sentiment est-il l'échec ? Était-ce vraiment des échecs ?...*

R. O. : *Pour moi, la question ne se pose pas en ces termes-là. La question est plutôt liée au sens de mon travail. Quand une situation d'échec se présente, je ne me pose pas la question "est-ce que j'échoue aussi ?", mais plutôt : "comment donner un sens au travail, redonner sens ? Quelle alternative j'ai pour modifier à temps ce que je propose. Ce que je fais est-il juste ? L'autre trouve-t-il là ce qu'il cherche ?" C'est plutôt ça, la question.*

Philippe Beuret : *Vous arrive-t-il de dissocier votre propre échec de l'échec de l'autre ? L'échec n'est pas toujours là où l'on pense qu'il se trouve...*

S. H. : *Cette question se pose souvent. Quand une personne obéit à l'intention de quelqu'un d'autre, elle peut donner l'impression d'échouer, alors qu'elle a réussi dans l'obéissance de ce qu'on lui demandait. Lorsqu'un jeune a vraiment envie de mourir, c'est le cas le plus dramatique que nous connaissions, et que cette personne meurt, c'est un échec pour moi en tout cas qui considère que toute activité humaine est probablement une lutte contre la mort, plutôt une lutte pour la vie. Le problème essentiel est de ne pas se mettre, ou de ne pas être mis à la place de quelqu'un d'autre. L'échec que je ressens le plus, c'est quand on arrive à me rapter, à me mettre en demeure d'occuper une place qui n'est pas la mienne. Parfois même à me squatter, à m'investir d'un rôle que je refuse. Quand un parent me somme de prendre sa place, de prendre son rôle, sa fonction auprès de son enfant pour que j'échoue là où il a échoué, et que je prends sa place de cette façon, j'ai effectivement échoué. Mais il ne s'agit pas non plus de laisser le parent dans sa culpabilité s'il se sent coupable, ou de l'y mettre, de le rendre coupable, comme c'est la tendance. Il y a parfois une lutte terrible et indécente à ce sujet : qui met qui en place de quoi ? Et pour qui ? Mon travail consiste seulement à fournir une scène où l'on peut jouer autrement son histoire, avec d'autres moyens que le discours. S'il est malhabile, il nous trahit ; s'il est habile, il nous dissimule. Les mots, toujours les mêmes, les discours-impasse à répétition... Mais je ne veux pas être happé dans cette histoire qui n'est pas la mienne. Sauf que si les autres et moi, nous nous trouvons ici, à un moment donné, c'est que j'y suis quand même pour quelque chose. J'ai le sentiment pénible d'échec lorsque je suis là à un moment où, vraiment, je ne voudrais pas y être. Ou pas comme ça. Parce que le piège s'est refermé, et que je n'ai pas pu y échapper... Cela revient bien à la question : est-ce que tout n'est pas entrepris pour échapper à l'échec ? Et bien, peut-être... Et si c'était justement ça, la suprême pirouette indispensable : échapper sans toutefois enfermer l'autre.*

Didier Pigeon : *Pour moi, la vie est une succession d'équilibres et de déséquilibres, d'échecs et de réussites. Si à un moment donné, vous en êtes réduits à dire "on n'échoue pas et on ne réussit pas", ce n'est plus dans notre logique. Si vous n'échouez ni ne réussissez, vivez-vous encore ? Ou, êtes-vous tellement autres que vous êtes en-dessus — ou en dessous — de ça ?*

R. O. : *On me demande toujours de donner des réponses à des trucs qui sont impossibles et pour lesquels les gens n'ont pas eux-mêmes de réponse, et c'est moi qui devrais répondre à leur place. Alors que je sais*

pertinemment qu'il n'y a pas de réponses, si eux n'en ont pas trouvé, alors qu'ils sont plus concernés que moi. Échec ? Réussite ?

D. P. : Si quelqu'un vient vous raconter son histoire, sa légende, comme vous dites, vient lever le voile sur les échecs ou les sentiments d'échec qu'il a pu vivre, il va produire, exprimer des choses, dans vos ateliers, et va sortir d'une certaine manière de son passage ici. J'imagine que vous êtes satisfaits si la personne, en sortant, a trouvé quelques réponses. Au contraire, si la personne reste monolithique, si elle ne s'ébranle pas, vous aurez, je suppose, l'impression de n'avoir rien déclenché. Est-ce que cela suscite un sentiment d'échec ou pas ? Le problème n'est pas d'apporter la réponse à la place des gens, mais d'avoir le sentiment d'avoir servi à quelque chose...

R. O. : Je me questionne assez souvent là-dessus, mais je n'ai pas vraiment de réponse. L'autre soir encore, une personne me regardait d'un air déçu... l'atmosphère était tellement pesante avec elle que j'ai dû parler de tout autre chose pour pouvoir sortir de cette ambiance qu'elle a créée par son regard déçu. Il y avait un décalage évident entre ce que je lui proposais, et ce qu'elle me demandait, ce qu'elle attendait de moi...

N. G. : On n'a pas de réponse à la place des gens, c'est vite vu !

R. O. : Parfois quand je travaille avec des gens, ou que je suis en entretien, je me demande : qu'est-ce que je fais là ? Et que fait-elle là ? Si je les croise dans la rue, je peux avoir l'impression qu'il n'y a pas de problème... Pourquoi alors devrait-il y avoir un échec ? Quand on pousse trop loin ces questions-là, on bute forcément sur quelque chose. C'est pourquoi, je ne me lance pas trop loin dans ce questionnement. Je préfère me situer dans une évolution, toujours en train de rechercher. Sinon, je m'enferme. Ou alors ce sont des réponses momentanées, limitées, des pis-aller...

P.B. : Je fais une hypothèse qui pourrait expliquer le non-recours au mot échec. J'ai l'impression, quand vous parlez de vos ateliers, que vous créez un support, un espace relationnel avec la personne. Et que dans cet espace un peu magique, que vous avez en commun, peuvent apparaître un certain nombre de sens, de mots, de révélations.

Et c'est comme si votre démarche ne visait pas à qualifier les choses en termes de réussite ou d'échecs par rapport à des critères sociaux ou culturels, mais plutôt et seulement de permettre, à un moment donné, une rencontre magique où les choses sortent, s'expriment. C'est pour vous là le critère d'un tra-

vail qui a son sens. Et dans ce sens, si personnel et si intime, si indicible, c'est vrai que la notion d'échec est une notion qui vous échappe et qui échappe à tout le monde. Le sens profond est le sens que la personne veut bien donner elle-même, et de ce fait devient inqualifiable.

S. H. : La question de l'échec ne se pose plus de la même manière pour nous qu'elle se posait au début de la recherche, parce que nous avons évolué, et que cette évolution a été acceptée. Autrefois, les clients n'étaient pas les clients. Le changement demandé par une personne concernait toujours une autre personne. Un assistant social souhaitait que "son" jeune change. Un jeune souhaitait que "son" parent change. Souvent même, celui qui était sommé — ou qu'on nous chargeait — de changer, n'était pas présent. Nous ne pouvions pas répondre à ce type de démarche. Et, d'abord, quel changement ? Quand on voit quel parti chacun tire parfois de l'état de l'autre... Si la personne ne changeait pas, ou se droguait davantage, ou commettait plus de délits, le client, c'est à dire l'autre, n'était pas satisfait. Parfois même, dès la porte franchie, le problème du jeune devenait le nôtre ; s'il toussait, nous avions la bronchite ! C'était parfois comme si, dans un établissement de soins, on interdisait, dès l'entrée, tout symptôme au patient sous peine de confiscation.

J'ai voulu changer, non sans risque et sans peine, la scène où les choses se jouaient. J'aime bien les mots "espace" et "indicible" utilisés par Philippe Beuret. On ne peut pas vraiment décrire ce qui se passe. Il faut laisser aux gens la vie et ce qu'ils vivent. Seulement permettre un espace où se posera la question du sens, de la manière, du désir. De qui est libre de jouer dans l'histoire. C'est là qu'il est difficile de garder le rôle de témoin de ce qui se passe sans devenir otage. Sans arrêt, nous sommes raptés comme partisan ou adversaire, médiateur ou tampon. Sandwich à dévorer sur l'heure.

Lorsque l'espace n'est pas au point, le climat mal préparé, le ton inadéquat, le look sans contour ou à jeter, lorsqu'il y a du nul ou du perfectionnisme, il y a échec. Nous n'offrons même pas une réponse à une attente, nous offrons de la surprise, de l'indéfinissable, de l'indicible... c'est un bon mot en effet. Encore faut-il que les clients puissent en faire quelque chose. Trop distant ou trop attirant, rien ne peut être utilisé. Il ne s'agit pas de piéger. Il y a du rôle du passeur, pas du guide. Jouer dans toute cette histoire. C'est là qu'il est difficile de ne pas passer du rôle de socio-réalisateur qui devient témoin de ce qui se passe à celui d'otage. Sans arrêt nous sommes pris en otage, mis en place et lieu de quelqu'un d'autre, ou comme médiateur, puis en tampon entre quelqu'un et quelqu'un, en sandwich. Ce n'est même pas une réponse à une attente, ils sont toujours surpris de ce qu'ils trouvent ici. Mais si cette surprise est trop éloignée de ce qu'ils pourraient en faire, ça ne marche

pas. Il faut qu'il y ait adéquation entre la personne, son histoire, l'instant où elle vient et l'endroit qui est le nôtre, ce que nous sommes en tant que personnes, et nos techniques. Elle est là, la magie. C'est une alchimie d'endroit, de matériaux, de techniques, d'esthétique, de nourriture, de plaisir, et de ce que nous sommes nous. C'est l'adéquation subtile entre la personne, son histoire, l'instant où elle vient, l'endroit qui est le nôtre, ce que nous sommes nous-mêmes, ce que nous ont transmis les autres clients qui peut être vécu comme réussite ou échec. Et cette adéquation ne peut fonctionner que dans le flou, le décalage. Sinon, il y a risque d'appropriation, de collage. Elle est peut-être là, ce que vous appelez parfois la magie : une pincée d'éthique, deux doigts d'esthétique. De l'imagination : de l'image, de la magie et du son. L'essentiel de la personne nous échappera toujours et il le doit. Que connaît-on de l'autre si ce n'est l'essentiel sans même s'en rendre compte ?

J. C. : Personne ne parle "d'échec nécessaire". Encore faut-il pouvoir le dire. Tirer la sonnette de la maison et entrer. Et il faut des guides pour conduire l'hôte à travers le dédale des corridors, d'escaliers labyrinthiens. Quant aux lunettes qui permettent de lire l'échec, elles ne rapprochent pas plus qu'elles n'éloignent de l'objet, elles corrigent justement ces ruptures de lignes droites — et de vies — ce défaut que l'on nomme l'astigmatisme ! Encore une histoire de brisures, de ruptures dira-t-on. Oui, ce sont celles du porteur de lunettes. Certainement.

D. P. : Je lis dans l'un de vos documents récents les deux phrases suivantes : *"Nous avons pour but de permettre aux adolescents et à leur entourage une approche de leur histoire familiale, et la compréhension de leur situation actuelle, afin de mieux vivre l'autonomie et les relations sociales dans le respect de soi et d'autrui"* et un peu plus loin *"Ce travail n'est pas un travail de psychologue ou d'analyste ; il s'agit de proposer des techniques non verbales d'expression qui suggèrent ou restaurent la communication et invitent aux réajustements nécessaires"*.

Au total, si l'autonomie, le respect de soi et d'autrui n'apparaissent pas, ou si la communication ne se restaure pas, ou si vous n'invitez pas aux réajustements nécessaires, bien que vous le prétendiez, est-ce un échec ou non ?

S. H. : *Ce n'est pas un échec. Il y a échec lorsque l'invitation à tout cela est mal faite. Quand l'institution est réputée avoir "échoué" parce que quelqu'un a "échoué", l'institution — ou qui en parle — a volé l'échec de cette personne. Lorsque l'institution inscrit comme réussite la réussite de l'autre, elle lui vole sa réussite. La réussite de l'institution ne doit être liée qu'à l'institution elle-même. Les moyens importent*

plus que les buts. L'efficacité est dangereuse. L'éthique et l'esthétique ne le sont pas. Avec de bons moyens, n'importe qui peut atteindre ses buts, Il faudrait dire "m'importe qui", puisqu'il y a toujours la question du désir. Par ailleurs les mots "autonomie" et "socialisation" sont des termes-bateau qui font bien dans le paysage mais dont je devrais m'abstenir.

Si quelqu'un ne sait être heureux que dépendant d'autrui, qu'il s'abstienne d'être autonome. Si quelqu'un devient malade dès qu'un autre met le pied sur son champ, qu'il bénéficie du désert ! Il y a de la place pour tout le monde en dehors des modèles qu'on lui fournit sur mesures.

Le prêt-à-porter du quotidien, je m'en fiche...

cinquième acte : notes et contre-notes

conclure ?

La pièce a été lue, relu.

Une conclusion était-elle nécessaire là où l'ouverture se devait la plus large possible, où les paroles en filigrane avaient à relativiser les évidences ? A les estomper.

Était-il nécessaire de faire un précis savant sur l'échec, ou était-il plus judicieux de le laisser parler de lui-même ?

Fallait-il, science oblige, délivrer un savoir, des certitudes auxquelles s'accrocher ?

Ce n'est pas tant l'échec que le rapport à celui-ci qui est porteur de sens.

L'échec n'existe que parce qu'il est interprété comme tel.

La parole a été donnée.

L'échec a été mis en scène, le *fatal* mis en jeu.

Il est lisible pour qui veut le lire.

Comme d'ailleurs la réussite...

Des êtres ont été invités, aidés, à être les conteurs et les *re-créateurs* de leur propre histoire. Acteurs mis en scène.

Les paroles retracées ont cette intensité qui les rendent remarquables. Elles se suffisent sans doute à elles-mêmes.

Respect.

Pourtant, nous avons osé les commenter, non pour les diminuer, mais pour tenter de les mettre en relief, de leur faire écriin.

Quelques personnes, enfin, ont accepté de livrer non pas une lecture critique, mais un écho de leur relation — parfois intime — à l'échec.

Journaliste, écrivaine, comédien, psychologue, sociologue ont dévoilé quelques clés de leur propre patrimoine.

De leur histoire.

De leur savoir.

Se révéler, par le biais de l'émotion, de la projection, de la réflexion, de l'expérience, de la poésie...

En notes et contre-notes...

échecs en face à face

par Marie-José Auderset et Jean-Blaise Held¹

Kevin, 3 ans, passe ses journées dehors, livré à lui-même, entre la maison familiale et la ferblanterie voisine. Kevin essaie d'exister, mais on dit de lui qu'il fait des bêtises toute la journée. Qu'il est attiré par le mal.

Un matin — il venait peut-être de recevoir une fessée — on le surprend qui marche la tête baissée et qui marmonne ce leitmotiv : *“ Je ne veux pas faire de bêtises, je ne veux pas faire de bêtises... ”*. Et pourtant, quelques minutes plus tard, il attrape le chat et lui visse l'oreille avec une pince ! Toute la journée, Kevin entend ses proches qui parlent de lui :

“Qu'est-ce qu'il a encore inventé... Avec lui, il faut toujours se méfier... Regardez Paola comme elle est souriante, c'est tout le contraire de Kevin... On se demande ce qu'il va donner.” Personne ne semble jamais se demander comment Kevin vit cette permanente mise à l'index.

Léonard, 16 ans, est entré dans l'échec en même temps que dans la vie. Sa mère l'a abandonné. Et depuis, il n'en est jamais sorti. Il rate tout. Son parcours scolaire, Léonard le termine sur les genoux, dans une classe dite de *“développement”* ! Sa vie familiale, il la subit, avec un père qui le fait marcher à la baguette. Sa vie affective, il la tient secrète, mais elle ressemble sans doute à un désert. Seule la natation lui permet encore de croire en lui. D'ailleurs il fait précisément partie des *Espoirs*.

Jusqu'au jour où, désespoir, un problème musculaire inexplicable pour les médecins l'empêche de poursuivre... Aux dernières nouvelles, après un gros casse, Léonard a été placé dans une institution.

Il n'est pas nécessaire d'être assistant social, éducateur, ou socio-réalisateur pour être témoin de l'échec des autres. Kevin,

1. Journalistes à La Radio Suisse Romande

Léonard peuvent être des voisins, des parents, des proches. Et face à ces souffrances, je me demande que faire. Il y a des faits extrêmes — inceste, violence physique — que toute personne responsable doit dénoncer. Mais lorsque la situation est plus sournoise, lorsque seules des impressions se présentent, le désarroi du non-spécialiste devient grand. Je sais que les dégâts chez un enfant, chez un adolescent peuvent être immenses. Je sais de la même manière qu'une fois le processus de l'échec en route, il est extrêmement difficile de l'arrêter. Je le sais parce que je l'ai lu et entendu.

Mais le savoir-faire manque, qui pourrait me permettre d'agir.

Dès lors, lorsque je me retrouve face à une personne en situation d'échec, je me sens vite démuné. Bien sûr, je peux essayer d'aller à l'encontre du discours dévalorisant. Je peux me montrer "constructif", entrer dans une relation d'écoute et de confiance. En adoptant cette attitude, je peux éprouver un sentiment d'autosatisfaction. J'ai l'impression de savoir faire autrement (mieux) que les autres. Que souhaiter de plus ? Mais cet état d'esprit ne dure pas. Car mon interlocuteur, incapable de sortir de son mode de communication habituel aura tôt fait de m'entraîner dans une relation que je ne peux cautionner. Je suis donc contraint de lui montrer comment je me situe face à son problème, lui faire savoir mon refus d'être absorbé par son histoire personnelle, lui dire qu'il n'est pas question que je devienne son otage. La difficulté, dans ce cas, c'est que je n'ai pas les outils dont dispose Boujean. Je n'ai que les mots maladroits. Or, pour mon interlocuteur, ces mots-là, c'est de la morale.

Bloqué par ce dilemme, je me tourne vers des amis travailleurs sociaux.

Ils me disent que le vécu actuel de ce jeune est sans aucun doute chaotique, mais que l'intervention sociale peut conduire à un pire. Car ils restent perplexes face aux offres d'alternatives. Je ne vais donc pas pouvoir agir.

Échec. Doublement.

L'échec des autres me place devant mon propre échec.

Et mon propre échec place mon interlocuteur devant un nouvel échec.

Pour me rassurer, je me mets à cogiter sur la notion d'échec. Et je me dis qu'on y réfléchit peu. Lorsque tout va bien, on n'a guère envie de se pencher sur la question. Lorsque tout va mal, on utilise son énergie à d'autres fins. Alors quand Philippe Beuret, l'un des chercheurs, demande à ses interlocuteurs de parler des trois échecs et des trois réussites les plus importantes de leur vie, je me penche sur mon passé. Et comme eux, j'hésite. Au fil de la réflexion, comme certains d'entre eux également, des échecs se muent en réussites.

Autre difficulté : il n'est pas facile de se départir de l'emprise de la société dans ce domaine. Pour elle, une vie réussie, c'est une scolarité sans anicroches, une carrière professionnelle qui permet de gravir bien des échelons, une vie familiale sans histoires avec deux ou trois enfants, quelques amis solides, quelques relations...

Aussi, dès que l'on sort de ce schéma trompeur, le sentiment d'avoir échoué tend à s'imposer.

Pourtant, redoubler, rater un examen, refuser une promotion, divorcer, boucler le téléphone au nez d'une relation peuvent très bien se révéler être des chances, des ouvertures. Un pas vers une réussite.

Voilà notamment ce que je voudrais dire à Kevin et à Léonard. Mais je n'en ferai rien. Je ne veux pas leur faire la morale...

la trace de mon chemin

par Vania Vilers¹

Au sortir de l'adolescence, mon fils qui avait alors choisi la carrière d'acteur, végétait : il n'avait trouvé ni le chemin des "planches", ni celui des caméras. Peu satisfait de la vie à Paris, il décida de voyager ; je l'y encourageai.

Quelques temps plus tard, il me fit part de son intention d'aller découvrir New York et l'Amérique. Il partit avec son billet d'avion en poche mais peu d'argent à sa disposition. Et surtout, ce qui m'inquiétait, sans adresse où dormir les premiers jours.

Arrivé là-bas vers trois heures de l'après-midi, il eut immédiatement envie de satisfaire un vieux désir : monter sur la Statue de la Liberté ! Il faut dire que sa culture avait été forgée à coups de bandes dessinées et de films américains ! Il déposa donc son baluchon dans une consigne, prit le bateau et monta sur ladite Statue, ne se souciant toujours pas de l'endroit où il allait dormir. Vers sept heures du soir, il revint à Manhattan, prit son baluchon et commença à marcher dans New York à la recherche d'un gîte. Et là, très vite, dans le dédale des rues de cette immense ville étrangère, il rencontra la femme d'un musicien, qu'il avait connue des années auparavant dans le midi de la France, où sa mère organisait un festival de jazz. Le gîte était trouvé... avant même d'avoir été véritablement cherché.

Comme je racontais cette anecdote à un ami metteur en scène italien, il me dit à peu près ceci : *"Ça ne peut arriver qu'à quelqu'un qui a une force en lui, peu de peur profonde, de la confiance. Imagine que ton fils ne l'ait pas eu, cette force ! Eh bien il serait encore sur le pavé new-yorkais !"*

1. Comédien, Paris

Il peut paraître étrange d'écrire sur le thème de "*l'échec induit*" en commençant par une histoire qui en est à l'opposé. Mais il m'a paru que le thème de l'échec n'avait d'intérêt à être considéré que si l'on envisageait le contraire : la réussite.

J'ai vu récemment le dernier film de Bertrand Blier : "*Un, deux, trois, soleil*". Il y est, je crois, beaucoup question d'échec induit. L'héroïne, une adolescente, se bat contre une mère oppressante, un père alcoolique, un environnement brutal. Elle est violée par ce qu'il est convenu d'appeler des voyous. Et son seul espoir d'amour, de tendresse, un voleur sans envergure, voyou lui aussi, est tué par un petit bourgeois qui pratique l'autodéfense. Il y a là un échec qui s'incruste petit à petit, auquel elle tente d'échapper sans y parvenir. Restent la violence de son désespoir, mais son extraordinaire vitalité aussi !

Il me semble que l'échec induit trouve ses racines essentiellement dans l'enfance. Il est très conditionné par l'environnement familial. Et la capacité de cet environnement à insuffler ou non la confiance à l'enfant.

Certes, il y a l'adolescence, la prise de conscience qu'on acquiert. Du monde dans lequel on vit, la personnalité qu'on s'est forgée, la volonté qu'on a de s'en sortir ou non. Mais là encore, je crois que l'environnement familial des débuts joue un rôle déterminant.

Pour prétendre définir les contours de l'échec induit, il faudrait sans doute affronter une analyse, au sens thérapeutique du terme. S'appuyer sur la seule expérience, sur son propre vécu, me paraît très insuffisant. J'essaierai néanmoins.

Quoique les causes de l'échec soient nombreuses (tempérament, personnalité, environnement), je pense donc que la base familiale donne, ou ne donne pas à l'enfant, la confiance dont il aura besoin plus tard, pour s'épanouir et marcher seul.

Pour ma part, je ne suis pas ce qu'on appelle le produit d'une enfance dite normale.

Mes parents ont divorcé lorsque j'avais trois ans. Mon père a obtenu la garde du petit et m'a élevé. Ballotté de tante en pensionnat durant mes jeunes années, ce n'est qu'à l'âge de onze ans, lorsque mon père s'est remarié, que j'ai eu une vie familiale à peu près normale. D'où sans doute ce besoin d'indépendance en même temps que cette peur de la solitude qui me caractérisent.

A dix-huit ans, j'ai lu des articles sur le théâtre de *Brecht*. Et j'ai alors donné libre cours à une envie qui me tenaillait depuis longtemps : je suis devenu comédien. J'ai choisi un métier où mon indépendance serait respectée. C'est du moins ce que je croyais à l'époque, mais c'était faux !

Être comédien, c'est être dans la dépendance des directeurs de théâtre, des producteurs de cinéma, des metteurs en scène. Quant à la peur, elle fait partie intégrante de la vie de la plupart des comédiens. Je m'étais donc trompé ! Et je l'ai ressenti très vite. Mais je n'avais envie de rien d'autre. Il me fallut tenter de réussir dans la voie que j'avais choisie, trouver mon chemin.

A cinquante-cinq ans, je considère que je ne m'en suis pas trop mal sorti. Et pourtant...

En Suisse, comme presque partout ailleurs, dans le milieu bourgeois où je suis né, on ne se bat pas, on ne gêne pas, on ne revendique pas. Ça ne se fait pas. Fritz *Zorn*, l'auteur du très beau témoignage qu'est "*Mars*", en est mort.

Je me suis donc installé chez notre grande voisine, la France ; et j'y ai appris à me battre jusqu'à devenir une petite vedette de l'écran. Et puis, quelque chose s'est cassé, *la trace de mon chemin* est devenue floue, je me suis un peu perdu. J'avais peut-être épuisé le capital confiance qui m'avait été donné et dans lequel je puisais allègrement.

A moi maintenant de retrouver ma route, en m'appuyant sur mon expérience de la vie et en me forgeant une nouvelle confiance ! Je ne parlerai pas de mes échecs affectifs. Ils ont tous un dénominateur commun : le refus de m'engager. Pour le respect de cette fameuse indépendance, j'ai vite été accablé par une solitude pesante.

Comment nous sortir de cette terrible expérience qu'est l'échec induit ?

En nous appuyant sur notre expérience, en analysant nos erreurs, nos faiblesses et leurs causes.

En nous battant seul pour justifier l'image que nous donnons. Ceci est vrai pour les hommes et les femmes adultes. Mais quand le mal est patent dès l'enfance, et même l'adolescence, il peut être utile, je pense, de se faire aider par d'autres, dont c'est le métier.

En conclusion, j'aimerais tenter de montrer par un exemple la différence, s'il y en a une, entre l'échec et l'échec induit. D'une part, un mécanicien à qui on aurait dû amputer les deux bras, suite par exemple à un accident, et d'autre part, le même mécanicien qui aurait conservé ses bras, mais dont l'échec puiserait ses forces maléfiques dans des racines beaucoup plus profondes. L'un doit réagir à un destin qui lui est fatal et qui contrarie ses projets, sans qu'il en soit vraiment responsable. Ce serait l'échec. L'autre a une conduite d'échec ; soit qu'il n'ose pas réussir sa vie, ou qu'il n'en ait pas la force. Et ce serait l'échec induit. Quelles que soient les raisons de ses comportements, il faudrait en chercher les causes plus profondément.

Sans qu'il soit pour autant utile de rendre nos parents et notre enfance responsable de tous nos maux.

des échecs tremplin

par Marie-Louise Staehlin¹

L'échec induit : un titre qui m'irrite, qui me rend perplexe. Plus je réfléchis au texte que je suis censée livrer, et plus je me perds dans un enchevêtrement d'idées et dans la complexité du problème. La lecture de la recherche soumise a soulevé plus de questions que donné de réponses. En fait, elle m'a avant tout offert des pistes de réflexion. Il me semble que la même perplexité n'a pas épargné l'équipe de recherche — sinon, pourquoi aurait-elle changé le titre initial "*l'échec induit*" en "*expressions de l'échec*", titre moins contraignant ?

Ma contribution consistera en un essai modeste et incomplet pour démêler l'écheveau de mes pensées, en me référant à mes observations, à mes réflexions et à mes échecs personnels. Est-ce que, en fin de compte, je ne vais pas me trouver en face d'une nouvelle liste de questions, les réponses relevant du mystère de la nature humaine, ne pouvant pas être définies et certainement pas définitives.

Trop "*fourre-tout*" commode, trop "*non-mise-en-question*" des normes sociales et morales, échec et réussite ne sont pas des catégories auxquelles j'aime me référer. Qu'est-ce qu'un échec ? Qui peut s'arroger le droit de déclarer que quelqu'un a échoué ? Qui juge, et en se rapportant à quels critères ? Subjectivité des critères, subjectivité des échecs. La définition, de toute façon, est lapidaire et négative : insuccès, manque de réussite (*Petit Larousse*).

1. Psychologue, présidente de la commission "Boujean", société d'utilité publique, Bienne; et présidente du CRIS (Cultures, rencontres et informations sociales)

J'avais pourtant observé, et également appris, que l'échec est nécessaire à tout apprentissage — que nous ne pouvons apprendre le monde sans nous y heurter.

Des échecs découlant d'une méconnaissance de relations, de forces, de lois ; conséquences d'une maladresse, d'un manque d'exercice.

Des échecs finalement nécessaires, bénéfiques, suscitant l'observation, l'exercice, la réflexion : des espèces de tremplins permettant une nouvelle compréhension, une nouvelle habileté.

En passant en revue les échecs de ma vie, j'ai fait une constatation : quelques uns de mes échecs ont eu, en fin de compte, un effet libérateur, même si, sur le moment, ils m'ont fait mal et sérieusement égratigné mon "ego". Ils m'ont appris que j'avais mal jugé de mes capacités, que je poursuivais un but dont je n'étais pas persuadée profondément, que j'avais voulu me conformer à des idées, à des normes auxquelles je ne pouvais pas adhérer dans mon for intérieur. Ces échecs m'ont montré que je devais emprunter d'autres chemins, et avant tout le mien.

Il est vrai que dans toutes les situations d'échec évoquées jusqu'à présent, la victime de l'échec reconnaît être l'auteur ; elle doit s'en prendre avant tout à elle-même, à son manque de jugement et d'introspection. Et ceci en dépit de son désir d'attribuer la cause de son insuccès à autrui.

Comment se fait-il qu'un échec qui pourrait être la source de nouvelles découvertes, d'un nouveau départ, devienne un échec maléfique, une source de mal-vivre ? Comment se fait-il que dans notre entendement la notion d'échec prenne immédiatement un sens péjoratif, souvent de découragement ?

C'est probablement à ce moment de la réflexion qu'il y a lieu d'introduire la notion d'"échec induit".

Une influence tierce interviendrait pour perturber notre fonctionnement ; une force extérieure qui nous prive de notre possibilité de choisir et d'agir librement. Un conglomerat de circonstances, de hasards, de situations dans lequel le destin nous a jetés, nous a fait naître, semble régir notre vie à nous tous. Intervient alors le "mais" : chacun n'a pas reçu le même mélange de circonstances.

La fée chance n'est pas équitable. Elle est capricieuse dans la distribution de l'attention, de l'amour, de la compréhension qui nous entourent et qui sont nécessaires à notre mûrissement. La sollicitude que nous recevons dès notre plus jeune âge nous permet d'affronter, de supporter les vicissitudes du destin et de faire de nos échecs des tremplins.

Privé de ce climat de compréhension, l'être reste plus vulnérable, les échecs peuvent devenir néfastes. Ballotté entre la révolte contre l'injustice, et la résignation, il est difficile d'échapper à un sentiment de fatalité, de ne pas accuser autrui, de ne pas se sentir coupable : coupable d'échouer, coupable de décevoir, d'accabler et de punir ses proches à travers l'insuccès. Combien de mères ai-je entendu se plaindre des problèmes et des échecs de leurs enfants, de s'en attribuer la faute, et d'évoquer ensuite le manque d'aide et de compréhension dont elles avaient souffert durant leur propre enfance. Elles signalaient combien il est difficile et amer de ne pouvoir procurer sécurité et attention si son propre manque n'a jamais été comblé. Ces mères se sentaient soumises à une hypothèque, accablées par un enchaînement d'échecs de génération en génération : échec induit par le vécu et le comportement de nos prédécesseurs.

Qualifier l'échec induit ne suppose pas uniquement une observation. Une simple constatation nous permettrait de rester en dehors. Le fait d'utiliser le terme "*induit*" nous rapproche du jugement, d'où probablement l'irritation, la tentation d'esquiver.

Nous ne voulons pas juger, nous voulons comprendre. Nous voulons laisser la liberté, éviter la contrainte. Car nous savons que la contrainte est dangereuse, enférme au lieu d'ouvrir. Pouvons-nous n'être qu'un miroir ? Pour que l'autre puisse se voir, nous devons nous dévoiler, avouer à un moment donné notre opinion, dire et démontrer par notre attitude et nos agissements quelles sont nos valeurs. Confrontés à nous-mêmes et aux autres, voici notre crainte, notre gêne, notre dilemme.

J'ai longtemps habité une maison à proximité d'un parc. Face à la fenêtre de ma cuisine se trouvait un hêtre rouge, arbre majestueux, dont les branches touchaient presque le sol.

Enfants, nous y grimpons, nous nous y abritons de la pluie et du soleil, ramassions ses fruits en automne, respirions son odeur, écoutions le bruissement de ses feuilles.

Plus tard, dans ma cuisine, j'observais le tronc puissant, constellé de cicatrices causées par le coupage des branches.

Ces cicatrices avaient pris l'aspect d'yeux.

Et j'ai pensé que nous aussi, nous regardons le monde à travers nos cicatrices, nos échecs.

Mais les cicatrices n'ont en rien entamé la splendeur de l'arbre.

La femme passe-muraille

par Mousse Boulanger¹

“Je veux dire que vous pouvez étudier tant que vous voulez. Mais vous ne serez jamais avocat. C'est que vous avez un léger défaut, madame Kempin : vous êtes une femme”.²

“Ce sont les filles qui pleurent” !

“Au lieu de lire, tu ferais mieux de tricoter” !

“La politique, c'est pas pour les femmes” !

“Sois belle et tais-toi” !

“C'est toutes des salopes” !

“Ah ! la logique féminine” !

La liste pourrait s'allonger durant des pages.

Échec induit dès la naissance de la petite fille !

Elle est d'emblée destinée à devenir amante, épouse, mère, éducatrice, infirmière, femme de ménage, repasseuse, cuisinière. Aujourd'hui s'ajoute un métier pour arrondir les fins de mois. En cas de crise, c'est elle qu'on licencie d'abord. Elle n'a plus qu'à retourner dans son foyer et laisser la place aux hommes. Car, qui oserait prétendre qu'une femme peut avoir envie de se réaliser dans une profession ? Ne rêvent-elles pas toutes d'un mari qui gagne leur vie ? La femme devra, autant que possible, aider l'homme à réussir sa carrière, quelle qu'elle soit. Une épouse, c'est fait pour soutenir son mari. Si le couple n'a pas d'enfants, c'est avant tout la faute à la femme, c'est elle qu'on examine bien avant d'oser aborder le problème masculin. D'ailleurs, si l'homme est impuissant, c'est parce que sa femme est frigide ou qu'elle ne sait pas s'y prendre. Si elle reste solitaire, c'est une vieille fille, alors que l'homme est un célibataire. La jeune fille sera bien en-

1. Comédienne, écrivaine, ex-présidente de la Société suisse des écrivains.

2. in Evelyne Hasler, *La Femme aux ailes de cire*, Editions Zoé

tendu la piètre conductrice de véhicule. A la moindre erreur, le chœur masculin s'écriera : *"Bien sûr, c'est une femme"* !

Elle sera faible en mathématique mais habile de ses mains.

Échec induit dès la naissance ?

Essayons d'imaginer, dans notre belle langue française, que chaque fois qu'on prononce, qu'on écrit le mot *"homme"* on le remplace par le mot *"femme"*.

Des exemples ? La Révolution française proclame les droits de l'homme et du citoyen, mais interdit aux femmes d'entrer en politique. Selon Rousseau, les hommes font la loi, les femmes les mœurs ! Les femmes sont la nature, les hommes la culture. Et pour faire bonne mesure, on interdit l'université aux filles quand ce n'est pas tout simplement le droit à l'école.

Qu'on ne dise pas que cela est du temps passé. Aujourd'hui encore, des millions de petites filles ne prennent jamais le chemin de l'école, donc de la connaissance. L'homme est l'émanation de Dieu, la femme n'étant qu'une côtelette ! Le pouvoir, c'est l'homme ! *"L'homme sans aucun appui et sans aucun secours est condamné chaque instant à inventer l'homme"*, écrit Jean-Paul Sartre. *"L'homme est l'avenir de l'homme"* selon Francis Ponge. Merci Rimbaud, merci Aragon d'avoir inversé la proposition en proclamant que la femme est l'avenir de l'homme.

Échec induit dès la naissance ?

Écoutez l'Ecclésiaste dans ce livre de toutes les références qu'est la Bible : *"Et j'ai reconnu que la femme est plus amère que la mort, qu'elle est le filet des chasseurs, que son cœur est un rets, et que ses mains sont des chaînes. Celui qui est agréable à Dieu se sauvera d'elle ; mais le pécheur s'y trouvera pris"*.

On comprend pourquoi aucune femme ne sera jamais papesse !

Je peux continuer les citations :

A.de Vigny : *"La Femme, enfant malade, et douze fois impur"* !

La Rochefoucauld : *"L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison"*,

A. de Musset : *"Qu'est-ce après tout qu'une femme ? L'occupation d'un moment, une fragile coupe qui renferme une*

goutte de rosée, qu'on porte à ses lèvres et qu'on jette par-dessus son épaule",

Je termine cette exploration par ces mots de Molière dans l'École des Femmes : *"La femme est en effet le potage de l'homme" !*

Mieux encore, voici la définition du dictionnaire le Robert en six volumes : *"L'homme : être humain, espèce humaine ; la femme : être humain femelle" !*

Voilà, tout est dit.

Ce qui m'émerveille, ce qui me gonfle d'un orgueil joyeux, c'est que les femmes aient résisté. On les a battues, humiliées, violées, opprimées, brûlées, méprisées, enfermées dans des interdits, des tabous. On a nié leur identité, escamoté leur nom. On a érigé toutes les barrières imaginables autour d'elles, de la Genèse à Freud, en passant par les philosophes, les biologistes, les "psys" de toutes sortes, sans parvenir à les mater. La liste est longue des hommes qui, très sérieusement, ont expliqué les mécanismes de la femme, ont disséqué ses humeurs, ont exploré son âme. Ils ont établi des normes, des définitions, ont réuni tout ce que leur cerveau peut concevoir pour déterminer, fixer, maîtriser l'image de la femme. Elles se sont toujours échappées : elles ont inventé des autonomies secrètes. Elles ont su être plus libres que leurs geôliers.

Quelle est cette force qui brise l'échec programmé par une société qui aujourd'hui se désagrège ? Se détruire, s'étriper, faire la guerre semble être le dernier recours de l'homme contre la force de la femme. Fusil au poing, quelle jouissance de voir cette femelle pleurer avec ses enfants accrochés à ses jupons ! Dernier refuge du sexe qui se voudrait fort. S'asseoir autour d'immenses tables pour pérorer sur l'avenir de l'humanité en excluant totalement celles qui font cette humanité. A force d'avoir induit la femme en échecs, les hommes se trouvent prisonniers de leurs propres murs. Leur esprit n'a pas appris à voler, à faire le passe-muraille comme celui des femmes. Enfermés en eux-mêmes, ils sont face à leur propre échec.

"Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme — jusqu'ici abominable — lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi ! La femme

trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées différencieront-ils des nôtres ? Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses ; nous les prendrons, nous les comprendrons." A.Rimbaud

Je pense que nous y voici en ce temps appelé par un jeune visionnaire dont le génie éclaire à jamais notre culture.

Nous, femmes, sortons des labyrinthes tapissés de nos chairs, peints de notre sang, où résonnent nos plaintes, nos révoltes, nos victoires. Il nous reste à dire haut **qui nous sommes** pour que s'écroulent les murs de l'échec.

Il nous reste à répéter sans cesse, avec André Malraux :

"Je ne suis pas une femme qu'on a, un corps imbécile auprès duquel vous trouverez votre plaisir en mentant comme aux enfants et aux malades. Vous savez beaucoup de choses, cher, mais peut-être mourrez-vous sans vous être aperçu qu'une femme est aussi un être humain".

Échec induit ?

Oui, certes !

Mais qui s'effrite comme une ruine sous la poussée d'une végétation nouvelle.

postface

l'invention sociale

par Patrick Baudry¹

Qu'est-ce donc qui nous meut ? Des valeurs, dit-on. Engagées explicitement et surtout implicitement dans une "idée" de la vie, un sens ou "le" sens qu'on voudrait (ou qu'il faudrait) donner à ce "métier de vivre" (C.Pavese). Telle est la tendance : produire le "listing des valeurs" pour lesquelles on agit. Comme si la quête de sens pouvait être réduite à la justification, comme s'il fallait que se produise la vérité pratique, concrète, des impulsions et de la volonté, quitte à reconnaître après coup l'arbitraire des orientations et de leur justesse. L'idéal de rendement qui caractérise le carriérisme suppose ce travail du "mental", cette définition positive des critères justificateurs, cette élucidation des raisons motivantes : on réussira parce que l'on sait ce que l'on fait et pourquoi. L'arbitraire à quoi aboutit cette position néglige un arbitraire plus fondamental,² que l'énumération des "bonnes raisons" ne peut pas prédire.

C'est au fond l'expérience sociale qu'on veut ainsi contenir dans un mode d'emploi. Et c'est la réduction de cette expérience à une organisation qu'on opère : comme s'il s'agissait de "s'organiser", d'organiser les relations et la marche d'ensemble d'une totalité où chacun trouverait sa place. Avec l'argument de mettre à jour ce qui motive, l'on en vient à mettre au point ce qui fait marcher. H.Arendt écrivait que "la société d'employés exige de ses membres un pur fonctionnement automatique, (...) comme si la seule décision encore requise de l'individu était (...) d'abandonner son individualité, sa peine et son inquiétude individuellement senties, et d'acquiescer à un type de comporte-

1. Sociologue, maître de conférences, Université de Franche-Comté

2. Voir H. P. Jeudy, *Eloge de l'arbitraire*, Paris, PUF, 1993, p. 4

ment, hébété, "tranquillisé" et fonctionnel". Et elle ajoutait : "Ce qu'il y a de fâcheux dans les théories modernes du comportement, ce n'est pas qu'elles sont fausses, c'est qu'elles peuvent devenir vraies, c'est qu'elles sont en fait la meilleure mise en concepts possible de certaines évidences de la société moderne".¹

C'est "au nom de" qu'il faut parler et agir, en explicitant ce qui justifie le point de vue et la décision. La logique du projet suppose l'universalisation de son propre mode de pensée et l'évidence de son bien-fondé. "Mettre en cause" ne se peut qu'en référence à une autre "cause" : "qu'est-ce que vous voulez mettre à la place ?".

En effet, quoi mettre à la place de l'idée de réussite, des moyens de sa réalisation, des méthodes qui réussissent pour l'obtenir ? Il semble qu'un tel idéal ne puisse souffrir (d') aucune critique, qu'il ne supporte aucun doute : il intègre les divergences et inclut les dissidences. S'il s'agit de traiter du social comme d'une expérimentation, en cautionnant le tâtonnement ou l'essai avec l'objectif indiscutable de la réussite, l'échec peut lui-même n'être que le moment de ce programme : l'étape d'un parcours nécessairement dirigé vers le bien. Et l'on pourra même se demander si l'échec n'avait pas son utilité, s'il n'abritait pas une nécessité : celle que s'accomplisse mieux le projet de réussir.

Les résistances à l'ordre de la performance peuvent être mises au compte de malentendus, de volontés maladroites de réussir (ou s'interpréter comme les moments de négation qui appartiennent au processus plus global d'une positivité). Le refus de "participer" peut s'interpréter comme le signe d'une autodestruction qui appelle sa prise en charge thérapeutique et pédagogique : il s'agit de "rectifier le tir", de redresser la trajectoire, d'éliminer le flou qui embrouille sa vision, d'établir la netteté d'une vue de soi et d'autrui. Les spécialistes ne manquent pas qui "re-programment" l'individu, qui positivent les problèmes vécus, qui savent comment se réparent les "déviations". La construction normative de la "déviance" ne s'interroge pas : elle se juge à ses actes orthopédiques et eux-mêmes se justifient par leur évaluation : on peut chiffrer la rentabilité des aides.

1. Voir H. Arendt, *Condition de l'homme moderne* (1961), Paris. Presses Pocket, 1992, p. 400-401

Le travail qui s'accomplit à Boujean rompt évidemment avec cette logique "*positive*" qui répare et peut à la fois produire des échecs par avance désamorçés. Il ne suffit pas de dire que ce sont d'autres pratiques que celles recommandées dans nos magazines à grand tirage ou dans les livres de recette, habiles à cette ambiguïté dépressive qui "*colle*" à l'attente sans objet de leurs lecteurs. Il s'agit de pratiques autres : surtout peut-être parce qu'elles s'imaginent en relation avec l'humanité du tragique et des crises, et non point en fonction d'un rendement relationnel.

L'idée paraît simple : placer quelqu'un en position fictive et décisive à la fois d'auteur. Non pour réassurer l'acteur débous-solé et lui remémorer le texte du bonheur, mais proposer les moyens d'un "*film*" (non pas une méthodologie cinématographique) où il n'est pas besoin d'être le héros "*à la fin*", ni de bout en bout l'incarnation des faillites. Une telle "*socio-réalisation*" n'est bien entendu pas naïve, et si elle ne se conforme pas au projet des réparations, elle ne participe pas davantage d'une ontologie charitable, en garantissant dans un espace privilégié le réapprentissage de l'amour de soi et du monde.

Si des déterminations pèsent sur l'existence, le discours sur l'existence en société — "*cette addition d'êtres qui ne font pas nombre les uns avec les autres, comme l'écrit E. Lévinas*¹ — n'est pas toutefois réductible à une mécanique des contraintes. Ce n'est pas dire que des échappées sont possibles hors des dispositions qui font système et qui cohèrent les visions du monde. Mais que l'expérience de l'un avec l'autre génère autre chose que la répétition et le renforcement d'une forme close déterminant la chorégraphie des gestes et le choix des couleurs. La société n'est pas tout entière contenue dans ces reproductions prédictibles et dont chacun refoulerait l'implacabilité pour tisser la trame de son autonomie "*imaginaire*".

Si l'on a pu dire (G. Simmel) que le troisième est ce moment à partir duquel la société commence, c'est bien que l'existence sociale ne se borne pas aux déterminations voulues ou subies du tête-à-tête, ni à la logique des appartenances groupales et à leur code. Le tiers qui intervient dans la composition sociale ne s'ajoute pas au couple duel pour en complexifier les relations. Il en modifie absolument l'ordre conventionnel. Il n'est pas l'ustensile d'une relation améliorée. Mais ce qui isole le proche de la

1. E. Lévinas, *Entre nous* (1991), Paris, Le Livre de Poche, 1993, p. 26

proximité pensable ou de l'éloignement qui se gère dans une stricte économie relationnelle. Le tiers, qui ne se comptabilise pas, attire l'autre là où ma prise, ma "*compréhension*", n'ont plus d'effet. Et c'est cette altérité, qui échappe à l'autre lui-même, qui arrive dans la rencontre de l'autre comme autrui. Qui s'impose dans une présence qui n'est pas tout entièrement faite de la présence de l'autre : c'est de par son absence, non maîtrisable par l'un ou l'autre, que s'inventent l'interstice, le mouvement d'une société en acte.¹

C'est aussi bien dans le quotidien "*qui échappe*" (M. Blanchot), le "*soi*" qui perd de son unité ontologique prétendue. Qu'il soit produit et révélateur d'une culture étrangère au moi-même, il fallait bien s'en douter, mais surtout il n'existe pas même en continuité avec ce que "*je*" pense. La pensée la plus liée à l'intimité du rapport de soi à soi avoue des accidents et se trouve liée à une étrangeté pour soi. M. Blanchot écrit : "aussi purement que nous croyions penser, il est toujours possible d'entendre dans cette pure pensée le retentissement des accidents de l'histoire originelle du penseur et d'entendre cette pensée, de la comprendre, à partir des accidents obscurs de son origine." Toutefois, il ne s'agit pas de "*moments réellement premiers*" comme si, à force d'élucidation, une réalité pouvait enfin se saisir: "*tout conflit primordial, nous ne l'avons vécu que comme l'ayant toujours déjà vécu, vécu comme autre et comme vécu par un autre*"²

Une telle étrangeté qui déborde du connaissable, n'obéit ni à l'observation exacte des comportements, ni aux explications mystiques. Surtout, l'enjeu n'est pas de retrouver une réalité sur quoi fonder "*maintenant*" l'objectivité. Lacan a écrit : "*Soyons catégorique, il ne s'agit pas dans l'anamnèse psychanalytique de réalité, mais de vérité*".³

Ce mot, comme celui d'histoire ou de sens, inquiète ; et l'on doit à quelques rationalistes d'avoir chassé de la science leur

1. Voir E. Levinas, idem, p. 28 et ss. Et bien entendu les ouvrages qui précèdent, notamment *Totalité et Infini, Autrement qu'être ou au-delà de l'essence, Difficile liberté*.

2. M. Blanchot, *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p.347.

3. J. Lacan, *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 133. Voir M. Blanchot, op.cit., p. 351

odieuse métaphysique.¹ Restent "quand même" les gens et le jeu des symboles : "les systèmes mythiques et symboliques ne sont pas des constructions intellectuelles : ils concernent la vie quotidienne et subissent les changements que les variations de cette dernière leur imposent", écrit J. Duvignaud.²

L'acte symbolisant ou la manipulation des symboles, et, dans un monde "chiffonné" (R.Thom), l'affrontement à "une nature faite d'énergies disséminées"³ — tout cela implique dans un monde et compromet l'attente, cette position souveraine qui récuse les détours de la société.

L'attente n'est pas "de" quelque chose ou "de" quelqu'un : de ce qui viendra peut-être ou sûrement. Elle n'est pas non plus délicieuse différence, réserve jouissive d'une jouissance à venir. Ni angoisse pathétique, ni bonheur plein de lui-même, l'attente est affaire de présent : elle n'est pas en manque, mais saturée. Elle n'est pas pleine (d'espérance, par exemple) mais vidée.

L'attente n'est pas bornée à l'événement qu'elle attendrait. Elle n'attend rien. Celui qui attend, ne s'attend à rien, attend le rien et s'y confond. L'attente n'est pas insupportable : elle supporte tout mon être. Elle n'est pas bornée par la satisfaction de ma demande. Elle est une expérience absolue, intégrale, qui investit tout de l'existence. Voilà sa puissance et sa folie. Ou disons encore que l'attente, le plus souvent momentanée, furtive, ne rêve de rien. C'est moins "d'en finir" qui excite la traversée de l'attente que l'idée de n'avoir pas commencé qui la gouverne. C'est l'extension pure, sans compromission préalable, qui en elle est remarquable.

Dans l'attente : le rêve d'une origine qui ne serait pas dissipée et l'entrevue que cette origine est en moi, confondue avec moi, que je suis ce regard d'où s'observent les agitations, les demandes, les promesses, les déceptions, les attentes socialisées. L'attente, donc, non pas comme demande de vie ou fuite ou parenthèse de l'existence. Ni fuite de l'existence (au sens où elle aurait des fuites) ni évasion libératrice, rêverie, suspension imaginaire du devoir d'être-là. Mais au contraire coïncidence avec

1. Voir pour une critique concise et percutante de ce déménagement de l'homme hors de la connaissance "épistémologique", le texte qui n'a pas vieilli de Cl.Lefort, "Maintenant", in *Libre*, Paris, Payot, 1977, p:10

2. J.Duvignaud, *Le don du rien*, Paris, Stock, 1977, p:144

3. J.Duvignaud, idem, p:120

l'existence, pénétration de sa silencieuse immobilité, de sa permanence têtue, incessante.

Mais voudrait-on que l'attente se soumette à la logique des projets ("*si vous voulez vous libérer, lisez d'abord mes livres*", disent ensemble le charlatan du moment et le critique professionnel) ? En fait, l'attente contient aussi la possibilité infinie de l'avenir. Elle n'est pas handicap ou latence. Fixité folle, forme d'abandon du principe de Raison, l'attente a sans doute bien des attraits. Mais elle ne séduit momentanément celui qui rêve qu'en vertu d'une propension qu'accroît sa traduction dans la folie. L'attente n'a rien de l'espoir conforme, ou du report maladif. Elle est déjà contenue (ni dissipée, ni "*dépassée*") dans ce qui accroche au regard de qui attend en face. Dans le face à face, non point la résolution de la rencontre attendue. Mais l'intensité de l'attente. L'expérience, désormais, trouble où la société s'invente.

Mais ce n'est pas parce que l'on se fait face que l'on se parle, et "*donc*" que tout s'arrange. La non-coïncidence qui caractérise l'échange parlé, suppose des médiations, l'institution des tiers, aussi bien que l'articulation à l'impensable : c'est à dire à la mort, en soulignant que ce n'est pas seulement l'idée de mort qui peut tracasser, mais les morts qui ne laissent pas tranquille.¹

L'échec induit trouve pour partie sa source dans l'imagination des fatalités, dans la fidélité accomplie dans le devoir de rater, dans la conviction construite d'une identité impuissante qui fournit au moins ce repère-là (être "*fixé*" sur son mauvais sort) et qui permet la relecture unitaire du récit malheureux.

À l'opposé d'une attente sans visage, ce sont des accélérations qui semblent ouvrir la voie. Mais l'intensité d'une vie, la convulsion d'un vouloir-vivre qui ne passeraient pas par l'existence, qui se voudraient libres, c'est-à-dire libérées des règles et des cadences qui organisent de façon élémentaire la socialisation du corps, ne permettent pas une fantaisie gratuite. Ce sont alors des images auxquelles l'intimité se livre. Images prégnantes qui

1. M. Merleau-Ponty: "Et si nous nous croyons (...) plus près des morts que nous avons aimés que des vivants, c'est parce qu'ils ne nous mettent plus en question et que nous sommes désormais libres de les rêver à notre gré. Cette piété-là est tout près d'être impie. Le seul souvenir qui les respecte est le souvenir qui maintient l'usage qu'ils font d'eux mêmes et de leur monde, l'accent de leur liberté dans l'inachèvement de la vie. Le même fragile principe nous fait vivants et donne à ce que nous faisons un sens qui ne s'épuise pas", in *Eloge de la philosophie* (1953), Paris, Folio/Essais, 1989, p. 66

tiennent la distance au monde. Plus encore, au lieu de jouer d'une distanciation dynamique, d'une vie impliquée dans le jeu d'une "distance tensionnelle"¹, c'est la distance des images qui tient lieu de monde. Sous forme du "loisir" ou de l'avancée techno-industrielle, notre culture contemporaine actualise une telle déréalisation². Et ce qui s'énonce sous forme caricaturale dans les figures prétendument vitalistes du "corps extrême" d'aujourd'hui, c'est que l'autosuppression est le moyen de la réalisation de soi³.

Ce qui fait que manipuler la terre ou le bois, prendre des photographies autrement que de façon maniaque ou indifférente, mettre en scène le visage et trouver un emploi à la distance, reprendre le fil d'une histoire non linéaire et travailler la dynamique ambiguë des accidents, c'est aussi bien résister à l'ordre d'une réussite fatale qui "comprend" l'échec, et surtout qui commande de disparaître, d'"achever" l'humanité qui balbutie et trébuche.

1. Voir P. Baudry "La violence ritualisée, une dynamique tensionnelle", in *Pratiques corporelles*, N° 98, 1993, p. 28

2. Voir à propos du "data-gloves" P. Virilio, *L'inertie polaire*, Paris, Charles Bourgois, 1990, p. 158-159: "Effectivement, si la sphère d'activité de l'homme n'est plus limitée par l'étendue, la durée, l'opacité même des obstacles qui barrent son chemin, où se situe donc sa présence au monde, sa présence réelle?"

3. Voir P. Baudry, *Le corps extrême*, Paris, L'Harmattan, 1991

TABLE DES MATIÈRES

- dédicaces	
- avertissement	
- les protagonistes	
- points de vue	
AU COMMENCEMENT	15
ACTE I : LA SCÈNE	19
LEVER DE RIDEAU	21
- le toboggan (par Serge Heughebaert)	
POINTS DE REPÈRE	31
- des échecs – un port d'échouage – de la graine de curieux - des personnages en quête de hauteur – florilège de paraboles	
ÉTAT DES LIEUX	37
- des passages à l'acte aux signes de passage – lignes d'horizon et lignes de fuite – le jeu d'échec – l'empreinte dans l'espace – marionnettes manipulées – voir et entendre – portraits et légendes – - y a-t-il un éducateur dans la salle?	
L'ÉCHEC MIS EN SCÈNE	47
- d'amont en aval – fresques et frasques d'outrepart – terre loquace – la bamboche indiscreète – sons et lumières – l'oeil exhibé – le jeu des éléments – le bois domestique	
ACTE II : LE JEU	85
EXPRESSIONS DU SECRET...	87
- Wanda, l'histoire d'un non lieu – Renaud, vagabond en escalade et sans escale – François en symbiose avec l'échec - florilège d'expressions	

...SECRETS DE L'EXPRESSION	107
– l'échec dans les mots de parents – l'échec dans les mots des enfants – la famille en souffrance	
ACTE III : PAROLES D'ACTEURS	119
PAROLES DE PARENTS...	121
– solutions à l'échec – échec oui ou non? – des acteurs, des circonstances...– Boujean en noir, blanc et en couleurs – quel héritage?	
PAROLES D'ENFANTS	133
– cri d'adolescente – le blanc dans le noir – mal-amour	
LE THÉÂTRE REVISITÉ	139
– des sens et des contre-sens– attribuer des responsabilités– personnes d'influence, ou sous influence– impasses et issues– Boujean dans ses bagages– Boujean qui rit...Boujean qui pleure– Boujean amendé– traces en héritage–	
ACTE IV : PAROLES DE REALISATEURS	169
– métier ou esquive – l'échoué, endetté jusqu'au sacrifice – l'insu thérapeutique – le soi en image et image de soi – sens d'un projet et projets de sens – aux confins des compétences – si le pouvoir...– ultime échange de vues	
ACTES V : NOTES ET CONTRE-NOTES	207
– échecs en face à face (Marie-José Auderset et Jean-Blaise Held)	
– la trace de mon chemin (Vania Vilers)	
– des échecs tremplin (Marie-Louise Staehlin)	
– la femme passe-muraille (Mousse Boulanger)	
POSTFACE	227
– l'invention sociale, par Patrick Baudry	

Psychologie — Psychanalyse — Santé, Société et Culture

ANTHROPOLOGIE D'UNE MALADIE ORDINAIRE. Étude de la diarrhée de l'enfant en Algérie, Thaïlande, Chine et Égypte

Dominique DESJEUX, Isabelle FAVRE, Joëlle SIMONGIOVANI

La diarrhée de l'enfant est considérée depuis une vingtaine d'années comme l'une des principales causes de mortalité infantile dans le Tiers-Monde et pourtant elle n'est souvent pas perçue comme une maladie. Une équipe de chercheurs en sciences humaines s'est attachée à comprendre les raisons cachées de l'écart entre l'efficacité d'un traitement contre une maladie et son adoption limitée autant par les familles que par les médecins.

(Coll. Nutrition et Santé, 256 p., 140 F)

ISBN : 2-7384-1979-8

LE CERVEAU : LA MACHINE-PENSÉE

Denys de BECHILLON (éd.), E. MORIN, R. DADOUN, J.-D. VINCENT, E. PACHERIE, D. LECOURT, J.-F. LAIREZ, J. PITRAN, B. AMORIEU

Penser le cerveau qui nous pense; penser aussi le Sujet pensant. Le développement des neuro-sciences nous, astreint chaque jour un peu plus à la discipline d'un regard proprement réflexif, et nous impose la prudence. Fausses portes, réductionnismes, connaissances souveraines, toutes les facilités nous sont offertes pour

tendre vers l'échec si rassurant d'une conception partielle et impériale de l'être humain. En explorant diverses approches du cerveau et de la pensée, philosophes, psychanalystes, neuro-biologistes et spécialistes de l'intelligence artificielle tentent d'ouvrir les portes d'un dialogue véritable.

(142 p., 80F)

ISBN: 2-7384-1818-X

LE CORPS DISPERSÉ. Une histoire du corps au XXème siècle

Bernard ANDRIEU

L'histoire de nos attitudes corporelles est le résultat d'une lutte d'influence entre les trois grands courants de pensée du XXème siècle: la psychanalyse, la phénoménologie, les sciences cognitives. Chaque courant aura constitué son analyse du corps humain autour d'un seul modèle: l'image du corps pour la psychanalyse, le corps vécu pour la phénoménologie, le cerveau/ordinateur pour les sciences cognitives. Ce livre propose des itinéraires dans ce corps dispersé par le développement des sciences humaines.

(Coll. Santé, Sociétés et Cultures, 220F, 450 p)

ISBN: 2-7384-2220-9

LE CORPS DANS LA PSYCHÉ. La psychothérapie de relaxation

Sous la direction de Marie-Lise ROUX et de Monique DECHAUD-FERBUS

Ce livre parle du lien étroit entre corps et psychisme. Certaines personnes présentent une défaillance de ce lien entre le somatique et le psychique. La psychothérapie de relaxation s'adresse plus particulièrement à ces personnes. On trouvera ici un écho des investigations actuelles des psychanalystes et psychothérapeutes à partir de leur clinique.

(Coll. Santé, Sociétés et Cultures, 183 p., 110 F)

ISBN : 2-7384-2093-1

LE CORPS EN SOUFFRANCE. Une anthropologie de la santé en Corse
Marie-Françoise POIZAT-COSTA. Préface de François LAPLANTINE

La consommation médicale en Corse est une des premières de France, sinon du monde. A travers elle, l'auteur se pose la question du corps méditerranéen. Pour comprendre cette surconsommation, il est nécessaire de faire une anthropologie du corps. Celle-ci, à travers une anthropologie de la maladie, nous conduit à une anthropologie culturelle et politique.
(*Coll. Santé, Sociétés et Cultures, 127 p., 85 F*) ISBN : 2-7384-1976-3

LA CRÉATION DU MONDE PAR LE TOUT-PETIT

Maurice RINGLER

Lorsqu'il vient au monde, le nourrisson ne sait rien encore des personnes qui l'entourent. Il lui faudra créer de toutes pièces son corps, les Autres et les divers objets qui l'environnent, afin de pouvoir réellement naître à lui-même. C'est l'aventure de la conscience et la naissance progressive du désir de liberté que raconte ce livre. Il essaie de faire sentir le déploiement de cette activité la plus fondamentale de la vie, celle de créer et d'inventer des formes et des perspectives toujours renouvelées.

(*Coll. Psychologiques, 175 p., 90 F*) ISBN : 2-7384-1643-8

LES ÉTATS-LIMITES

Collectif. Préface de Jean BERGERET

Fragiles, en danger, guettés par la dépression ou l'explosion pulsionnelle, les sujets classés "états-limites" ont acquis au fil des années une "authentique notoriété". Ils ont bousculé les idées reçues, joué des coudes et construit définitivement leur place.

Ces sujets classés états-limites posent de façon inéluctable une question fondamentale : quelles capacités de changement et de transformation existe-t-il chez eux ?

(*Éditions Findakly, diffusion L'Harmattan, 395 p., 180 F*)

ISBN : 2-86805-016-6

LES FANTÔMES DE L'ÂME. À propos des héritages psychiques

Claude NACHIN

Entre les théories qui affirment sans preuve l'hérédité des troubles mentaux et celles qui mettent l'accent exclusivement sur le rôle de l'éducation, cet essai sur les «Fantômes de l'âme» montre l'importance de l'héritage psychique précoce des effets des deuils et des traumatismes non surmontés des ascendants sur leur descendance à travers plusieurs générations. Il évoque également la place des revenants et des fantômes dans l'histoire des pays occidentaux. Il tente enfin de préciser la métapsychologie du travail du fantôme dans l'inconscient et d'aborder les particularités de la cure psychanalytique de ces patients.

(*Coll. Psychanalyse et Civilisations. 212 p., 120F*)

ISBN: 2-7384-15784

FERENCZI ET L'ÉCOLE HONGROISE DE PSYCHANALYSE

Éva BRABANT-GERÖ

L'école hongroise, issue des interrogations et des recherches de Ferenczi, a fortement marqué la pensée psychanalytique contemporaine. Les préoccupations majeures des analystes hongrois des années 30 – le rapport entre le corps et la culture, entre la mère et l'enfant... – demeurent au centre de notre intérêt en cette fin de siècle. L'ouvrage d'Éva Brabant-Gerö relate à la fois l'histoire du groupe, la trajectoire individuelle de ses participants et l'évolution de leur pensée, évoquant la Hongrie du début du siècle jusqu'à 1948. Son enquête apporte des éléments nouveaux sur l'histoire de la psychanalyse tout en enrichissant des idées.

(*Coll. Psychanalyse et civilisations*, 317 p., 170 F) ISBN : 2-7384-1974-7

L'HYPNOSE, SUGGESTION ET AUTOSUGGESTION

Michel LARROQUE

Reléguée au silence par la psychanalyse, l'hypnose doit aujourd'hui se redéfinir dans la continuité de son champ clinique et à l'éclairage de l'évolution actuelle, notamment du renouveau Ericksonien. Michel Larroque analyse ici avec pertinence l'évolution de ce grand courant de l'hypnose, ses relations avec les autres modes thérapeutiques, et la dimension philosophique de ses applications cliniques.

(*Coll. Psychologiques*, 171 p., 80 F)

ISBN : 2-7384-1829-5

L'INJURE À FLEUR DE PEAU

Évelyne LARGUECHE

C'est d'abord celle qui colle à la peau de chacun : l'injure dite "raciste".

C'est aussi celle qui apparaît à fleur du droit du sang et du droit du sol : "Injuria sanguinis".

"Injuria soli". L'injure à fleur de peau c'est enfin celle qui interroge l'"intention de nuire dans ses rapports avec l'inconscient". Trois approches intriquées qui tout en se situant dans une perspective psychanalytique élargissent

le champ d'investigation en s'attaquant à ses frontières, "à sa peau" zone de sensibilité où surgissent des questions d'une brûlante actualité.

(*Coll. Santé, Sociétés et Culture*, 188 p., 90 F)

ISBN : 2-7384-1882-1

MALADIES, MÉDECINES ET SOCIÉTÉS. Approches historiques pour le présent (2 vol.)

Sous la direction de François-Olivier TOUATI

Cet ouvrage collectif offre un panorama étendu dans le temps (du Néolithique à nos jours) et dans l'espace (Europe, Afrique) des différentes méthodes mises en œuvre et des thèmes actuellement abordés par l'ensemble des sciences humaines concernant l'étude des relations entre les maladies, les médecins et les sociétés.

Tome 1 : 294 p., 200 F

Tome 2 : 338 p., 200 F

ISBN : 2-7384-2063-X

MISE EN PAGES FOURNIE

Achévé d'imprimer par Corlet, Imprimeur, S.A. 14110 Condé-sur-Noireau (France)
N° d'imprimeur 9803 Dépôt légal mai 1995 Imprimé en C E E